NUMÉRO 1060 1er DÉCEMBRE 1951

MERCVRE DE FRANCE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

HOMMAGE
A
ALAIN

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT NUMÉRO CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA DES PAPETERIES NAVARRE, NUMÉROTÉS DE 1 A 50. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, SUR LE MÊME PAPIER, VINGT-CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A XXV.

CELA SIGNIFIE L'AME IMMORTELLE. J'ENTENDS IMMORTELLE DANS CETTE VIE-CI; ET JE L'ENTENDS COMME TOUT LE MONDE. ET LA PREUVE QU'ELLE EST IMMORTELLE, C'EST QU'ELLE NE CESSE PAS DE MOURIR; SEULEMENT ELLE LE SAIT. QU'EST-CE QUE SAVOIR? ICI SONT RAMASSÉS TOUS LES SECRETS D'UNE PSYCHOLOGIE RÉELLE; CAR SI LES PÉRILS DE MORT N'ÉTAIENT PAS REÇUS DANS L'IMMORTEL, QUI LES SAURAIT? L'AME EST CET ORGUEIL QUI REMONTE DE TOUT, ET CETTE NÉGATION QUI DONNE A TOUTES LES CHOSES UN ÊTRE DE PENSÉE. CAR, SONGEZ-Y, LE FOND D'UN GOUFFRE N'EST PAS LE FOND D'UN GOUFFRE; IL N'EST QU'UN LIEU INDIFFÉRENT; LE GOUFFRE N'EST VU QUE DE CELUI QUI S'EN SAUVE, OU QUI S'EN RETIRE, ET EN SOMME QUI NIE CETTE CHUTE IMMINENTE. LOIN, MAIS PRÈS. PRÈS, MAIS LOIN. CETTE AUDACE A REFUSER FAIT LE MOI. OR LE MOI NE CESSE DE PRÉCIPITER UN AUTRE MOI, QU'IL REGARDE TOMBER ET SE PERDRE.

Préface au Commentaire de “ *La Jeune Parque* ”, page XXXVIII.

j'espère bien ne pas
cesser de collaborer avec vous,
pour étendre un peu notre précieuse
lévitation, si étroitement jointe
à certaines idées.

Croyez à toute mon affection
ô précieux lecteur

Alain

Le 18 octobre 1946

Mes souhaits au Mercure,
transformé en une jeune reine
pleine d'avenir.

DÉFINITIONS

par ALAIN

A une époque qu'il est difficile de dater, mais qui est certainement très antérieure à 1939 *et probablement postérieure à* 1930, *Alain avait établi, ou fait établir par son entourage, une liste de mots dont à l'occasion il tracerait la* Définition. *Précisons que ces mots étaient choisis selon le goût, ou selon l'humeur, ou par boutades, ou suivant le hasard, en tout cas d'une manière qui refusait systématiquement le systématique.*
Et de temps en temps Alain tirait au sort (plutôt qu'il ne le choisissait) l'un de ces mots. Il en écrivait la Définition *sur une fiche. Les fiches se trouvaient classées selon l'ordre le plus étranger à l'idée d'ordre, l'ordre alphabétique.*
De A à Z, il existe deux cent quarante-trois Définitions, *qui seront publiées. Mme E. Chartier a bien voulu faire au* Mercure *la faveur de lui confier les premières d'entre elles. Les voici.*

ABSOLUTION

C'est une sentence d'arbitre. Nul ne sait s'absoudre, et chacun se condamne et se console par là. Comme dit le paresseux : « Je ne suis bon à rien. Je ne ferai rien. Je ne serai rien. » La condamnation efface le remords. L'absolution suppose le repentir, qui est le remords accepté. L'absolution est donc le contraire de l'orgueilleuse condamnation de soi. L'absolution est une défense de se croire.

ACCABLEMENT

C'est un état de tristesse sans espoir qui vient de la rencontre de beaucoup de malheurs grands et petits. Contre l'accablement on propose cette maxime : « Une seule chose à la fois. »

ACCORD

C'est une entente et une paix de nature, qui ne doit rien à la volonté.

ADORATION

Ce sentiment n'est pas l'admiration, qui suppose toujours une sorte d'égalité et de correspondance; au lieu que l'adoration élève l'adoré au-dessus du semblable, et sans espoir de lui ressembler, on adore les perfections et les grâces dont on se sent tout à fait incapable.

AFFECTATION

Ce qui est voulu dans la manifestation de notre caractère et de nos affections; mais encore à la condition que ce que nous affectons d'être tienne par quelque côté à notre naturel. L'hypocrisie n'est pas une affectation; mais on peut affecter d'être hypocrite si on l'est déjà, affecter d'être franc si on l'est déjà, d'être grossier si on l'est déjà, d'être léger si on l'est déjà; on peut même affecter d'être naturel et simple.

ALARME

C'est proprement l'état d'un camp ou d'une ville, lorsque chacun s'éveille et s'arme, sans savoir d'abord pourquoi, et seulement par la rumeur. Ce mot désigne donc bien un éveil soudain de l'individu qui sent en lui-même que toutes les fonctions de lutte se préparent tumultueusement; le cœur bat plus vite; la respiration est courte et accélérée, les muscles se tendent et s'agitent, et sans raison apparente. Souvent c'est un cri qui le jette en alarme, mais ordinairement il ne connaît de ce cri que le trouble qui en est l'effet. Un homme qui est appelé par son nom se réveille par l'alarme même, et c'est alors qu'il entend son nom.

AMBITION

C'est une passion qui naît de l'émotion de colère, laquelle se produit lorsque notre action rencontre une résistance; mais la passion d'ambition, comme toute passion, ne se développe qu'à l'égard des personnes que nous voyons contrarier nos désirs ou seulement n'en faire point cas. Nous sommes partagés alors entre le désir de persuader et celui de forcer. On remarquera qu'il y a de l'ambition dans l'amour. Aussi que l'ambition enferme une estime des autres, puisqu'on serait fier d'être approuvé d'eux. Toutefois autant qu'on les force, on les méprise, et ces contradictions irritantes définissent la passion d'ambition. Le sentiment qui la surmonte vient d'aimer et de respecter son semblable par serment, ce qui conduit à l'instruire. La charité est le nom qui convient à cette noble ambition.

AME

L'âme c'est ce qui refuse le corps. Par exemple, ce qui refuse de fuir quand le corps tremble, ce qui refuse de frapper quand le corps s'irrite, ce qui refuse de boire quand le corps a soif, ce qui refuse de prendre, quand le corps désire, ce qui refuse d'abandonner quand le corps a horreur. Ces refus sont des faits de l'homme. Le total refus est la sainteté; l'examen avant de suivre est la sagesse; et cette force de refus c'est l'âme. Le fou n'a aucune force de refus; il n'a plus d'âme. On dit aussi qu'il n'a plus confiance et c'est vrai. Qui cède absolument à son corps soit pour frapper, soit pour fuir, soit seulement pour parler, ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. On ne prend conscience que par une opposition de soi à soi. Exemple, Alexandre à la traversée d'un désert reçoit un casque plein d'eau; il remercie, et le verse par terre devant toute l'armée. Magnanimité; âme, c'est-à-dire grande âme. Il n'y a point d'âme vile; mais seulement un

manque d'âme. Ce beau mot ne désigne nullement un être, mais toujours une action.

AMOUR

Ce mot désigne à la fois une passion et un sentiment. Le départ de l'amour, et à chaque fois qu'on l'éprouve, est toujours un genre d'allégresse lié à la présence ou au souvenir d'une personne. On peut craindre cette allégresse et on la craint toujours un peu, puisqu'elle dépend d'autrui. La moindre réflexion développe cette terreur, qui vient de ce qu'une personne peut à son gré nous inonder de bonheur et nous retirer tout bonheur. D'où de folles entreprises par lesquelles nous cherchons à prendre pouvoir à notre tour sur cette personne; et les mouvements de passion qu'elle éprouve elle-même ne manquent pas de rendre encore plus incertaine la situation de l'autre. Ces échanges de signes arrivent à une sorte de folie, où il entre de la haine, un regret de cette haine, un regret d'amour, enfin mille extravagances de pensée et d'action. Le mariage et les enfants terminent cette effervescence. De toute façon le courage d'aimer (sentiment du libre arbitre) nous tire de cet état de passion, qui est misérable, par le serment plus ou moins explicite d'être fidèle, c'est-à-dire de juger favorablement dans le doute, de découvrir en l'objet aimé de nouvelles perfections, et de se rendre soi-même digne de cet objet. Cet amour, qui est la vérité de l'amour, s'élève comme on voit du corps à l'âme, et même fait naître l'âme, et la rend immortelle par sa propre magie.

ANGE

ANGE, c'est le messager, l'heureux messager, l'attendu, le bien venu. L'ange n'est point vieux, l'ange n'est pas savant. Simplement il vient annoncer des temps nouveaux. L'ange ne juge point, l'ange ne pardonne point; il donne avec bonheur. Ce qu'il apporte ce n'est pas une

preuve, c'est une nouvelle. Ce n'est pas ainsi, dit-il, aussi simplement que s'il rajustait votre chevelure. Vous n'êtes pas damné, vous n'êtes pas triste, vous n'êtes pas inutile, vous n'êtes pas sans courage. Je vous le dis parce que je le sais, et, vous, vous êtes mal informé. L'ange ne discute pas.

ANGOISSE

ANGOISSE. Effet de l'extrême attention, qui coupe le souffle, et encore plus si elle remarque l'effet. La solution est de respirer comme l'animal, ce qui est le soupir.

AUDACE

C'est le courage en mouvement. Souvent on ne peut surmonter la peur que par une action qui occupe tout l'esprit. Et, dès que cette action est commencée, il en résulte une vue plus juste du possible et de l'impossible. La cavalerie de Napoléon arrivait souvent (La Moscowa, Craonne) par des chemins que l'on jugeait impossibles. L'audace rassure l'audacieux et épouvante le prudent. Il n'y a qu'une nuance entre l'audace et la témérité. L'audace est une témérité dirigée, et, à un moment, volontairement lâchée. Il y a plus d'esprit dans l'audace que dans la hardiesse; et l'audace est plutôt une qualité de chef.

AVARICE

C'est la passion qui résulte de l'émotion de la peur. Elle est propre aux êtres affaiblis par l'âge ou la maladie, et en qui la peur ne se change pas en colère, ce qui conduirait à quelque genre d'ambition. L'avare a peur, et peur d'avoir peur, d'où il vient à entasser les défenses, précautions et provisions (l'argent est un genre de provision). Il entre dans l'avarice un art de prévoir et un art de cacher; aussi une sorte d'ambition, car l'avare veut

gouverner les autres; mais en même temps il ne s'y fie point. Il n'y a point de limite à l'avarice, parce qu'en effet on peut toujours craindre. La pensée qui sauve l'avare est celle de l'ordre et de la prévoyance dès que, par une résolution de philanthrope, il étend l'ordre et la prévoyance autant qu'il peut autour de lui. Découvrant ainsi les éléments de la sûreté, il vient à aimer l'ordre et le travail, et finalement à fonder bibliothèques, hôpitaux, coopératives, assurances et choses de ce genre. Mais ce sentiment philanthropique retombe souvent à l'avarice, par la puissance des réflexes de précaution.

AVILISSEMENT

Est vil ce qui est à vendre, et, par extension naturelle, ce qui ne vaut pas cher. L'avilissement est le changement qui se fait dans un homme, qui baisse de prix à mesure qu'il se vend. L'esclave se trouve avili; mais s'avilir est pire. C'est ouvertement mettre un prix au dévouement et à tous les autres effets de l'amitié; ainsi la sincérité du dévouement vendu avilit encore plus l'homme. Et toutes les fois que l'intérêt se mêle aux apparences de la générosité et de l'indépendance, on descend un degré de l'avilissement.

BAVARDAGE

C'est la mécanique de la conversation. La nécessité de remplir les silences, afin de ne pas se laisser enlever la parole, est ce qu'on remarque dans le bavardage, qui, par ce souci continuellement pressant, dit n'importe quoi jusqu'à l'extrême fatigue, où il se résigne alors à écouter.

BENEDICTION

C'est littéralement dire le bien (malédiction c'est dire le mal). C'est donc, pour l'avenir, pour le présent, et même pour le passé, dire à l'enfant, au fils, au frère, au

semblable qu'on le juge bon et libre, qu'on lui fait confiance, et que tout ira de mieux en mieux non seulement en ce qui dépend de lui, mais aussi dans ses entreprises, toutefois avec l'idée que ses entreprises seront louables. La bénédiction est donc l'effet de la charité; elle en est aussi un moyen, qui vient naturellement après les blâmes et reproches, ou au moment d'une séparation. La bénédiction est solennelle par ceci qu'elle est et veut être indépendante des circonstances, et affirme une foi inébranlable. La formule : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit a un sens bien clair. En remontant : je te bénis parce que tu participes à l'esprit libre; je te bénis parce tu es mon frère de nature et que je crois que l'homme peut servir l'esprit. Je te bénis parce que tu es dans un monde où la vertu et la raison sont aussi bien possibles que leurs contraires, et où il n'y a point de fatalité.

BETISE

Exactement ce que notre animal (notre corps) fera de lui-même s'il n'est pas dressé. La bêtise est plus choquante dans les paroles que dans les actions; et chacun sait que les paroles vont souvent toutes seules.

Si on a bien compris cela, la bêtise n'offense plus personne; elle fait rire.

BIENVEILLANCE

C'est un genre d'optimisme qui se manifeste à la première rencontre de quelqu'un. Comme l'optimisme, la bienveillance est à la fois de nature et de volonté. Le bienveillant craint l'humeur et se prépare à n'être point choqué; mais de plus il reprend ces sages dispositions, il les approuve; il reconnaît que l'on doit ouvrir un crédit à n'importe qui, et que c'est le seul moyen de faire qu'il montre son mérite s'il en a. La bienveillance est donc le remède à la timidité, en soi-même et dans autrui. Il y a de l'allégresse dans la bienveillance.

BRUTALITE

Quand le premier coup est mal donné, il revient sur le frappeur et l'irrite; d'où un second coup encore plus mal donné. Un chien qui essaie de mordre donne ce spectacle. La brutalité s'exerce sur elle-même, et accessoirement sur l'autre; ce qui se voit dans la manière de frapper, qui est laide. Il faut comprendre ce qu'il y a de maladresse dans un crime. Vingt coups de couteau prouvent moins de volonté qu'un seul, prompt et suffisant.

Souvent les réactions des passions sont brutales, par un geste qui tord et se tord. Liens sur soi; essais d'esclavage. (Grincer des dents, se meurtrir les mains, se meurtrir le larynx.) Fureur impuissante. Je remarque que le tyran n'est pas brutal. Il donne promptement des ordres. La partie est inégale tant que l'assassin agit par brutalité.

CHARITE

C'est la foi quand elle a pour objet le semblable. Et la charité ne se laisse pas défaire par les preuves contraires; c'est pourquoi elle honore l'humanité dans le fou, l'idiot, le criminel, le malheureux; mais elle l'honore aussi dans le riche, le puissant, le frivole, l'injuste, l'ivrogne, le brutal, le jaloux, l'envieux; elle cherche passage pour les juger favorablement tous, et les aider, et d'abord les aimer. On ne comprend pas bien la charité tant qu'on ne sait pas qu'elle est une foi, c'est-à-dire qu'elle est volontaire, et d'avance assurée contre tous les genres de déception.

CHRISTIANISME

C'est le culte de l'esprit crucifié, ce qui implique un conflit entre l'esprit et les pouvoirs, et un parti pris contre les pouvoirs. C'est une maxime chrétienne qu'on ne peut

à la fois exercer le pouvoir et sauver son esprit (L'esprit lié au sort d'un corps, c'est l'âme). C'en est une autre qu'on ne peut être riche et juste. C'en est une autre que toutes les âmes sont également précieuses. C'en est une autre que l'orgueil et l'emportement mettent toujours l'âme en péril.

CŒUR

C'est le lieu de la tendresse et du courage, et c'est premièrement l'organe qui distribue la force et la vie; d'où vient qu'il ressent vivement le moindre trouble. Celui qui a du cœur est donc capable de prendre part aux souffrances et aux joies des autres ou d'un autre, ce qui est une des marques de l'amour. Mais celui qui a du cœur est aussi porté à communiquer aux autres ou à l'autre tout ce qu'il pourra de sa propre puissance, ce qui est protéger, aider, et au fond donner courage, car il n'y a pas de plus beau don. Ce double sens explique l'amour qui en effet n'est jamais en tendresse seulement (ni en faiblesse seulement), mais enferme toujours une foi explicite et inébranlable, c'est-à-dire quelque chose de libre et de constant, qui ne s'exprime assez que par un serment heureux. En ce sens il faut premièrement du courage pour aimer. La sensibilité toute seule serait assez traîtresse.

COLERE

La colère est une revue des forces de résistance et d'entreprise, qui se produit naturellement comme un effet de la peur. C'est pourquoi les timides font voir souvent une colère assez ridicule. Tel est le plus bas de la colère; ce n'est guère plus qu'un réflexe qui suit la peur. Mais il s'y joint toujours peu ou beaucoup d'humiliation résultant de la peur, et une sorte de comédie qui multiplie les signes d'un courage indomptable et impatient. A quoi s'ajoute, quand la colère s'accroît au-delà de ce qu'on

voulait, une fureur d'être esclave et peut-être une peur de soi qui élèvent souvent la colère jusqu'à un point d'extravagance. Il n'y a alors que la fatigue pour calmer la colère.

CONCUPISCENCE

C'est le désir qui vient de pauvreté, insuffisance, manque. Les anciens moralistes opposaient le désir concupiscible au désir irascible (on pourrait dire aussi appétit, besoin). L'irascible désire par excès de force et besoin de mouvement. L'emportement est la loi des passions situées à ce niveau. Par exemple, l'avide convoite encore des biens, surtout parce qu'il se sent capable de les conquérir. Au lieu que l'avare à proprement parler ne convoite que parce qu'il manque, et parce qu'il se conçoit lui-même vieux ou faible. Il y a aussi deux ambitions, l'une de nécessité et qui cherche appui, l'autre d'orgueil et de colère, qui ne peut laisser faire le voisin. Deux amours aussi, l'un de besoin et de faiblesse, qui veut protection, et l'autre au contraire qui veut protéger.

Cet ancien mot oppose le désir à la colère comme le ventre au thorax. De la colère naît l'ambition. La concupiscence désigne le désir sans ambition; par exemple, cette partie basse de l'amour, qui n'est point l'amour. La concupiscence n'a donc point de prétention, ni aucune vanité. La gourmandise, par exemple, est souvent au-dessus de la concupiscence, par la cérémonie et par l'amitié. La concupiscence ressemble à l'appétit; mais elle y ajoute une pensée qui la fait revenir.

CONFESSION

C'est le libre aveu devant l'arbitre, et d'après un besoin de se rassurer soi-même et de se juger impartialement. L'arbitre interroge, mais sur demande, comme le médecin. Je m'accuse d'avoir trop de plaisir à prêcher (Exemple trouvé dans *Port-Royal*). Or, l'arbitre veut

savoir sur quoi je m'appuie pour m'accuser, comment je pense au sermon fait ou à faire, dans quel sentiment je compose, en vue de quoi, etc... C'est toujours moi qui suis juge, mais tempéré par l'arbitre, qui saura bien me dire que mes scrupules procèdent d'un amour de moi-même qui enferme de l'orgueil, et d'un souci de mon salut qui a une teinte d'infatuation. Supposons un ami qui demande à son ami ce qu'il pense de la satire, et si l'envie n'y est pas pour beaucoup. Si mon ami Juvénal me demandait si la vivacité de ses peintures ne vient pas principalement d'une curiosité coupable, j'aurais beaucoup à dire.

CONTRITION

Expression religieuse qui désigne le plus haut repentir. Contrition s'oppose à attrition qui n'est dans le fond que crainte; et l'idée religieuse est que l'attrition ne peut par elle-même purifier l'âme; il faut au moins qu'il s'y ajoute le sentiment même de cette insuffisance, qui fait que l'on remet son sort à l'intercession de l'Eglise. Voilà en quel sens le sacrement relève l'attrition; mais encore n'est-ce jamais sûr. Au contraire la contrition est un repentir qui ne considère pas les effets, mais la faute même, et qui la juge blâmable en soi, par rapport à la vertu vraie, à la valeur vraie, à l'idéal, à Dieu supposé soumis aux épreuves humaines (ce sont diverses manières de dire la même chose). Par exemple, on peut avoir repentir d'une improbité qui n'a point eu d'effet, que nul n'a connue, qui ne fut que dans la pensée. La résolution de ne plus retomber dans la même faute va de soi. Mais elle n'est pas caractéristique de la contrition. Car, par la vue d'un châtiment inévitable, on peut être conduit à la même résolution, qui n'est pas alors de haute valeur.

LE SOUVENIR D'ALAIN

par **GEORGES DUHAMEL**
de l'Académie française.

Je ne suis pas au nombre de ceux qui ont reçu l'enseignement d'Alain, et je peux le regretter quand je songe à la gratitude que lui réservent ses élèves, du moins tout ceux que je connais.

J'ai reçu les leçons de bons maîtres et, les écoutant, je les enviais; oui, je pensais que la délivrance, pour reprendre le mot de Gœthe, est une des fins de l'expression. L'homme qui écrit, avant même que d'édifier une œuvre, entreprend de se soulager. Il donne, sans doute: mais, d'abord, il s'exonère, il pose un fardeau; et tant mieux s'il y a des gens pour recevoir le fardeau, pour en faire profit ou même, simplement, pour le porter un peu plus loin. Le livre est le résultat d'une chirurgie d'exérèse; mais, dans l'enseignement du maître, dans le mystère de l'école, il doit y avoir un plaisir comparable à celui de la femme qui donne le sein. Délivrance aussi, mais délivrance dans la joie. Et c'est pourquoi, sachant qu'un homme de valeur a toujours plusieurs hommes en lui, plusieurs visages aussi, c'est d'abord Alain-le-maître, Alain-le-pédagogue que je veux saluer ici.

J'aime et respecte la profession des lettres, à laquelle j'ai consacré la plus grande part de ma vie. Je garde une tendresse profonde et jalouse à ce beau métier de médecin, que je tiens pour un sacerdoce, pour un ministère (métier signifie ministère) et que je ne me consolerais pas d'avoir quitté si je ne continuais pas de l'exercer à ma façon. Cela dit, il est deux états — comme on

disait heureusement jadis — deux états qui m'auraient plu : celui de libraire — un vrai libraire est capable de modeler d'âme d'une ville — et celui de maître, d'instituteur. — Instruire, c'est construire.

Emile Chartier, dit « Alain », a donc été d'abord un maître admirable. Il n'en a jamais rougi, comme ces gens formés dans le sein de l'Université et qui ne savent que faire pour renier leurs origines. Il est resté jusqu'à la fin un maître, avec tout ce que cela supose de méthode et de parti pris.

L'œuvre d'Alain, son œuvre imprimée, d'ailleurs considérable, est une œuvre de moraliste, c'est-à-dire d'observateur des mœurs, et de remueur d'idées. Pour autant que je le sache, Alain n'a pas été tenté par la poésie, le théâtre, le récit, la narration, le roman. Il est demeuré un philosophe, et, s'il lui est arrivé de s'aventurer dans le journalisme, c'est pour atteindre un auditoire plus nombreux que son auditoire ordinaire. Il a pris part, avec discernement, à ce mouvement anti-intellectualiste qui fut l'honneur de la philosophie française pendant un demi-siècle et qui se réfère, d'ailleurs, à la vieille tradition pascalienne. Mais il est resté, en tout, un individualiste et, mieux encore, ce qu'il m'est arrivé d'appeler un « individualiste discipliné ».

Le mot de « propos », qui oriente et définit presque toute l'œuvre d'Alain, mérite commentaire. Par un long usage, il s'est trouvé détourné de son sens étymologique, et je le regrette. Chez Alain, le mot de propos signifie bien proposition. Les remarques, les pensées auxquelles Alain donne le nom de propos sont, très exactement, soumises à notre réflexion. Alain nous invite à en délibérer, soit à la faveur d'une réunion, soit et mieux encore en solitude. C'est un titre excellent; je voudrais le mettre à côté de celui qu'a choisi Montaigne. Tous deux sont marqués de finesse et de libéralité. Rien de moins impérieux qu'un propos ou qu'un essai. La modestie souriante des deux termes convient à des maîtres.

Je n'ai pas été parmi les élèves d'Alain, mais j'ai reçu, de lui, des lettres dont certaines m'ont éclairé, m'ont

guidé. Il me souvient d'une de ces lettres, car elle n'a pas peu contribué à me confirmer dans certaines vues. J'avais alors composé des récits en forme de témoignages, des nouvelles, puis de brefs romans. En réponse à l'un de ces derniers, Alain m'écrivit — je n'ai pas le texte exact sous les yeux, mais ma mémoire est fidèle — que le roman devait être long, sinon toujours, du moins quand il s'agissait d'une œuvre exemplaire. Le lecteur, me disait-il, doit avoir le temps de se familiariser avec les personnages et de vivre avec eux. Justement, je venais d'entrevoir la construction générale de mes deux ouvrages romanesques à caractère cyclique. Le conseil d'Alain venait à point pour m'encourager. Je lui en rends grâces une fois de plus.

Si la littérature française forme un édifice cohérent, harmonieux, vraiment élevé pour l'éternité, — pour l'éternité humaine, soyons sages, — c'est que nous n'avons jamais manqué de ces esprits dont Alain est et restera le modèle, de ces esprits qui représentent, dans l'ensemble architectural, un ciment robuste et tenace.

ALAIN, SIMPLE SOLDAT (*)

par LUCIEN CANCOUËT

Lorsque je fis la connaissance de l'Homme, le 5 septembre 1914, c'était dans une chambrée du 3e Régiment d'artillerie lourde, caserné à Joigny (Yonne). Mon lit était voisin du sien et occupait l'angle du mur, près de la fenêtre. Face à lui, se trouvait celui du brigadier Gonthier, garçon de vingt-deux ans, fort intelligent, qui nous commandait.

A la caserne rien ne ressemble mieux à un soldat qu'un autre soldat, quelle que soit la différence de métier ou de rang social. Pourtant Emile-Auguste Chartier, homme déjà âgé et que nous savions « engagé volontaire », attirait l'attention de ses camarades; non certes par une attitude plus martiale ou par des discours belliqueux, mais par une conversation pleine de sens et de bonne humeur.

Il était canonnier de 2e classe; traité par tous en simple soldat, ses réflexes fort naturels ne le séparaient jamais de son entourage. Je le remarquai bientôt, car il se mit à discuter vertement avec un disciple de Barrès, jeune nobliau de province, qui cherchait à nous étonner par des discours héroïques et sentencieux. Chartier rétorquait avec force qu'il n'y avait qu'une façon d'être patriote, qui était de partir aussitôt à la guerre et non d'y envoyer les autres à sa place. Le jeune beau-parleur fut vite repéré, et, comme il avait un nom « à char-

(*) L'ami fidèle d'Alain, Lucien Cancouët, le « cheminot syndiqué » comme il aimait à l'appeler, a bien voulu nous envoyer ces quelques notes, dont nous le remercions. — *N. D. L. R.*

nière » qui pouvait prêter à confusion, il fut baptisé « de Vaseline », et à son grand dépit ce surnom lui resta.

C'est peu après que je commençai à m'entretenir avec Chartier. Je me souviens que nous lavions côte à côte notre linge de soldat lorsque pour la première fois nous engageâmes la conversation. Il avait à cette époque 47 ans et moi 20. Quoique catholique pratiquant, j'étais déjà un syndicaliste convaincu, appartenant à la C. G. T. depuis plusieurs années et associant fort bien l'Evangile et mes sentiments révolutionnaires. Mais surtout j'étais raisonneur et bavard. Il m'écouta patiemment et me répondit avec calme au sujet de la religion et notamment de l'existence de Dieu. Nous nous découvrîmes tous deux résolument pacifistes, tout en nous préparant, non moins résolument, à faire la guerre puisque les Allemands étaient déjà installés chez nous. Mais nous rouspétions ferme contre notre gouvernement qui n'avait pas su éviter ce conflit mortel. Son langage simple et dénué de tout artifice, son sens du devoir joint à son irrespect envers tous les pouvoirs auxquels il n'acceptait d'obéir que par nécessité, répondaient si bien à mes sentiments intimes que nous devînmes à partir de ce jour une paire d'amis, malgré toutes les distances d'âge, de savoir et de puissance intellectuelle qui auraient pu nous séparer. Mais quoi, nous étions deux soldats, habillés du même uniforme, voués aux mêmes fatigues et aux mêmes dangers, subissant la même servitude, unis par les mêmes pensées devant toutes les difficultés qui se présentaient.

Le hasard, cette providence du peuple, nous réunit encore pour le départ au front. Un mois après mon arrivée, le rapport du matin nous avisa que les batteries de notre régiment qui étaient sur le front avaient besoin de renfort. Nous fûmes quelques-uns à vibrer. Chartier demanda à partir; la petite équipe qui s'était formée autour de lui, Gonthier et Robert de Wathaire du Fort, autre engagé, de 19 ans, qui fut tué à Verdun, en était aussi; mais il en fallait encore quatre. On tira au sort parmi les volontaires et j'eus la chance d'entendre mon nom sortir le quatrième; le sort en était jeté, nous par-

tions ensemble pour la « grande épreuve ». Equipés dans l'après-midi, nous fûmes réunis dans la cour du quartier vers dix heures du soir, et après la cérémonie de l'appel des partants, le Commandant du dépôt crut devoir nous gratifier d'un petit discours où il souligna l'exemple d'Emile Chartier qui, dégagé de toute obligation militaire, partait volontairement à la guerre. Durant ce laïus qui nous amusait fort, nous ne pensions qu'à nous remémorer tous les articles de notre paquetage et harnachement, dans la crainte d'oublier quelque chose d'essentiel. C'est à Mandres-aux-quatre-tours que nous reçûmes ensemble le baptême du feu, alors que nous étions couchés sous des pommiers, nous reposant d'une rude étape.

Mais c'est à l'occasion de nos premiers contacts avec les pouvoirs militaires du front que je compris Alain. La vie était rude dans cette Woëvre où peu à peu l'armée s'enterrait dans la boue. Alain obéissait strictement aux chefs et exécutait son métier de soldat sans la moindre défaillance; mais sa manière de supporter les peines du métier sans jamais rien perdre de sa verve mordante à l'égard de toutes les sortes de pouvoirs ne tarda pas à le faire remarquer. Il méprisait ouvertement les petits moyens des « bonnets carrés » qui cherchent toujours à se faire approuver et si possible aimer. Ce mépris l'amena nécessairement à refuser toute supériorité de grade. Il fut pourtant nommé brigadier, puis beaucoup plus tard maréchal des logis, mais il le resta jusqu'à la fin de la guerre se défendant jusqu'au bout de devenir officier.

Le brigadier Chartier trouva sa façon personnelle de commander : affecté aux liaisons téléphoniques, il partageait si bien les tâches selon les capacités de chacun de nous que nous les accomplissions sans récriminer. J'ai eu l'occasion de voir bien d'autres équipes, mais nulle part je n'ai vu obtenir des hommes un rendement comparable au sien.

Ainsi pendant près de trois ans nous fûmes compagnons de combat dans les bons et les mauvais jours. Nous nous battîmes dans la Woëvre, en Champagne, à

Verdun, dans la Somme et dans les Vosges. Et toujours il supporta les fatigues et les dangers de la guerre avec sérénité. Seule la discipline tatillonne de certains officiers avait le don de le mettre parfois en fureur. Il rugissait alors, ses yeux lançaient des éclairs; il parvenait toujours à se dominer, mais sa forte carcasse en restait toute secouée. Il était l'ami du prêtre-soldat qui portait la capote du fantassin et partageait sa vermine, mais il avait des épigrammes féroces pour les hauts dignitaires de l'Eglise et les aumôniers à trois galons. Il ne ménageait pas davantage les hommes au pouvoir, et, par-dessus tout, les littérateurs de l'arrière, journalistes, romanciers ou académiciens. Il reçut la croix de guerre à Verdun, des mains du capitaine Tresch, si j'ai bonne mémoire. Une blessure banale au pied au cours d'une étape le sépara de nous en 1917. Je ne le retrouvai qu'après l'Armistice, et je le découvris alors dans sa vraie mission d'éducateur et d'écrivain; mais presque seul parmi les survivants, je peux revoir aujourd'hui un Alain sale, crasseux, pouilleux, couvert de boue, enfonçant la tête entre les épaules quand les obus arrivaient de plein fouet, un soldat vivant la vie de soldat avec toutes ses souffrances, sans gloire, sans panache, bornant, à ce qu'il nous semblait, son activité et son espérance à vivre comme nous un jour après l'autre, mais pourtant en train de composer secrètement ce témoignage unique qui s'est appelé peu après *Mars ou la Guerre Jugée*.

ALAIN LISEUR

par ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française.

Liseur, penseur, c'est tout un. « On ne peut penser », disait Alain, « que sur la pensée. » La lecture des grands livres était sa tranchée de départ. Des grands livres seulement. Il entendait par là ceux que les siècles ont consacrés. Des jugements de mode, il n'acceptait rien. « Nul ne peut juger par soi seul; c'est l'humanité qui pense. » Il disait que la conversation n'instruit jamais, ni le discours. Mais si un auteur a su mériter la vénération, le livre devient un autel et fixe les pensées comme un culte. Le lecteur, s'il n'a le respect de quelques textes, est jeté à une autre pensée, et encore une autre; le collier est rompu et les perles roulent. « Bon pour le chien de courir après ce qui roule. »

Donc vénération. Et fidélité. Il faut relire plus que lire. Ceux qui bondissent de livre en livre et qui toujours écrèment l'univers éprouvent sans doute eux aussi « cette harmonie des choses et d'eux-mêmes sans laquelle ils ne vivraient pas une minute; mais ils n'en savent rien; ils sont toujours sur le point de le savoir. Il faudrait revenir, rassembler, savoir qu'on sent. » A quoi l'on n'arrive que par la profonde connaissance de quelques livres sacrés. Mieux vaut lire un beau livre cent fois que cent médiocres ouvrages une fois. Alain relisait chaque année *Le Lys dans la Vallée*, *La Chartreuse de Parme*. Il y trouvait, à chacune des reprises, des beautés nouvelles. J'ai, moi, lu Alain tous les jours de ma vie

depuis quarante ans; je n'ai même pas commencé d'explorer ce riche filon. « Le paradoxe humain, c'est que tout est dit et que rien n'est compris. »

Dans un grand livre, chaque âge et chaque état d'âme trouve un aliment différent. Venir à un auteur avant d'avoir connu les passions qu'il décrit peut être intéressant, comme lire la description de pays que l'on n'a point vus, mais à vingt ans, Mme de Mortsauf et Lady Dudley étaient pour moi l'Inde et la Chine. Il fallut vivre et souffrir pour relire et comprendre. C'est pourquoi réfuter un grand auteur est toujours sot. « Une œuvre qui n'apporte point quelque chose d'indivisible et de neuf, on la laisse. Mais dès qu'elle parle à l'homme, il faut la prendre comme elle est, et toute. L'admiration est le sentiment qui nous rassemble au dedans et qui nous réconcilie à nous-mêmes. » Mieux encore si cette admiration est partagée par tous et si l'auteur est de ceux qu'honorent les générations.

« *Culture* et *culte* sont des mots de la même famille. Un homme cultivé aurait donc quelques-uns des caractères de l'homme pieux. » Ecoutez des Balzaciens parler entre eux; ils récitent un bréviaire. Il y a de la piété dans cet attachement au détail, dans ce souci de connaître l'œuvre aimée dans son texte pur, jamais abrégé ni retouché. Faire lire les grandes œuvres dans les écoles, non par morceaux choisis, mais entières, serait en soi une éducation. Proust, qui reçut surtout celle-là, devint Proust. C'est par le détail que l'œuvre arrive à l'existence et l'on ne découvre le détail qu'en relisant. Et c'est pourquoi tant de critiques, bons juges quant aux classiques, se sont trompés sur leurs contemporains. Le plaisir de revoir les pièces, comme celui de relire les livres, échappe au critique surmené. « Son erreur est de chercher l'essence et de nier l'existence. »

★

Voilà comment lire. Et que lire? Alain, philosophe de métier, avait commencé par les philosophes. Il ne le regretta point pour ceux qui étaient en même temps poètes et fils de la terre, comme Platon, Hegel et Descartes. (Mais oui, Descartes, tout proche du monde dans les *Méditations* par l'abondance des images et des tableaux.) Toutefois Alain plus mûr se repentit d'avoir, dans le feu de la jeunesse, trop « fait sonner les clefs abstraites du savoir ». Il gourmanda son esprit : « Avez-vous honoré les Muses? Non pas, à ce que je crois... Vous avez choisi des philosophes quand c'était le temps de chanter. » Il fallut du temps pour qu'il comprît que poètes et romanciers sont les vrais maîtres de philosophie. « La philosophie est une réflexion sur la religion; la religion, une réflexion sur l'art. » Artistes d'abord.

Alain, vers l'époque de Rouen, en vint à penser que tout auteur qui perd contact avec l'existence n'a rien à nous apprendre : « Qui n'aime pas et n'honore pas ce monde n'est plus qu'un moine sans pensée. » On en revient toujours là; ce n'est qu'en s'appuyant sur le monde extérieur que l'âme se compose. Le philosophe, comme la colombe légère, peut bien croire qu'il volerait plus aisément dans le vide, mais délivré de la résistance des choses, il n'avance plus malgré ses efforts, alors que le poète et le romancier, prenant appui sur cette résistance, nous aident à comprendre la vie. D'où le rôle qu'Homère et Balzac jouaient dans cette classe de philosophie. « Penser le monde, et ne penser rien d'autre, c'est la règle la plus cachée. »

Parmi les romanciers, Alain aime ceux-là seulement qui ne veulent rien prouver (« Toute preuve est pour moi clairement déshonorée ») et qui, par actions et personnages, nous proposent des énigmes. Car ce monde est fort obscur, et une image du monde tout intelligible ne serait pas une image du monde. L'attention véritable commence aux énigmes et symboles. Aux signes trop clairs, nul ne fait attention. C'était ce qu'enseignait la Jeune Parque au Philosophe. Point de beau style sans images, mais à la condition que l'image soit vraiment un

fragment du monde. Le roseau pensant de Pascal n'est pas du tout roseau. « Par Pascal l'existence est maudite; d'où l'essence aussitôt meurt. Mais lui-même l'a dit; c'est qu'il veut faire l'ange. » Au contraire le lion d'Homère est un lion et le rameur de Valéry un rameur.

Alain aime qu'un romancier épaississe peu à peu les êtres qu'il crée, jusqu'au moment où ils deviennent tout proches de l'existence et aussi mystérieux que des êtres réels. Qui peut se vanter de comprendre entièrement Grandet, Hulot, Michu, Lady Dudley? Nous regardons leurs gestes, écoutons leurs paroles et cherchons. Quelle surprise, à chaque lecture, que les regrets de Mme de Mortsauf mourante! Nous ne la connaissons pas encore. De Voltaire, Alain admire *Candide*, qui est d'un poète et a toute la folie des *Mille et Une Nuits*, et bien moins le Voltaire raisonnable, lequel a trop raison pour avoir raison. Il appelle « forçat de lettres » celui qui s'est fait une vue simple des choses et sait ce qu'il trouvera au bout de chaque ligne. L'écrivain libre laisse à son esprit la bride sur le cou et, comme dit le langage, se laisse aller.

Un style est pour Alain, comme le mot l'indique, cette pesée d'une nature sur la phrase. Du contact entre le caractère de l'auteur, l'aisance dans l'action qu'il tient du métier, et l'inflexible chaos, doit naître quelque chose de rugueux, avec çà et là des bonheurs d'expressions. Le style ne doit jamais être volontaire ni cherché; il doit enfermer une improvisation que le travail n'imite jamais. Improvisation, mais d'un maître ouvrier, et qui a plaisir à vaincre la résistance de la matière. « Toute les actions réussies sont promptes et sans retouche. J'y vois une légèreté et une sorte de négligence. C'est ce qu'on nomme grâce, et il n'y a pas de force sans grâce. » Tel est le style d'Alain lui-même. Un *Propos* était pour lui un tour (au sens de l'acrobate ou du prestidigitateur) qu'il exécutait avec plaisir, tantôt retombant d'aplomb sur le trait final, tantôt moins adroit, mais toujours libre. Comme exemples de ces styles de nature, il citait Retz, Saint-Simon, Stendhal et Balzac dans ses meilleurs

moments. Mais le temps est venu de dire quels étaient les livres peu nombreux, qui furent pour Alain objets du culte.



Il était grand lecteur des poètes, ne les reconduisait pas au seuil de sa république, mais au contraire les tenait pour nécessaires à l'esprit. La poésie était à ses yeux « une éloquence recherchée, réglée et invariable qui convient à des pensées communes ». La rencontre de la pensée avec un rythme donne une sécurité de mémoire précieuse à tous. Par le rythme et la rime, la pensée prend de l'assurance. Mais à la condition que le poème soit un fruit de nature et senti aussitôt par l'oreille dès qu'on l'entend. Bref une chanson, un chant ou, dans l'équipe, une marche. Il n'estimait que les poètes réguliers, les seuls. « La fidélité est la loi du poète. » Oublier la règle, c'est oublier soi et aussitôt oublier tout. En quoi il était d'accord avec Valéry qu'il ne cessa jamais de vénérer.

Non que le sens se doive plier à la règle, mais une miraculeuse coïncidence du rythme, de la rime et du sens est nécessaire. Qu'elle soit posible, nos grands poètes en répondent. Je dis « nos » parce que d'autres langages ont d'autres lois. « Le poète qui méprise la règle, si peu que ce soit, ressemble à l'homme qui téléphone sur une ligne subitement coupée. L'entente est rompue. L'auditeur se trouve hors du cercle magique. « Se dispenser de la rime, fût-ce une fois, est un manque de courage aussitôt relevé par le lecteur. Ajoutons que la rime impose des rencontres inattendues, des images qui ne fussent point venues à l'esprit sans elle, ce qui rappelle heureusement les hasards du monde et donne à la pensée un peu de cette folie qu'a la vie. La règle gêne l'apprenti (il croit qu'il volerait plus aisément dans le vide); elle soutient Racine, Baudelaire et Valéry.

Homère était, aux yeux d'Alain, le plus haut sommet de la poésie. « Les comparaisons de l'*Iliade* sont comme

des rêveries courtes. Du milieu du carnage, la pensée se détourne naturellement vers l'ordre des choses, vents, pluies, saisons, ou bien vers l'ordre des travaux humains... Le peuple des dieux, brillant et immortel, représente assez bien ce que la balance d'or trouve à gouverner en chacun de nous, passions, filles de la sagesse, filles aimées et redoutables... Le poète trace d'un trait sûr l'image de toutes choses et termine d'avance le cercle de nos réflexions. Sans savoir qu'il sait. Homère aveugle, voilà sans doute la plus étonnante métaphore. » Car s'il savait qu'il sait, il deviendrait didactique et cesserait d'être poète. Le pauvre Sully Prudhomme expliquait ses symboles. « Tout ce qui renvoie à la sagesse de l'auteur est plat. »

Qu'Alain ait admiré Shakespeare va de soi. Il y trouvait tout : le drame, la chanson, le mystère. « J'aime ces discours d'amoureux comme on en voit dans Shakespeare : *La folle Jessica jure à son amant, qui n'en croit pas un mot qu'elle l'aimera toujours, par une belle nuit au clair de lune*... Dans ces discours légers, il semble que le poète se moque de l'amour aussi. » Il loue Shakespeare d'avoir, dans son théâtre, si bien marqué la fuite du temps et les étoiles qui tournent au-dessus de César, pendant l'une des nuits les plus tragiques de l'histoire, comme aussi d'annoncer les événements, ce qui, par l'attente, accroît infiniment l'effet. « *Macbeth, tu seras roi.* » — « *Elle a trompé son père; elle trompera son mari.* » Ce sont de ces paroles que dans la vie on ne trouve point, ou qu'on trouve trop tard. Le théâtre du poète ne doit point ressembler à la vie ordinaire. « Car la vie, comme dit Shakespeare, est faite de la même étoffe que les songes, mais le théâtre point du tout. »



Alain lecteur de romans était proprement admirable. Personne n'a parlé comme lui de Balzac, de Stendhal, de Dickens, de Tolstoï, de Sand. Sa méthode n'était pas

celle du critique qui, à propos d'un auteur, développe des idées générales et cherche des considérants pour un jugement. Alain plongeait tout droit dans l'œuvre, et n'importe où. Son *Balzac* s'ouvre avec *La Peau de Chagrin*, continue par *Le Lys*, puis par *Le Curé de Village*. Point de plan, mais de chaque plongée il ramène quelque précieuse idée encore humide et chargée de sel. Peu à peu toute une philosophie : morale, politique, métaphysique émerge de l'abîme. « J'ai plus appris dans Balzac que dans les philosophes, car Balzac me rejetait dans l'expérience même sur laquelle se fondent quelquefois les philosophes, mais qu'ils ne savent pas conserver dans leurs ouvrages. » Que les lois résultent de la nature des choses, Montesquieu le dit dans *L'Esprit des Lois*, mais Balzac mieux encore dans *Les Paysans*, parce qu'il modèle ses principes sur une structure réelle au lieu de discourir dans les nuages.

La rencontre du radical Alain et de Balzac, dont la légende fait un réactionnaire, était un beau spectacle. Tous deux savaient qu'il est aussi impossible de gouverner les hommes sans tenir compte des passions et des forces réelles que de guérir un malade sans tenir compte des fonctions du corps. Voilà pourquoi Balzac exalte Talleyrand, Napoléon, chirurgiens sans illusions ni faiblesses. Non que sentiments et jugements moraux n'aient leur place, mais il faut d'abord survivre. Alain, républicain des républicains, était là-dessus d'accord avec Balzac : « Je n'ai jamais pensé », dit-il, « que la République puisse se passer de cet esprit de décision. » Il écrivait, à propos de ce naturalisme amoral, que Balzac est pieux et que Stendhal ne l'est pas, par quoi Alain entend que Balzac aime le monde tel qu'il est, jusque dans ses monstres. Balzac ne juge point; il transcende. Il a de la sympathie pour Vautrin et peut-être pour Gobseck. Bref il ne blâme jamais l'existence, ni le monde tel que Dieu l'a fait, au lieu que l'indignation de Stendhal était proprement impie.

Je dirais volontiers qu'Alain commença par préférer Stendhal et vint à Balzac plus tard, sans d'ailleurs se

détacher de Stendhal. « Je me suis demandé souvent lequel je préférais, du *Rouge et Noir* et de la *Chartreuse:* ou d'autres fois je balançais entre ces deux-là et *Le Lys dans la Vallée.* Vaines questions. Je dirai là-dessus ce que dit Stendhal de Cimarosa et de Mozart : « C'est toujours le dernier entendu qui me semble peut-être un peu préférable à l'autre. » Ce qu'il aimait surtout, dans l'un et dans l'autre, c'est l'union de grands sentiments et de beaux paysages, et le pouvoir de produire ainsi des vagues de bonheur. (La rêverie de Julien sur les rochers et le passage de l'épervier; celle de Félix quand il aperçoit de loin la ravissante vallée; Fabrice sur les hauts lieux avec l'abbé Blanès.) Alain lecteur de romans me fait penser au Bergotte de Proust qui, si on louait ses ouvrages, se souvenait avec plaisir, non des idées, mais d'un détail juste, d'une couleur, d'un son. On aime les livres comme les êtres, pour de petites choses, à la condition que les grandes y soient aussi.

C'est de la même manière surprenante qu'il aborde Dickens. Il y voit surtout les brumes de Londres et des maisons monstrueuses, sombres, toutes prêtes à tomber en ruine, au bord d'une Tamise de cauchemar. « Voici, il me semble, les éléments que j'annoncerais d'un roman de Dickens que l'on viendrait à découvrir. Une intrigue bourgeoise avec mariage en train, fortune dérobée, et de vieilles maisons pleines de mystères et de pendus. Un supplice d'enfants. Un bienfaiteur providence. Un ou deux monstres un peu boiteux, dont la peinture a quelque chose d'énorme et d'inhumain. » Et il est bien vrai que c'est là l'essence de Dickens. Mais que celui-ci ait aussi d'autres registres, humour, satire sociale, Alain l'a vu et loué. Il faut lire tout ce qu'il a écrit de *La Petite Dorrit*, le roman, dit-il, où il a pris le plus d'idées politiques, et le meilleur qui ait jamais été composé sur le grand monde financier et sur les mollusques de l'administration. Ce qu'Alain en a dit me l'a fait relire et j'en ai, grâce à lui, bien mieux senti les beautés.

J'ai dit plusieurs fois qu'Alain, dans le roman, veut des monstres, des fumées et de sévères peintures. Cela

est vrai mais, en dernière analyse, il ne s'est attaché qu'aux auteurs qui, le livre fermé, lui laissaient sa confiance en l'homme. Le mot qu'il emploie le plus volontiers est *sublime*. En quoi il se rencontre avec Stendhal et Balzac. Il admire Sand, « cette grande femme », parce que *Consuelo*, c'est consolation. Il pardonne tout à l'homme Victor Hugo parce que Mgr Myriel et Jean Valjean atteignent au sublime. Il sait que Stendhal est au fond tendre et que sa haute fatuité naît d'un besoin d'admirer. Sur Balzac, il conclut : « Balzac guérit de misanthropie; c'est à cela qu'il est bon, par tous ces génies enchaînés... Les bien comprendre, c'est toute l'affaire, et pardonner va de soi. J'ai remarqué que, même pour penser vrai des hommes, il faut les aimer de cette rude manière que Balzac nous apprend. »

Qu'il ait admiré Tolstoï va de soi. Jamais romancier ne sauva mieux l'existence, et par les détails surtout, si chers à tout lecteur attentif. « Il n'y a plus ici le mauvais et le bon, l'intéressant et l'ennuyeux; mais tout participe à l'existence, comme dans un monde. Personne ne demande pourquoi Karénine a les oreilles pointues. Il est ainsi. » Alain admire que, pour Tolstoï, la retraite au-delà de Moscou, l'incendie de la ville n'aient pas été une grande idée de patriotes, mais la réaction de structure de gens qui ne pensaient qu'à leur propre sûreté et qui allaient au combat comme à la chasse. Tolstoï ne devint un faible conteur que vers la fin de son art, quand il oublia l'écart qui existe toujours entre les doctrines et l'existence. Il fut alors prophète, et non plus romancier.

Telle est aussi la fin de Romain Rolland, qu'Alain pourtant ne cessa d'aimer, pour un optimisme qui ne promettait rien et qui chantait dans la tempête. Sur Proust, ses jugements étaient plus mêlés. Il admirait en lui l'essence même du roman qui est l'écart entre le monde rêvé et le monde trouvé; il le louait de peindre les choses et les gens projetés sur la peau de l'œuf familial, vérité déformée, monstrueuse et fidèle; mais la confiance en l'humanité manquait à cette œuvre. Aussi

Alain décrivit-il Proust comme le « peintre déplaisant des Swann et des Charlus, aux yeux de qui nous sommes des végétaux, poissons et autres formes. Déplaisant, mais fort ». De sa prédilection pour Retz, pour Saint-Simon, pour le *Mémorial*, j'ai souvent parlé. Il faudrait encore expliquer pourquoi il négligeait Flaubert et poursuivit de sarcasmes, jusqu'à l'injustice, « les trois bedeaux de lettres » : Sainte-Beuve, Taine, Renan. Mais on est plus utile en disant pourquoi l'on aime ce que l'on aime, que pourquoi l'on n'aime pas. Alain lecteur était grand surtout par la qualité de son admiration et par sa profonde connaissance des textes.

Qui lit vraiment, sans rien passer, sans rien oublier? Presque personne. J'ai lu à travers ce parfait liseur, et m'en suis bien trouvé.

ALAIN ET LES DIEUX

par JEAN HYPPOLITE

I

L'IMAGINAIRE ET LES DIEUX

Comment peut-on penser ce qui n'est pas? Cette question que Platon pose après Parménide n'a pas fini de nous étonner, car enfin nous sommes pris dans ce qui est, et nous ne devrions pas en sortir. Le monde est là qui nous apparaît, et il nous apparaît comme il doit nous apparaître, c'est-à-dire selon les exigences de notre situation spatiale et temporelle. C'est notre corps qui exprime le point de vue qui est le nôtre dans ce monde. L'erreur, qui, selon Spinoza, n'est rien de positif, tient seulement à ce que nous ignorons notre propre point de vue, ou n'en tenons pas compte. Le bâton nous apparaît brisé, et il doit nous apparaître ainsi, si nous tenons compte de la réfraction des rayons lumineux lorsqu'ils passent de l'eau dans l'air et viennent frapper notre œil comme s'ils venaient d'un certain point où nous situons l'extrémité du bâton. Le soleil est vu plus proche qu'il n'est réellement, et avec des dimensions qui ne sont pas les siennes. Toutefois il ne peut être vu autrement, même quand nous avons rectifié notre premier jugement. L'apparence est toute vraie, comme dit Alain; le jugement véritable que nous formons sur elle ne la détruit pas, ne l'empêche pas d'apparaître comme elle apparaît; il l'explique seulement et la loi des apparences qui fait l'unité de l'objet est proprement ce qui rend compte du changement de ces apparences selon les variations de notre corps, ou selon le point de vue qui est le nôtre *hic et nunc*.

On rougit un peu de rappeler ces évidences scolaires, il faut pourtant y revenir, avant d'aborder ce redoutable sujet

de l'imaginaire, c'est-à-dire le sens de nos rêves ou de nos rêveries qui paraissent ajouter aux apparences elles-mêmes, et créer comme un autre monde différent de celui dans lequel nous vivons. « Car, ce qu'il importe de remarquer, nous comprenons que l'apparence du monde, même dans les plus vives émotions, est toujours la même et toute vraie » (1). Nous n'arrivons jamais à changer la moindre chose dans ce que nous voyons. Lorsque l'enfant effrayé entend quelque bruit dans le silence de la chambre, discerne quelque ombre dans la demi-obscurité, il n'ajoute rien aux bruits existants ou aux formes visuelles; il ne crée rien; pourtant sa propre émotion fausse son jugement, il croit voir et entendre ce qu'il ne voit point ou n'entend point. Il juge faussement, il se prépare à voir et à entendre autre chose que ce qui apparaît, mais cette autre chose qui n'apparaît pas et qui est attendue, c'est là l'objet ambigu de l'imagination, un objet qui ne sera jamais donné, un invisible qui ne sera jamais vu en effet et qui est le vrai de l'imagination qui n'est pas la même chose que le vrai de l'apparence.

Le Vrai de l'Imagination, c'est ce qu'Alain a recherché tout au long de sa méditation, dans ses chapitres sur les passions, ou dans ses réflexions sur les beaux-arts ou les dieux, peut-être même dans ses études sur les philosophes : Platon, Descartes, Hegel, Comte. Il faut donc, si l'on veut reprendre cette pensée si vivante, si variée et si une à la fois, prendre ce thème comme fil conducteur et en montrer toute l'importance. C'est une croyance commune et qui a fini par passer dans un certain sens commun philosophique, qu'il existe un monde intérieur des images, un monde du rêve redoublant le monde perçu. Nous percevrions le monde, et puis nous reproduirions en nous plus ou moins bien ces perceptions. Notre mémoire serait ainsi comme un album de photographies que nous pourrions feuilleter à loisir dans les rêveries errantes sur notre passé. Les images, ces objets mentaux, moins vifs que les perceptions réelles, pourraient cependant les recouvrir, et les psychologues de jadis ont décrit des hallucinations dans lesquelles les images auraient la force et la vivacité d'une perception. Ce monde intérieur des images viendrait sans cesse se mêler au monde perçu sur lequel il serait projeté et l'erreur naîtrait de la confusion de ces deux mondes.

(1) Alain : *Les Dieux*, p. 15 (Gallimard).

Cette théorie de l'image objet mental n'est plus très en vogue aujourd'hui, et Alain a contribué plus que tout autre à sa disparition; mais elle n'en répond pas moins à une illusion tenace. Nous croyons bien voir un serpent dans ce morceau de bois ou un homme dans ce tronc d'arbre noueux, nous suivons dans les nuages le fil de nos rêveries et nous imaginons que nous voyons dans ces formes mobiles une armée qui s'organise. Que voyons-nous en fait? Rien d'autre, rien de plus que les apparences mêmes, et encore une fois nous n'y pouvons rien changer; mais nous croyons voir, nous jugeons que nous voyons ce qu'en fait nous ne voyons pas. Nous parlons, nous disons ce que nous croyons voir, et en parlant nous créons un nouvel objet, réel cette fois-ci, qui supporte tout l'imaginaire, le *monde des récits*. Alors se pose à nouveau cette question platonicienne : « Comment peut-on penser ce qui n'est pas? Quel est ce non-être, cet invisible, cet envers du monde perçu, qui ne sera jamais donné, et que nous sommes toujours sur le point de voir, de percevoir, d'atteindre? Quelle est la Vérité de l'Imaginaire? »

On se hâterait trop en disant que la théorie d'Alain sur l'imagination est toute négative. Elle refuse l'image objet mental, et en fait une perception fausse; au lieu de l'objet réel qui correspond à un jugement vrai, je constitue les données sensibles en fantômes, mais ces fantômes ne sont jamais perçus, ils ne sont pas, ni dans le monde, ni dans l'esprit, nous y croyons seulement et nous y croyons parce que nous sommes dupes de nos émotions. C'est l'émotion qui entretient notre croyance en ces fantômes, et l'émotion dispose l'âme à vouloir ce que le corps commence déjà d'entreprendre. Ainsi la peur, la colère, l'amour ajoutent aux apparences non une nouvelle apparence, mais une attente d'apparence, un au-delà des apparences, un invisible, qui est presque donné, puisque j'y crois et même déjà le nomme. Ce sont les dieux, et l'on a bien raison de dire que notre corps est le tombeau des dieux, entendant par là que toute superstition, toute croyance en ces fantômes doit disparaître quand nous avons décelé, avec toute la sévérité de l'entendement, les mouvements passionnés de notre corps qui nourrissaient nos croyances. Ainsi Lucrèce a prétendu nous délivrer définitivement de ces fantômes terrifiants qui interviendraient dans notre vie.

Mais la théorie d'Alain n'a pas ce caractère exclusivement négatif. Il y a bien un mystère de l'invisible, seulement ce

mystère qui est le terme suprême de l'imaginaire n'est que le mystère de notre pensée, de notre liberté. C'est faussement que nous croyons le trouver dans le monde, il est en nous, et tout le mouvement des religions n'est que de nous reconduire à nous-même, à l'esprit qui crée ces dieux, puisqu'il ne peut les voir. Cet autre monde de l'imaginaire que nous superposons au monde perçu et qui n'est jamais perçu effectivement, il est créé par l'esprit, il se réalise dans nos récits, dans nos poèmes, dans les temples et dans les autels. Il y a bien ainsi un Vrai de l'Imaginaire, et ce Vrai est œuvre de l'homme. Ces dieux qui ne sont pas, par nous finissent par être; ils sont notre œuvre et c'est dans cette œuvre seule que nous devons nous reconnaître et reconnaître en nous l'esprit. On voit toute la difficulté de cette théorie de l'imaginaire chez Alain. Elle n'est pas seulement une critique qui dénonce un jugement faux et l'explique par nos passions, elle aperçoit encore dans ce jugement faux une partie positive, une œuvre qui s'actualise, un monde humain qui se crée sans cesse et dont la vérité doit être découverte. Ainsi Alain a écrit *Les dieux* qui sont tout à la fois une critique et une justification de la Religion. Cet autre monde qui est une fiction, nous devons apprendre qu'il a un sens dans ce monde-ci, qu'il en évoque l'Idée créée par l'esprit jugeant. Mais cette Idée œuvre du jugement, c'est la philosophie même telle que, selon Alain, Platon l'a conçue. Ici peut-être le sens des religions et toute la divine comédie est en la moindre de nos pensées, car il faut savoir qu'il n'y a plus rien de faux dans les ombres dès qu'on y voit les Idées, et c'est ce monde-ci qui est le plus beau et le plus vrai, et bien mieux, qui est le seul. Le sage est celui qui sauve jusqu'à ses ombres et sa propre ombre (2). Hegel avait écrit en cherchant le sens des mythologies : « Il faut justifier l'homme. » Ainsi fait Alain avec les dieux. Ce second monde superposé au premier n'est pas seulement l'empire de l'erreur, il n'exprime pas seulement nos jugements faux sur les apparences; si l'on veut bien l'entendre il contient encore une vérité, on en peut dégager l'Idée, et c'est cet effort pour saisir le positif du négatif qui exprime toute la pensée d'Alain sur les beaux-arts et la religion.

Notons d'abord ce thème de l'invisible, cet envers du monde qui est comme le terrain de l'autre monde, et cette

(2) Alain : *Idées*, « Platon », p. 53 (Paul Hartmann).

marge de ce qui n'apparaît pas derrière ce qui apparaît. « Il faut saisir maintenant, s'il se peut, le vrai de l'imaginaire qui n'est rien. Car ce dessous de la vision, cette énigme de la vision, c'est toute la vision. Quand j'écoute le voleur supposé derrière la porte, j'entends son souffle par la serrure, et ce souffle est le mien. Mais le voleur que je n'entends pas est le plus redoutable (3). » Et encore : « L'occulte, cette âme des religions, ne paraît jamais, il est l'extrême du redoutable. » Cet invisible, cette absence absolue est ce que, si l'on peut dire, nous ajoutons à l'être et qui nous permet de le transformer : « Les dieux refusent de paraître et c'est par ce miracle qui ne se fait jamais que la religion se développe en temples, en statues et en sacrifices. » Mais ce mystère de l'invisible, c'est nous-mêmes, comme nous l'apprendrons peu à peu en allant de la religion de la nature à la religion de l'esprit, de Pan à Christophore. « Car, ce qu'il importe de remarquer, nous comprenons que l'apparence du monde, même dans les plus vives émotions, est toujours la même et toute vraie. Par quoi nous formons sans aucune complaisance à nous-mêmes cette notion de l'invisible qui est principale dans notre sujet et sur laquelle je reviendrai plus d'une fois. Oui, nous cherchons notre propre émoi dans cette même image irréprochable où le physicien prendra ses mesures, nous demandons compte à cette image d'un intérêt démesuré, et cette image ne peut répondre. C'est de là que nous formons cette présence cachée et embusquée et ce mystérieux envers de la chose qui nous fait croire que tout est plein d'âmes, ou comme disait Thalès que tout est plein de dieux (4) ». C'est nous qui peuplons l'univers de dieux, et ces dieux ne nous renvoient, si nous savons les comprendre, que le reflet de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'esprit. Il faut donc suivre cette dialectique des religions, cette *logique de l'erreur* qui est le vrai de l'imaginaire et qui fait de l'erreur même la forme d'une vérité plus haute. Ainsi l'esprit se découvrira par le détour de ses propres erreurs et c'est lui seul qu'il trouvera, lui seul comme *esprit jugeant*. Mais cette erreur qui est dans l'imaginaire, il faut la poursuivre parce qu'elle se dérobe sans cesse comme son objet « et, comme je l'ai éprouvé en poursuivant l'étude des arts, l'imagination recule toujours et se dérobe ». Toutefois c'est la leçon d'Alain de méditer sur nos erreurs. La vérité, dit-il, nous trompe sur

(3) *Les Dieux*, p. 64.
(4) *Ibid.*, p. 15.

nous-mêmes, l'erreur nous instruit bien mieux, et, en langage hégélien, « l'erreur est la forme de la découverte qui suit, l'idée fausse étant conservée en même temps que dépassée ».

En partant de l'imaginaire qui se développe en œuvres, nous pourrions nier le monde des dieux, l'autre monde, et revenir à la pensée austère de l'entendement qui saisit l'erreur nue pour la faire disparaître, mais en un certain sens nous pensons quand même ce qui n'est pas; ces erreurs sont donc en quelque mesure. Qu'expriment-elles? Et c'est en suivant cette *logique de l'erreur,* en comprenant ces erreurs mêmes que nous les dépassons et trouvons le vrai des religions.

II

LA LOGIQUE DE L'ERREUR

Cette expression de *logique de l'erreur,* dont se sert Thibaudet dans son beau livre sur Bergson, peut s'entendre de deux façons : d'une part il semble que l'erreur soit comme une prolifération à partir d'un certain germe; quand le philosophe a atteint l'idée vraie, quand il découvre par ailleurs derrière lui ce germe d'où naît l'erreur, il peut montrer comment elle se développe et pour ainsi dire s'engendre elle-même. Ainsi Spinoza dans l'appendice du premier livre de l'*Ethique,* ayant vu dans l'anthropomorphisme la source de l'erreur, en indique le développement quasi nécessaire. Mais d'autre part l'erreur est aussi bien la forme préliminaire du vrai, elle ne contient rien de positif, avait justement dit Spinoza, plutôt ce qu'elle a de positif est déjà vérité; comprendre l'erreur c'est la dépasser, mais c'est aussi la justifier d'un point de vue supérieur. Au lieu d'opposer dans ce cas la Vérité à l'Erreur comme l'Etre au Néant, il convient de suivre la genèse de l'erreur, et il faut apercevoir dans cette genèse la vérité cachée. Le sens de l'erreur est sa transformation en vérité. C'est bien en ce double sens qu'on peut parler d'une *logique de l'erreur* dans le livre d'Alain sur les dieux. Quand on réfléchit sur les religions, il semble, comme le dit Bergson, qu'on se prenne à douter de la rationalité de l'homme. « L'homo sapiens, seul être doué de raison, est le seul aussi qui puisse suspendre son existence à des choses déraisonnables », et encore : « Le spectacle de ce que furent

les religions et de ce que certaines sont encore est bien humiliant pour l'intelligence humaine. Quel tissu d'aberrations! L'expérience a beau dire « c'est faux » et le raisonnement « c'est absurde », l'humanité ne s'en cramponne que davantage à l'absurdité et à l'erreur. Encore si elle s'en tenait là; mais on a vu la religion prescrire l'immoralité, imposer des crimes. Plus elle est grossière, plus elle tient matériellement de place dans la vie d'un peuple. Ce qu'elle devra partager plus tard avec la science, l'art, la philosophie, elle le demande et l'obtient d'abord pour elle seule. Il y a là de quoi surprendre quand on a défini l'homme un être intelligent » (5).

Cette longue citation était nécessaire pour poser dans toute son extension ce problème des dieux tel que l'expose Alain dans son œuvre. Comme le fera Bergson, il se refuse à distinguer absolument une mentalité primitive, sur le compte de laquelle on mettrait toutes les superstitions, et une mentalité logique qui serait la nôtre. Il ne suit même pas Hegel dans l'idée d'un développement à la fois dialectique et historique des religions. Pour lui toutes les religions, même les plus primitives, sont conservées dans une seule : « Je veux seulement expliquer que si l'on nomme Dynamique la science du changement, et Statique la science de l'immobile, je me propose d'essayer une Statique des religions et non pas du tout une histoire. J'apaise d'abord en moi la querelle sans fin de la Dynamique et de la Statique par cette remarque qu'il faut d'abord trouver son problème dans une histoire sommaire et tout anecdotique, et puis construire ses théorèmes vaille que vaille, afin de revenir à une histoire plus géographique et à une géographie plus géologique, comme on a fait déjà pour les choses inanimées. Cette autre géologie expliquera donc les religions par la structure de l'homme, autant que faire se peut, et devrait nous apprendre d'un côté à les faire toutes vivre ensemble, et de l'autre à dessiner à l'état de pureté les plus hautes valeurs connues » (6). Bergson s'efforce aussi de dépasser l'histoire dans cette explication des dieux : « L'observation des primitifs pose inévitablement la question des origines psychologiques de la superstition, et la structure générale de l'esprit humain — l'observation par conséquent de l'homme actuel et civilisé — nous paraîtra fournir des éléments suffisants à la solution

(5) Bergson : *Les deux sources*, chap. II.
(6) *Les Dieux*, p. 94.

du problème. » Là s'arrêtera notre comparaison entre Bergson et Alain, ces deux grands esprits qui se sont méconnus et qui dominent sans doute, à des titres divers, toute la philosophie française contemporaine.

C'est donc une analyse structurale et non historique que tente Alain pour découvrir cette *logique de l'erreur* dont nous avons parlé et comme cette incessante naissance des dieux à partir de l'imagination humaine. Nous avons vu la difficulté de saisir le vrai de l'Imaginaire, qui n'est jamais donné, et la création par l'homme de ces œuvres qui se substituent à l'éternel absent. Les dieux sont à la rencontre de cette absence et de cette création, ils sont parce que nous les faisons, comme on fait une œuvre d'art, mais ils sont aussi parce que nous les attendons, qu'ils se refusent à paraître et sont comme le dessous de la vision; ainsi l'histoire d'Eurydice énonce bien l'ambiguïté de cet objet que nous croyons voir. Toutefois Alain nous répète sans cesse qu'il faut aller lentement et revenir sur cette naissance des dieux. Ainsi il aperçoit la source de l'erreur et sa prolifération inévitable, mais au lieu de s'arrêter à cette dénonciation de l'erreur pour lui opposer la sèche vérité de l'entendement comme le font l'Aufklärung et le rationalisme du XVIIIe siècle. il voit dans l'erreur la forme d'une vérité, il se refuse à séparer radicalement l'ivraie du bon grain. C'est en prenant la religion comme elle se donne, qu'il élabore l'idée vraie. En ce sens l'erreur vaut mieux qu'une vérité nue : « En quoi je ferai bien attention de conserver la religion comme telle, me fondant toujours sur ce qui a été dit et raconté et prêché. Un canonnier me demandait un jour ce que je pensais des religions; il était pieux et il voyait bien que je ne l'étais guère. Je lui fis une réponse de premier élan, et qui me paraît encore bonne. « La religion, dis-je, est un conte qui, comme tous les contes, est plein de sens. Et l'on ne demande point si un conte est vrai. » Je n'ai pas fini de gratter cette première écorce. On voit pourquoi j'ai commencé par les contes, et pourquoi je me propose d'aller de conte en conte me tenant toujours au plus près des métaphores; et c'est le moyen de développer la commune philosophie au lieu de tomber dans la philosophie d'école qui est sans beauté » (7).

En quoi consiste donc ce germe de l'erreur et cette source des contes qui ont charmé notre enfance? Précisément ils

(7) *Les Dieux*, p. 96.

disent l'*enfance* même qui est un moment de l'homme, un moment qui se prolonge en *bourgeoisie* ou enfance continuée. Nous tenons là une des analyses les plus précieuses d'Alain. Descartes avait déjà enseigné « que nous avons été enfants avant que d'être hommes » et on ne méditera jamais assez sans doute sur cette profonde réflexion. L'enfance nous a marqués, elle est notre préhistoire, et le mouvement par lequel nous sommes devenus adultes est toujours à refaire, car nous risquons sans cesse de retomber à l'enfance. Nos passions nous y ramènent. Il faut donc comprendre l'enfance et y voir comme un moment de l'homme, un moment qui se perpétue dans cette vie sociale, ou proprement bourgeoise, dans laquelle nos rapports avec les hommes se substituent aux durs rapports avec les choses.

Enfance, bourgeoisie, l'idée est facile, trop facile et c'est pourquoi il faut la reproduire sans cesse, la soutenir par des fictions et des mythes, comme l'histoire de l'âge d'or, ou des géants qui faisaient vivre les hommes, ou de Gulliver; alors nous pensons l'idée, nous la jugeons, en lui enlevant ce caractère habituel, ce caractère de trop connu qui empêche de la remarquer. L'enfance est cette période de la vie humaine où nous vivons sans travail, où tout dépend de nos rapports avec nos parents. C'est une vision magique du monde que ramènent nos émotions : « Ce genre d'existence où les hommes ne savaient jamais s'ils étaient maîtres ou esclaves dura fort longtemps, de façon que la coutume de demander, d'espérer, de compter sur plus fort que soi laissa dans la nature humaine des traces ineffaçables. » Les contes disent bien cette magie, et le titre qu'Alain a donné à cette première analyse, *Aladin,* évoque la lampe merveilleuse. L'enfant parle et prie, il obtient tout par ses paroles et ses prières. En bref la grande affaire dans l'enfance était de plaire, et d'abord de ne pas déplaire à des maîtres incompréhensibles qui pourtant semblaient avoir la charge de nourrir les hommes, de les transporter, et qui finalement s'acquittaient de ces soins, mais toujours en se faisant prier. Rousseau a parfaitement compris cette importance de l'enfance, et la répercussion de cette longue période sur toute la vie humaine. Dans l'enfance nous sommes essentiellement dépendants des parents qui assument notre vie et nos rapports avec le dehors. Le monde naturel ne nous touche que par cet intermédiaire; nous ne nous heurtons pas à la résistance des choses, et ne connaissons pas vraiment la dureté

du monde. Tout n'est-il pas alors possible selon les variations de nos humeurs? Mais cette puissance apparente n'est au fond qu'impuissance, comme il nous faudra bien l'apprendre : « Les contes expriment une vie réelle, où tout est obtenu par prière, où rien n'est gagné par travail. Le monde cependant est comme il est et paraît à tous comme il paraît. Mais l'esprit, ce dieu des dieux, s'y pose d'abord comme Ariel et s'y trompe sans inventer rien » (8). Rousseau est aussi bien l'auteur du *Contrat social* que de l'*Emile*. Il a eu le sentiment que ces rapports qui marquaient l'enfance étaient encore ceux qui se retrouvaient dans la vie sociale : maître et esclave, tyran et flatteur, nous jouons tour à tour ces rôles. L'enfant supplie et obtient par des paroles magiques, mais la flatterie, mais la prière se rencontrent aussi bien dans les relations humaines, alors nous ne savons plus si celui qui dépend ne devient pas à son tour tyran par ses supplications mêmes; qu'on pense aux relations familiales prolongées après l'enfance, au chantage sentimental, à cette dialectique des passions qui se joue à tous les niveaux; l'enfance continue, et la psychanalyse actuelle ne fait que déceler cette prolongation ou cette rémanence de l'enfance dans la vie adulte. Rousseau, disais-je, a senti plus que tout autre cette emprise tyrannique des relations humaines, et c'est pourquoi il a voulu conduire l'enfant à l'âge adulte en le mettant le plus tôt possible en contact avec la résistance du monde, en lui évitant les caprices qui résultent d'une vie sociale primitive trop mal organisée, mais il a voulu aussi dans le *Contrat social* substituer à la tyrannie et à l'arbitraire des hommes l'universalité de la Loi et de la volonté générale qui jouerait le même rôle que dans la nature l'impersonnalité des choses.

Peut-être Rousseau nous a-t-il trop vite conduits dans un monde utopique. L'enfance est nécessaire; c'est notre « autrefois », l'âge d'or dont il faut bien sortir, mais qu'il faut inévitablement traverser; l'esprit se joue d'abord avant de se heurter au monde, et ce jeu se retrouvera encore dans le jeu des adultes, dans une sorte de compensation qui dessine virtuellement un autre monde en regard du monde sérieux. Si j'ai cependant ici évoqué Rousseau plus que ne l'a fait Alain dans ce livre sur les dieux, c'est parce qu'il me permet de comprendre la liaison entre enfance et bourgeoisie, qui est enfance continuée. Alain, prenant son bien où il le trouve,

(8) *Les Dieux*, p. 56.

a commenté Marx à sa façon. Mais le bourgeois selon Alain n'est plus défini par une histoire seulement, mais par une manière d'être humaine qui résulte de la condition même de l'homme. Si la valeur véritable est travail et effort, et si en ce sens la pensée prolétarienne est effectivement la pensée, parce qu'elle mesure la peine des hommes et la résistance des choses, et par là même s'élève à l'efficacité authentique, à la volonté véritable par rapport au désir (qui est magie), il y a toute une partie de la vie humaine qui perd le contact avec ce pur rapport au monde, et ainsi rêve sa vie au lieu de la réaliser. Le monde sans énigme c'est le monde qu'on fait, mais l'énigme est dans le monde contemplé qui se donne en apparence sans travail. Le bourgeois ainsi vit devant un mystère; il reçoit sans mesurer la peine des hommes. Son monde est magique. D'où la définition qu'Alain donne du bourgeois : « Est bourgeois ce qui vit de persuader. Le commerçant en sa boutique, le professeur, le prêtre, l'avocat, le ministre ne font autre chose... Ce qui résiste à eux ce n'est point l'objet, c'est l'homme, et de là naissent et renaissent d'étonnants préjugés qui ne sont au fond que l'enfance continuée » (9).

Enfance, bourgeoisie, jeu de l'esprit qui n'a pas vraiment affaire au monde et n'agit pas encore directement sur lui, il faut bien commencer par cette magie qui est et se retrouve dans toute religion, dans toute superstition, dans tout ce domaine que nous avons à explorer; mais ne devons-nous pas alors dénoncer cette erreur en en décelant la source, pour y substituer la pensée critique de l'entendement? Tout ne doit-il pas tendre à l'apparition d'un monde qui ne soit plus qu'un monde d'adultes? Ce serait aller trop vite pour Alain et laisser échapper ce qu'il y a encore de véritable et d'authentique dans l'élan premier de l'enfance, ou dans ce monde interhumain inévitable. C'est ici qu'on saisit l'ambiguïté de la pensée de notre philosophe qui refuse le choix qui paraissait inévitable. *Le vrai des contes*, c'est le titre d'un chapitre de son livre.

D'abord il faut passer par ces erreurs pour exister comme un homme; il faut y passer pour les dépasser, pour se montrer apte au jugement : « C'est seulement en ce sens que le secret des dieux se trouve dans les contes, et cette première

(9) *Les Dieux*, p. 58.

richesse a été amplement développée d'après la situation bourgeoise. Mais je dois dire maintenant ce qui apparaît à sa place dans le développement même, que la situation bourgeoise, et déjà l'enfantine, développe aussi de précieuses idées sans lesquelles l'adhérente pensée prolétarienne, celle qui se trompe le moins, ne serait jamais parvenue à la conscience d'elle-même. L'animal ne se trompe jamais, l'animal n'a point d'autels, ni de statues, ni de faux dieux, c'est pourquoi il dort et dormira toujours » (10). Et même l'enfance qui exprime la magie du désir sans l'efficace de la volonté, est encore un élan, une espérance qui ne doit pas disparaître de la pensée la plus adulte. Il faut devenir adulte, et devenir sans cesse adulte, mais non pas l'être inexorablement, ce qui serait durcissement et vieillissement. « Cette vérité, celle de l'adulte se heurtant à la nécessité, est de celles qu'on apprend toujours assez vite et qui vieillissent l'homme; ce n'est toujours que la diabolique fatalité naturelle, objection à tout. Cette idée ressemble au durcissement de nos os. Pierres dures, homme dur, cela fait une sagesse butée, un terme, un mur, une maison, cela fait un homme froid qui bientôt n'est plus capable de former cette idée elle-même; il l'est tout; hommes qui ont raison et n'en font rien. » Pour en faire quelque chose, il faut cette générosité de jeunesse, qui est déjà dans l'enfance. Il m'est arrivé de penser qu'Alain confondait ici le courage efficace de l'adulte avec l'apparente puissance de l'enfance, mais je réfléchis qu'il faut distinguer cette magie adulte qui crée un faux monde pour éviter de heurter le vrai, qui est donc une dérobade, et cet élan de l'enfance qui se nomme proprement espérance et qui n'a pas encore mesuré sa propre puissance. Je comprends alors Alain écrivant d'une façon paradoxale : « J'ai souvent pensé que l'enfance était l'âge des idées; j'entends l'âge où l'homme se dessine lui-même et ne voit rien d'autre, comme le chevalier brandissant la baguette au lieu du sabre ne voit que la courbe de son propre courage et ne voit rien d'autre. » Et ce n'est pas sans doute par hasard qu'Alain nomme ici Don Quichotte ce chevalier égaré dans un monde qui n'est que prosaïque. Sans un peu de donquichottisme, sans cette foi et cette espérance qui sont esquissées dans l'enfance, qu'adviendrait-il de l'homme? Il faut devenir adulte, mais il faut encore croire à soi, croire contre toutes preuves, et découvrir

(10) *Les Dieux*, p. 59.

la vérité de cet élan qui n'était dans la situation de l'enfance que germe ambivalent d'erreur et de vérité.

Au reste, il faut bien passer par cette erreur selon Alain sous peine de ne pas être homme, car l'essentiel de sa philosophie c'est bien d'apprendre à juger, donc de suivre ce chemin d'errance pour le rectifier toujours et le redresser. Tout l'homme est dans ce redressement et n'est que là. C'est que la philosophie d'Alain est une philosophie du *jugement*, et non de l'*idée* ou de la *nécessité*.

III

DIALECTIQUE DE LA RELIGION

La rencontre d'Alain et de Valéry, du philosophe et du poète, a été un événement intellectuel. Elle a contribué à un nouvel essor de la pensée d'Alain méditant sur la poésie. Ainsi les commentaires de *Charmes* sont essentiels si l'on veut comprendre le philosophe qui consacrait tant de cours à de merveilleuses explications d'Homère. Mais la découverte de Hegel — peut-être sous l'influence de Lucien Herr — n'est pas moins importante si l'on veut tracer comme une histoire anecdotique des pensées d'Alain. Sans cette double influence, le poète dont « le serpent est celui-là même de la Bible, ce dont personne ne doute », et le philosophe qui a défini l'*esprit absolu* par la conscience de soi dans l'Art, la Religion et la Philosophie, je crois bien que *Les dieux* n'auraient pas été écrits. Alain a dépassé son propre cartésianisme, sans le renier bien sûr, en méditant sur la poésie et sur la religion; il a même pris à Hegel le schéma général d'une dialectique de la religion, telle qu'on la trouve dans *Les dieux*.

Chez Hegel la religion se développe en trois moments qui sont à la fois des moments historiques et des moments dialectiques. Il y a d'abord une *religion de la nature* dans laquelle l'esprit est comme perdu et égaré hors de soi. C'est la nature qui lui sert de représentation de lui-même, mais, cette nature étant pleinement inadéquate à ce qu'elle doit représenter, il y a en elle une absence, puis une énigme. L'homme s'est perdu, il ne s'est pas trouvé, et cette religion de la nature correspond à un monde humain encore barbare.

Il y a ensuite une *religion de la belle individualité*, on pourrait dire une *religion esthétique;* ce sont les dieux grecs et le Panthéon romain. L'homme s'est purifié de l'animalité; il se représente le divin sous la forme humaine. Les dieux d'Homère, puis les dieux de la cité, jusqu'à César, délivrent l'homme du panthéisme naturel. Les Titans sont vaincus, les dieux sont les dieux de la cité organisée, et des cités organisées en empires. Enfin cette religion est dépassée dans la véritable *religion de l'esprit* qui est le christianisme. Le troisième moment dans cette dialectique hégélienne de la religion, c'est le moment de la *religion absolue*, celui où l'esprit s'apparaît à lui-même comme esprit, où le vrai, le seul mystère est celui de nos pensées, qui est au fond le mystère de la liberté, ou de la grâce, comme disent les théologiens en leur langage.

Alain reprend à sa façon cette dialectique; il part d'une religion agreste (Pan), passe de là à la religion de la cité, la religion des héros qui s'achève en une religion politique (Jupiter) — le monde est gouverné comme un royaume —, et enfin il nous conduit au christianisme, à la religion de l'esprit qui est négation de la puissance (Christophore); mais il ne présente pas ces moments dans une histoire, comme le fait Hegel. L'histoire est seulement l'occasion d'une analyse de l'essence humaine. « L'histoire est merveilleuse comme un conte. L'esprit s'y reconnait... Telles sont en fait les étapes de l'homme. Mais plutôt veux-je dire, ce sont les étages de l'homme » (11). Alain renouvelle ici Platon. L'homme est ventre, ce qui est désir et peur; l'homme est poitrine, ce qui est colère et courage; l'homme est tête, ce qui est prudence et gouvernement. Les trois religions de désir, de courage et d'esprit sont ensemble maintenant comme toujours elles furent.

C'est pourquoi, si Alain reprend le mouvement hégélien qui va de la religion de la nature à la religion de l'esprit, il abandonne toute dialectique systématique; le passage est chez lui de sentiment et de jugement; il s'efforce de retrouver une vérité de l'homme à chaque étage et de montrer la pérennité de cette vérité partielle, le sens qu'elle conservera dans les étages supérieurs. La religion de la nature est la religion agreste, la religion paysanne; elle exprime nos premières passions en face de la nature encore inhumaine, et la pre-

(11) *Les Dieux*, p. 95.

mière passion est sans doute la peur. Mais la peur véritable est la peur de ce qui n'apparaît pas, la peur de l'invisible : « C'est le rien qui fait peur et toute peur est peur de la peur, peur de soi, peur des dieux. » Or l'homme est toujours à moitié nature, il est pris dans le monde et ne saurait s'en évader : « L'homme est un animal pensant qui ne s'est pas plus délivré de son ventre que de sa poitrine ou de sa tête. Aussi ne devrions-nous pas nous étonner plus de la sagesse des anciens temps que des dieux d'autrefois. Tout cela court avec nous, comme notre enfance court avec nous » (12). Mais de même que l'homme de la nature persiste encore en nous, de même cet homme n'était pas sans raison, et ses dieux sont le produit de cette dualité. Ils expriment cette peur et ce désir encore animal, mais ils répondent aussi, ils mettent en forme ce qui était informe, ils individualisent Pan; alors cette figure des premiers dieux, qui font énigme, est déjà pour qui sait lire un premier témoignage de la pensée ordonnant le chaos. Le refus de regarder en face le divin qui est caractéristique du sacré était lui-même déjà un commencement de sagesse, « car si l'on évite la source sacrée ou l'arbre enchanté, si l'on fuit au lieu de regarder, si l'on se prosterne, on ne témoigne jamais que sur ouï-dire. Toutefois je crois comprendre que ce refus de chercher apaise plus qu'il ne trouble, surtout si l'on se tient immobile, tout replié et tête basse. » Ainsi même l'informe est combattu par le silence et le sommeil; ce refus de penser est encore une pensée, c'est déjà un exorcisme. Mais le vrai mouvement est celui qui combat l'informe par l'œuvre, et donne un corps réel à l'invisible. L'homme échappe alors à cette peur de nature en se faisant ses dieux, et les immortels naissent de cette individualisation et de cette différenciation du sacré primitif. « L'impatience de l'homme qui ne veut pas vivre avec la peur est d'agir enfin sur ce nœud d'arbre ou sur cette pierre qui refuse visage afin d'achever le dieu. Tel est le grand exorcisme. Dans la statue quelque chose périt, c'est le dieu sylvestre, dont la substance est faite d'absence et de silence. » Ce mouvement par le moyen duquel l'éternel absent, pressenti aux confins de la nature et qui n'est que le reflet de notre propre émoi en face de l'image irréprochable, s'unit à une présence, à une œuvre, fille de l'homme, c'est le même que le poète énonce dans la prière d'Eupalinos : « Mais

(12) *Les Dieux*, p. 93.

ce corps et cet esprit, mais cette présence invinciblement actuelle et cette absence créatrice qui se disputent l'être et qu'il faut enfin composer, mais ce fini et cet infini que nous apportons, chacun selon sa nature, il faut à présent qu'ils s'unissent dans une construction bien ordonnée » (13). Ainsi les dieux sont notre œuvre, et l'esprit saura bien un jour s'y retrouver, s'y reconnaître lui-même, sans jamais abandonner ses premiers balbutiements et cette religion agreste, où le diabolique et le divin se confondent encore. Il serait impossible de suivre ici tous les sentiers où Alain nous promène; on ne peut abréger, il faut lire et admirer ces continuelles rencontres qui réduisent le sublime au familier, et reconduisent ce qui nous est le plus familier au sublime. Si Alain s'inspire de la dialectique hégélienne, ou de la poésie de Valéry, c'est toujours selon son génie propre. Il nous ramène sans cesse à l'homme que nous sommes, à nos divagations et à nos passions les plus sauvages, mais toujours pour nous sauver, pour retrouver la totalité de l'homme, là où il paraissait le plus égaré, car l'ivresse de l'homme n'est pas celle de la nature, elle la dépasse toujours en étant précisément ivresse de l'homme, c'est-à-dire colère et orgueil : « L'esprit joue alors purement à se perdre, et je mettrais dans mon enfer, si j'en voulais décrire un, cette danse démoniaque bien plutôt que le supplice de Tantale où l'homme est moqué. »

Le passage de la religion agreste à la religion des Olympiens est un passage qui se répète inlassablement. La superstition vient d'abord des champs et se discipline à la ville. Ce passage est une histoire éternelle, comme celui qui à partir des athlètes et des héros, à partir des dieux homériques, s'achève en une religion politique, la religion de César qui périt dans l'idée de *puissance*, et dans le refus final de l'esprit de reconnaître comme Dieu la toute-puissance. « Il est hors de doute que l'esprit citadin a administré les oracles comme tout. De tout temps la religion agreste vient mourir à la ville. Ce mouvement est éternel comme celui de la mer. » C'est dans ce deuxième moment de la dialectique de la religion, Jupiter, qui s'oppose à Pan comme les Olympiens aux Titans, qu'Alain est le plus suggestif. On y retrouverait si l'on voulait bien toute sa pensée politique; mais d'abord il y a comme une divinisation de la force humaine dans sa générosité; c'est la figure du héros dans un monde qui com-

(13) Paul Valéry : *Eupalinos*, p. 120.

mence à s'organiser, mais où la raison d'Etat n'apparaît pas encore comme telle. Hegel a longuement développé l'opposition de ce monde héroïque à la prose du monde qui commence avec les Romains. Il faut passer par cette sécheresse politique pour que l'esprit se retire en lui-même comme dans un désert, et se retrouve comme esprit seul. Le christianisme sera bien la religion des esclaves; mais que l'esprit se sauve dans l'esclave même, c'est la vérité suprême, celle où la religion périt en s'actualisant toute.

Alain commence par décrire ce monde des dieux à forme humaine, qui est si beau dans sa naissance même. La nature est rabaissée à l'ornement, la forme humaine devient la figure du divin et la seule authentique : « Elle est comme refermée sur ce grand secret. Les dieux sont partout. Un jeune homme inconnu qui montre le chemin, c'est Mercure peut-être » (14). Pour indiquer le renversement qu'entraînera la religion absolue, Alain cite ce texte des *Martyrs*, si suggestif : « Au chrétien qui donne au pauvre son manteau, le païen dit, selon sa profonde sagesse : « Tu as cru sans doute que c'était un dieu? — Non, répond le chrétien, j'ai seulement cru que c'était un homme. » Les hommes d'Homère sont des hommes immortels et bienheureux : « Une fois, donc, l'homme se trouve heureux dans ses limites et puissant par soi. Ce qui lui manque, il le refuse, il s'en est séparé. Il refuse les cent bras comme il refuse la complicité de l'arbre, du torrent et du feu. Ce ne sont plus que des moyens indifférents comme l'aigle de Jupiter à côté de Jupiter, des moyens qu'on n'estime point. L'homme règne. » Cependant cet homme est en tant que dieu, immortel, il dure toujours, il dure à son point de perfection : « Le dieu c'est l'homme qui ne meurt pas », oh! jeunesse éternelle.

Comment ce matin du courage qui est l'âge héroïque, devient-il l'implacable César? C'est cette transformation que suit Alain des dieux d'Homère jusqu'à César; mais dans ce pouvoir, dans cet ordre imposé, il y a bien un dieu aussi, et un dieu toujours adoré et toujours refusé, car l'esclave n'est pas comme l'animal domestique, il pense, et cette pensée de l'esclave est ce qui dépasse le maître et fait émerger l'esprit dans sa nudité. Déjà ce pouvoir organisé est une forme d'esprit; la force nue est dépassée. C'est l'ordre humain qui apparaît. « L'administration qui range et qui compte les

(14) *Les Dieux*, p. 175.

hommes et les choses, fait que l'esprit s'élève sur la force et règne par le calcul. Le monde héroïque se renverse et le plus vil flatteur l'emporte sur le soldat sans mensonge, ou qui se voudrait tel, car tout subalterne remporte le mensonge dans sa giberne » (13). Ainsi se forme l'idée du pouvoir qui serait Dieu, et cette idée, qui est déjà d'esprit, est une idée terrible, précisément parce qu'elle enferme déjà l'esprit; c'est là sans doute l'idée du dieu trompeur, plus puissant encore parce qu'il peut tromper, idée qu'a rencontrée Descartes. La contradiction commence à percer; elle se pensera dans l'esclave, et il faut lire les pages d'Alain sur Esope.

J'admire comment Alain a repensé ici Hegel à sa façon. Le superbe philosophe allemand a déjà dit tout cela. Il a montré comment la beauté des dieux grecs périssait dans le Panthéon romain, comment César devenait Dieu, et comment le pouvoir abstrait et universel se substituait à l'individualité héroïque. Il a décrit ce passage de l'âge héroïque à la prose du monde. Il a commenté merveilleusement Don Quichotte dans ses leçons d'esthétique; et il a insisté sur cette nécessité d'une prose du monde pour qu'apparaisse l'esprit. Qui ne sait aussi qu'il a écrit la célèbre dialectique du maître et de l'esclave? Et pourtant Hegel reste un philosophe superbe, un philosophe wagnérien; l'épopée de l'histoire l'égare, et en annonçant tout ce que va repenser Alain, il manque le jugement du citoyen contre les pouvoirs, cet antihégélianisme que poussera à son terme une élève d'Alain, Simone Weil. Ainsi Alain décrit ce pouvoir implacable et fait vraiment apparaître, en face de lui, l'esprit, l'esprit qui commence par rire et par tout nier, effaçant les dieux qu'il avait créés, réduisant toute chose à ce qu'elle est, car dans un premier sens l'esprit est moqueur. « Le commun langage qui ne trompe jamais nous jette au visage cet énergique avertissement, Candide est un livre profond parce qu'il défait tout... O poésie, les dieux s'en vont, avec les dieux s'en vont les furies. »

Il reste un esprit plus haut que celui qui rit; c'est celui qui toujours refuse puissance, c'est celui du Christ en face de la tentation du pouvoir et mourant sur la croix; c'est le saint au lieu du héros; mais ce triomphe de l'esprit ne se laisse plus dire; il s'annonce dans le symbole de la croix; il est au delà de l'idée même de vérité : « C'est que la vérité s'est

(15) *Les Dieux*, p. 178.

trouvée déshonorée par la puissance; César l'enrôle et la paie bien » (16). Mais la faiblesse de l'enfant est déjà Dieu : « Cet être qui cesserait d'exister sans nos soins, c'est Dieu. » Par où il faut comprendre, et c'est là l'existentialisme d'Alain, que l'esprit ne se constate pas, mais se fait, qu'il s'affirme dans l'espérance et dans le courage, sans aucune garantie, comme l'enfant qu'on fait exister. Mais ici je veux citer seulement Alain sans y rien changer : « Cette mère, moins elle aura de preuves et plus elle s'appliquera à aimer, à aider, à servir. Ce vrai de l'homme qu'elle porte à bras, ce ne sera peut-être rien d'existant dans le monde. Elle a raison pourtant, et elle aura encore raison quand tout l'enfant lui donnerait tort. Un mot ami maintenant à ces médecins qui soignent les arriérés et qui attendent, comme des prophètes, le moindre éclair d'attention; ils ne se lassent jamais, ils ont raison. Il y a donc un vrai du vrai qui brave le sort. Et je pourrais montrer, en suivant Descartes, qu'il n'y a point de vérité, même vérifiée, même utile, qui ne soit fille de vérité non vérifiée, de vérité inutile, de vérité sans puissance aucune. Mais la vérité industrielle est une fille ingrate, au reste cent fois punie par la récompense. Ces idées paraîtront peut-être, et l'esprit saura se priver de puissance, de toute espèce de puissance; tel est le plus haut règne. Or le calvaire annonce cela même de si éloquente et de si violente façon, que je n'ajouterai aucun commentaire. »

IV

UNE PHILOSOPHIE DU JUGEMENT

Que signifie donc ce livre d'Alain sur la religion? Le canonnier avait raison, quand il remarquait qu'Alain n'était guère pieux au sens où lui-même l'était. Cependant Alain ne dit-il pas que : « Quand vous saurez que les dieux sont sans faute, vous saurez tout? » Il justifie les moments de la religion comme des moments de l'homme. Où donc se situe la différence entre Alain et un croyant? Elle est, à n'en pas douter, car enfin Alain n'adhère pas spontanément aux croyances qu'il justifie; il les reprend pour en découvrir le sens, il finit la pensée qui s'ébauche seulement en elles. « Les

(16) *Les Dieux*, p. 247.

hommes, dit-il, craignent de finir leur pensée. » Mais lui va jusqu'au terme, il prend les récits comme ils sont, et il en fait surgir l'idée, naïvement présentée; il prolonge ce qui n'est qu'indiqué, se garde d'opposer une théorie à une autre ou de chercher des preuves. S'il suit la religion, il abandonne le théologien comme le philosophe dogmatique; le théologien croit aux preuves; Alain ne veut que découvrir l'Idée, la former et la reformer, et il va jusqu'à sa source, jusqu'aux conditions les plus humbles de sa naissance, comme Socrate qui n'avait pas peur de parler de ces cordonniers, de ces tisserands, de ces cuillers de bois qui toujours revenaient dans ses discours.

Ainsi Alain n'est pas sans quelque estime pour cette dialectique matérialiste qui explique les philosophies et les idéologies en remontant à leurs sources vives. « Car il faut que les mots procurent des choses, et telle serait l'ontologie. D'où quelques penseurs obstinés ont formé l'idée d'une dialectique matérialiste d'après laquelle tous les systèmes théologiques traduisent une certaine manière de vivre et exactement un certain métier. On sait qu'il y a un dieu de chaque métier. Seulement le lien des travaux aux croyances est bien plus serré que les croyants ne le savent. Et puisque le philosophe exprime naïvement en ses paroles qu'il vit de paroles, il faut une philosophie de la philosophie » (17). Cette dernière expression nous éclaire sur le génie d'Alain. On a dit de lui qu'il était un moraliste et non un philosophe, mais c'est encore méconnaître sa position, ou c'est trop peu dire. Le professeur de première supérieure — c'est-à-dire l'idée du professeur modèle de cette admirable classe de philosophie qui n'existe que chez nous, et en laquelle se réfugie le meilleur de notre philosophie — chez Alain est tout l'homme pensant. C'est un maître à penser, et la pensée n'est pour lui que cela, apprendre à penser à partir de notre situation dans le monde, et à partir de ces œuvres humaines qui sont la vérité de l'imaginaire; or, parmi ces œuvres il faut compter le langage, le récit que nous faisons sans cesse de nous-mêmes, des autres et du monde, et le roman et l'histoire qui, pour Alain, est toujours l'éternelle histoire, non pas une vérité objective en laquelle croient trop les modernes, et qui est une sorte de théologie comme l'autre. Alain sur ce point rejoint Valéry, si défiant à l'égard de l'histoire pure et de la

(17) *Les Dieux*, p. 63.

prétendue vérité historique. C'est pourquoi il faut prendre tous les récits comme ils se donnent, et y chercher son bien, c'est-à-dire l'idée, la vérité selon l'essence. « Pour la prétendue critique des récits, elle n'est qu'une scolastique toute fondée sur les notions ruineuses du possible et de l'impossible... Et j'aimerais mieux, à la manière de Montaigne, croire tout ce qu'on raconte et jusqu'aux moindres détails, mais sous réserve toujours et gardant défiance égale, ou si l'on veut, confiance égale à l'incroyable et au croyable; c'est laisser le problème ouvert. Et ce développement succinct, qui mérite de grandes réflexions, éclaire de diverses manières mon grand sujet. Car d'un côté nous comprenons que les hommes croient plus aisément ce qu'on leur raconte que ce qu'ils voient. Mais d'un autre côté j'en tire qu'il est plus sain de tout croire, ce qui est apprendre à croire et ne jamais s'enfermer dans ce qu'on croit. Dès que l'on veut s'instruire sur la nature humaine, ce qu'on en dit, absurde ou non, doit être premièrement laissé dans son état naïf, qui vaut cent fois mieux qu'un arrangement vraisemblable, dont vous ne tirerez que des lieux communs » (18).

Ce refus de la philosophie de l'histoire, ou de l'histoire objective, au sens strict du terme, est caractéristique d'Alain, comme il le fut de Péguy et de Valéry. L'histoire commence quand nous tentons un récit de notre propre passé, mais ce récit n'est jamais qu'une reconstruction dont le sens est actuel. Une prétention étonnante de l'homme est d'avoir une bonne mémoire et de conter exactement comment, de fil en aiguille, tout est arrivé. Seulement nul ne peut rebrousser le temps. Ce que nous appelons souvenirs, ce sont nos pensées de maintenant, nos reproches de maintenant, notre plaidoyer de maintenant. Il faut donc en prendre son parti, et chercher l'essence du changement même et de l'histoire dans tous ces récits, comme le fit Platon, éclairant par un grand mythe toute la formation du monde par le démiurge. C'est alors que le mythe et le récit nous conduisent à l'Idée, et c'est l'Idée qui est le véritable objet de toute notre pensée; c'est l'idée qui éclaire les ombres dansantes sur le fond de la caverne (19).

Mais le philosophe qui réaliserait ces idées, qui en ferait un *autre monde*, comme le croyant qui croit à un second monde au delà de celui dans lequel nous vivons et agissons,

(18) *Les Dieux*, p. 19.
(19) Cf. *Idées* : « Platon ».

se tromperait aussi bien; il serait dupe de son propre mythe et se laisserait prendre au piège de l'ontologie. C'est pourquoi Alain nous parle d'une *philosophie de la philosophie;* c'est pourquoi il présente les philosophies elles-mêmes dans son œuvre *Idées* comme des produits sublimes du jugement humain, des récits plus profonds et plus éclairants que tous les autres. Et Descartes lui aussi est celui qui pour Alain a pensé le morceau de cire, et le sens de la matière pure selon l'entendement, ou l'animal machine, ou la grandeur de la générosité, qui est le seul miracle existant. C'est ainsi que les grandes philosophies sont toutes vraies comme Homère et Balzac sont vrais; il n'y a pas d'ordre des idées qui s'impose inévitablement au jugement humain. L'ordre est toujours voulu, et il n'y a pas à chercher au delà de l'homme pris dans le monde, au delà des ombres, une vérité résistante qui serait l'enchaînement nécessaire des pensées. Alain est donc bien un philosophe de la philosophie. Comme presque tous ses contemporains il ne croit plus à la philosophie comme *science rigoureuse,* il fait donc une philosophie du jugement et non une philosophie du concept, entendant par là que l'idée n'est telle que quand elle apparaît dans l'activité libre du jugement humain. C'est une philosophie de la culture, au sens le plus noble du terme. Il faut beaucoup d'audace et, on oserait presque dire, un admirable courage pour dépasser cette conception critique de la philosophie, et revenant à l'ordre absolu de Spinoza, et peut-être de Hegel dans sa *Logique,* dire comme un de nos philosophes, contre toutes ces philosophies seulement humanistes : « Ce n'est pas une philosophie de la conscience, mais une philosophie du concept qui peut donner une doctrine de la science. La nécessité génératrice n'est pas celle d'une activité, mais d'une dialectique » (20).

Le problème est posé par ce texte si lucide, et qui oppose à cette philosophie du jugement, qui est celle d'Alain, une philosophie qui serait encore science et retrouverait une nécessité dans les idées, comme dans l'univers mathématique. Mais pour Alain l'idée n'est rien de tel; elle brille seulement dans le jugement humain qui la porte toute, et il n'y a pas à chercher au delà de ce jugement, de cette activité pensante au milieu du monde, qui est le seul absolu. Sur ce point Alain commentant Platon rejette toute ontologie,

(20) J. Cavailles : *Logique et théorie de la Science,* p. 78.

tout au delà de ce monde des ombres, car l'idée platonicienne n'est pour lui que le sens de ces ombres que nous formons et qui n'est pas distinct d'elles, « car cette présence de l'éternel, et j'ose dire cette familiarité avec l'éternel, enfin cet autre monde qui est ce monde et cette autre vie qui est cette vie, c'est proprement Platon; et ce sentiment que j'ai voulu réveiller, qui est comme un céleste amour des choses terrestres, ne sonne en aucun autre comme en lui » (21).

Trouver l'idée dans les ombres, et dans les fictions, la former, ne jamais la réaliser, et donc la reformer sans cesse, la porter toujours par l'activité de la conscience, c'est la leçon du maître à penser, et la philosophie de la philosophie n'est jamais que cet exercice toujours recommencé du jugement qui trouve son butin dans les poètes autant que dans les grands philosophes, mais jamais dans la philosophie d'école, dans la scolastique des preuves. C'est pourquoi Alain peut dire que l'idée apparaît mieux encore dans les œuvres de l'imagination, que dans la réalité empirique. Le mythe fait jaillir l'idée, il est tout entier évocation d'idée. « Une idée est une fiction et de longues épreuves font connaître qu'on ne perçoit jamais que par une idée; le fait tout nu, surtout s'il est ordinaire, est comme usé d'avance et en tout cas terminé à lui. Qui donc a assez pesé le mot de Descartes : « Comme nous avons été enfants avant d'être hommes » ? On le sait bien, on le sait trop, au lieu qu'une fiction a besoin de nous et n'est rien sans nous, c'est pourquoi j'ai voulu suivre cette fiction des géants, quoique le lecteur ait bien compris à la troisième ligne où je voulais le conduire. Cet art ingénu de retarder le jugement, je l'ai pris aux fabulistes, je l'ai pris à Platon... Ce qui importe c'est que l'idée soit formée et non pas donnée » (22).

Mais on comprend bien que l'idée n'est pas dans le mythe ou la fiction comme un corps dans son vêtement; le mythe surgit d'abord, nous le faisons et l'idée s'en dégage; l'art ici nous en apprend plus que la seule réflexion d'entendement, car l'artiste fait d'abord son œuvre et la pensée de sa propre pensée; l'homme parle, raconte et puis se pense ensuite; aussi l'homme fait ses dieux et revient au mystère. Il se comprend et se trouve seulement par ce long détour. Ce n'est pas la psychologie nue qui pense la vérité de l'imaginaire, mais le philosophe qui médite sur les œuvres

(21) *Idées*, « Platon ».
(22) *Les Dieux*, p. 30.

humaines, et finit par y déchiffrer l'homme. La philosophie du jugement d'Alain n'est donc pas une philosophie proprement intellectualiste. Les critiques modernes de nos existentialistes ne portent pas contre elle. Sans doute Alain pense selon l'idée, ou l'essence, car tout recommence, et la pensée même de ce recommencement est éternelle ,et il faut toujours la former. Il faut donc bien penser selon l'essence. Cependant l'activité pensante et jugeante dépasse l'essence, comme le bien platonicien est au delà de l'être. Il y a un élan qui porte le jugement et qui est proprement l'existence même; une affirmation de soi de l'homme existant qui est plus qu'être et qui, si l'on veut, est valeur, à condition de ne pas réaliser cette valeur dans une nouvelle ontologie. Cette affirmation est sans garantie aucune. C'est nous qui la produisons, c'est nous qui la reproduisons; l'esprit, le vrai de la religion, est tout entier dans cette foi. Il n'y a pas d'avenir consolant selon une philosophie de l'histoire ou une eschatologie religieuse, mais il y a un perpétuel avenir selon l'essence qui est notre choix d'aujourd'hui, et notre confiance contre le monde même et contre les preuves. Péguy appelait cela le mystère de l'espérance.

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne moi-même
Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux,
Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin;
Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce,
Et j'en suis étonné moi-même.

Si l'on veut comprendre cette idée de l'existence et comme son essence, il faut relire la plus belle page qu'Alain ait jamais écrite, celle sur le mythe d'Er dans Platon (23). Le mythe même nous fait comprendre que nos choix viennent toujours de nous et qu'ils sont pourtant irrévocables, ils sont derrière nous, oubliés, faits. Chacun autour de nous accuse le destin d'un choix que lui-même a fait. A qui ne pourrions-nous pas dire : « C'est toi qui l'as voulu », ou bien selon l'esprit de Platon : « C'était dans ton paquet. » Et pourtant personne ne nous croira. Ce choix est oublié; le fleuve oubli ne cesse de passer, et nul ne cesse d'y boire. Choix toujours libre; choix déjà fait, donc irrévocable; mais non, car il

(23) *Idées :* « Platon ».

nous reste de continuer : « Tout est irréparable en ce sens qu'il est bien vain de vouloir que nos choix passés aient été autres; mais pendant que vous récriminez, d'autres choix d'instant en instant vous sont proposés par lesquels tout peut encore être sauvé. Car nous ne cessons de continuer, et la manière de continuer fait plus que le choix. »

Mais cet élan même de l'existence est contre toute preuve; il est le fait premier de l'esprit en l'homme — tel est donc l'existentialisme éternel d'Alain : « Et véritablement, si on croit que le monde est juste, la justice est perdue par trop de preuves mais si l'on sait que la justice est seulement voulue, et très imprudemment voulue, on cherchera toujours raison dans courage, et non pas comme on fait à l'envers, courage dans raison. »

TÉMOIGNAGE

par HENRI COTTEZ

Deux échecs au concours d'entrée à l'Ecole Normale m'ont permis de suivre pendant quatre ans l'enseignement d'Alain; le premier, qui était régulier, m'affecta beaucoup plus que le second, qui ne l'était pas; j'avais compris, entre temps, que le sort m'avait donné la plus belle chance de ma jeunesse, et j'acceptais qu'il renouvelât en ma faveur ce coup heureux.

J'arrivais de ma campagne, à seize ans, quand j'entrai en khagne. Le hasard seul m'avait amené à Henri IV : j'ignorais jusqu'au nom d'Alain. Aussi fus-je bien étonné quand, dès le premier jour, les anciens, qui étaient encore mêlés aux nouveaux, entreprirent de nous préparer religieusement à la première leçon du maître, comme à l'administration de quelque sacrement. Au collège, mon professeur de philosophie, vieux monsieur encore pimpant, admirablement soigné dans sa jaquette, sa barbe et ses manchettes, m'avait découvert une espèce de terre brûlée par la guerre des doctrines, où la dernière venue, celle de Bergson, s'était installée sur des positions que je devinais déjà menacées. Certes, toute cette année-là, *il y avait eu du sport*, mais qui donc, le match fini, s'avise d'applaudir l'arbitre? et qu'avait donc d'extraordinaire celui qu'on m'annonçait maintenant comme le dieu du stade?

Je suis, aujourd'hui encore, bien assuré de ma première impression : je fus avant tout sensible à la beauté d'Alain. J'avais vu entrer un athlète, tirant un peu la jambe, mais cette raideur semblait accentuer sa puissance. Il nous avait fait bonjour de la main, et s'était découvert : la tête m'apparaissait, massive, les cheveux partagés par le milieu, retombant en mèches courtes sur un front bas et dur. Je restais interdit devant ce visage qui n'était pas celui d'un intellectuel, mais qui évoquait irrésistiblement pour moi certains

bustes de plâtre d'après l'antique dont était peuplée la salle de dessin de mon collège. Je dois avouer que cette apparence ne fut pas sans me gêner, mais en même temps je pressentais que la philosophie, *avec cette tête-là,* ne serait pas ce que j'avais connu.

Ma surprise fut les premiers mois quasi totale. Je trébuchai misérablement sur le premier sujet de dissertation, qui était, je crois, la fameuse pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture... etc. » Comme j'étais loin de la théorie de Lange ou du pragmatisme de W. James! Et quel singulier professeur, toujours distant, ne se prêtant à aucune familiarité, se défendant de tout rapport personnel avec ses élèves! J'écoutais, vaguement médusé, cette voix qui cherchait, souvent difficilement, obstinément, ses mots dans la langue de tous les jours. Où étais-je? sûrement pas à l'école! et je me sentais si déconcerté que je n'étais pas loin, dans mon désarroi, de me rassurer parfois par la pensée de quelque mystification, assez vraisemblable de la part de cette bouche oraculaire... Mais ma défiance tomba tout d'un coup, et pour toujours, à la suite d'un petit événement dont, plus de vingt ans après, je retrouve le souvenir avec la même émotion. Alain nous avait invités à lui remettre, sur tel sujet qui nous plairait, à notre choix, un bref essai de deux ou trois pages. J'osai enfin déposer une copie sur son bureau : c'étaient quelques réflexions sur la justice, inspirées de Platon. Dès la leçon suivante, le devoir m'était rendu, avec la mention *passable,* qui ne m'étonna guère, mais annoté d'une manière stupéfiante : ligne après ligne, se succédaient dans la marge les mots *faible, soutenez, plat,* etc., qui marquaient une lecture si attentive — je pensai soudain, si affectueuse — que de ma vie d'élève je n'en avais connu de pareille, et n'en devais, du reste, jamais connaître. Quand je relus tout cela dans le silence de l'étude, je demeurai longtemps tout attendri : voilà, me disais-je, un homme qui ne m'abandonnera pas, voilà un maître qui m'apprendra à écrire.

Je ne devais connaître que plus tard le style personnel d'Alain; je crois même n'avoir lu aucun livre de lui pendant tout le temps que je fus son élève, mis à part les Propos qu'il publiait dans une petite revue où écrivaient aussi ses disciples; et même les *Entretiens au bord de la mer,* qui parurent à cette époque, je me contentai de les acheter; il me fallut quelques années pour découvrir cet admirable poème de l'entendement. Si je compris, peu à peu, ce qu'était le style,

ce ne fut donc pas par l'étude de quelque modèle qu'Alain m'eût encouragé à chercher dans ses ouvrages — auxquels, du reste, il ne nous renvoyait jamais. Je voyais pourtant certains de mes camarades s'exercer à de brillants pastiches du maître, qui s'en amusait. Je n'y songeais pas, et je ne m'en sentais pas le talent. Mais je m'attachais avec passion à ses annotations marginales, lui retournant jusqu'à deux fois le même devoir, jusqu'à ce que disparussent les remarques qui me piquaient. Quand je connus et admirai l'écrivain, les recommandations du professeur m'avaient disposé à l'apprécier; je m'étais souvent diverti à redresser les textes d'auteurs connus comme il faisait mes modestes pages : j'échouai toujours sur lui. Personne n'a si bien évité les défaillances. Cette allure vive et décidée qui est la sienne, je ne veux pas dire qu'elle aille toujours au but avec le même bonheur : pour que le succès fût égal, constant, il faudrait que disparût de la prose d'Alain cet élément de *risque* qui en est précisément la force palpitante. Quel écrivain fait mieux sentir qu'écrire est une aventure? Mais cette course qu'il mène, si nous en éprouvons quelques cahots, ne nous laissera jamais au fond d'un trou; sans faiblesse, sans fatigue, elle emporte le lecteur si allégrement qu'à peine se sentira-t-il sur un mauvais chemin, qu'il se retrouvera par miracle sur la bonne route, sans avoir eu à s'arrêter et à revenir sur ses pas pour corriger l'erreur. C'est, je crois, dans l'*Histoire de mes pensées* qu'Alain raconte comment il entreprit d'écrire sans raturer jamais; c'est aussi le conseil qu'il donnait à ses élèves, et, d'abord fâchés de ce qui nous paraissait une plaisanterie, nous fûmes quelques-uns à le suivre, dans la mesure de nos moyens, proscrivant enfin ces fameux brouillons qui ont toujours servi de refuge à la paresse et font perdre automatiquement la moitié du temps réservé à un exercice. Je me mis ainsi à écrire, lentement, mais directement au propre. Ce fut une petite aventure, mais l'honneur y était.

On comprendra donc que la « rhétorique supérieure » d'Alain n'allait pas sans une certaine conception du devoir de l'esprit. Nous nous pénétrions de cette idée que l'esprit n'est pas commandé par les raisons qu'il a la charge de peser, qu'il n'est pas tout juste bon à se porter du côté où penche la balance et à enregistrer la vérité, que tout jugement, au contraire, est un acte et un acte de courage. Nous savions bien que la générosité qui animait cette doctrine était une garantie contre l'aveuglement ou le fanatisme, que

l'esprit qui retrouvait sa responsabilité ne versait pas pour autant dans l'arbitraire, que ce pari pour l'homme et pour la liberté nous sauvait des folles balances de certains docteurs, et cela dans tous les domaines de la connaissance. Car ce qui est à l'honneur de l'espèce est aussi à la base de la découverte du vrai. La même *vertu* vigilante empêche l'activité humaine de retomber au pur instinct comme l'intelligence de se retirer sur les connaissances acquises. Le bien, comme le vrai, se meurent à tout instant s'ils ne sont pas ranimés par chacun au prix d'un effort personnel. Une vie peut être peuplée d'actes conformes à la justice sans avoir connu un seul mouvement de justice, et un esprit habité d'opinions vraies sans avoir jamais découvert une vérité. Ainsi, ce qu'Alain exigeait de nous dans notre modeste canton — et cette manière qu'il avait de nous persuader que nous n'avions pas à compter sur lui — peu à peu nous paraissait s'accorder à une philosophie profonde, capable de gouverner toute notre vie.

Tout nous ramenait à ce pari capital, qu'on est toujours menacé de perdre. Alain avait le culte des grands hommes et des grands auteurs, il nous apprenait à leur faire confiance. Jamais esprit critique ne fut aussi peu esprit de dispute. C'est ainsi que nous lisions avec lui Homère, Balzac, Platon, Montaigne, Kant, Valéry ou Hegel sans la moindre idée de les réfuter : il nous avait définitivement défaits de cette sotte habitude scolaire. Non qu'il se contentât de nous les expliquer ou de résumer leur pensée : il comprenait tout autrement la fidélité, et certains ont pu lui reprocher de ne trouver dans ces grandes œuvres que ce qu'il voulait y prendre. C'est que, selon lui, elles enseignaient d'abord la fidélité à l'esprit créateur. Tel commentaire de Platon pouvait être, chez Bréhier, plus fidèle que chez Alain, mais c'est Alain qui était fidèle à Platon. S'il s'emparait d'une idée, c'était pour la refaire, pour la perdre et la retrouver par ses propres chemins; une idée de Spinoza n'était pas une pièce du système spinoziste, elle n'était pas une pierre qu'il faille remettre à sa place par un travail d'archéologue, elle n'était vivante que dans la mesure où elle faisait entendre autre chose qu'elle-même et provoquait l'entendement. Peu importait que l'auteur ait « voulu cela » : la vraie création est illimitée, et Socrate ne s'arrête pas à Socrate. Notre chance est d'avoir eu un professeur de philosophie qui ne fût pas un historien de la philosophie, et qui fît mûrir les doctrines que d'autres desséchaient.

D'ailleurs Alain n'était pas plus prisonnier de son œuvre que de celle des autres : il repensait avec acharnement des idées qui avaient été siennes. Quand il m'arrive de relire certains cours que j'ai gardés, je suis surpris de les trouver tout différents des livres qu'il a publiés. Il n'y avait pas d'esprit moins paresseux que le sien : la pensée la plus sûre était remise en question. C'est ce que comprenaient mal certains d'entre nous, qui s'irritaient, par exemple, qu'à chacune de ses leçons sur la sensibilité, il fît écrire au tableau, en gros caractères, sa fameuse série *émotion, passion, sentiment.* Ils l'auraient volontiers traité de rabâcheur. Mais son génie était précisément dans une singulière aptitude à réfléchir indéfiniment sur quelques mots qu'il trouvait résistants et pleins, d'où il reprenait élan à chaque instant pour se jeter plus loin, pour se lancer en des improvisations véritables qui, après bien des piétinements, prenaient soudain un cours rapide, heureux et grisant. Combien de fois l'ai-je senti proprement inspiré, faisant lever des buissons les images et les idées, brillant conteur de l'esprit! Les dialogues de Platon excitaient merveilleusement sa verve. Je me souviens, en particulier, d'une lecture de *Gorgias*, au cours de laquelle, admirant la violence et l'humour passionné de Calliclès, il s'amusait à pousser jusqu'au bout les thèses de l'adversaire de Socrate. Je rêve, disait-il à peu près, d'un journal qui ferait systématiquement l'apologie du droit du plus fort, qui défendrait l'injustice, l'inégalité, la guerre et l'oppression comme naturelles et légitimes, qui présenterait sous cet angle insolite toutes les nouvelles du jour, qui chaque matin transporterait de colère la masse de ses lecteurs en leur disant, de toutes leurs souffrances, de toutes leurs humiliations, de tous leurs maux : *c'est bien fait!* Et Alain de terminer sur ce trait : « Ce journal, je l'appellerais *L'Ennemi du Peuple*, et je le vendrais 5 centimes! » C'était le temps où Coty, avec son *Ami du Peuple* à 10 centimes, agitait toute la presse française à 5 sous...

Cet improvisateur avait pourtant le goût de la construction. Il aimait, chez certains philosophes, la parfaite mise en place des notions maîtresses, la distribution des idées quand cette distribution même faisait penser. C'est Comte qui lui avait appris toute la valeur des *séries*, notamment par sa fameuse classification des sciences, et c'est aussi ce qui l'émerveillait en Hegel. Sur le plan scolaire, il nous fit ainsi peu à peu comprendre qu'un bon exposé est celui qui rend sensible la

démarche de l'esprit et qu'une dissertation qui ne donne pas l'impression d'avancer est manquée. Il fut pour nous un incomparable professeur de rhétorique : il ne s'agissait pas d'ouvrir un tiroir, d'y fourrer un paquet d'idées, puis de passer à un autre — de faire ainsi beaucoup de bruit pour rien. Les plans qu'il dessinait avec nous figuraient d'eux-mêmes la recherche de la solution et portaient en eux tout le détail de la rédaction. Quand on avait bien pris la méthode, l'effet était assuré. Beaucoup de mes camarades peuvent en témoigner, et j'en donnerai moi-même un exemple assez plaisant. J'étais en troisième année quand l'aumônier, qui réunissait quelques-uns d'entre nous pour des cours d'instruction religieuse, nous pressa de participer à un « concours de théologie » réservé aux étudiants et élèves des classes supérieures; le sujet devait porter sur le miracle. Le jour de l'épreuve, devant le problème posé, je dressai les batteries du maître... je remplis mes huit pages bon train, et emportai le prix. L'aumônier s'en fut aussitôt porter la nouvelle à Alain, qui s'en divertit, paraît-il, bruyamment, et le lendemain m'en parla avec humour. Je lui fis hommage de ce succès : n'était-il pas mon professeur de théologie, comme de littérature et d'histoire? J'ai connu des élèves qui lui imputaient leurs échecs, invoquant je ne sais quelle hostilité de la Sorbonne à son endroit; je suis persuadé, au contraire, qu'il nous apprit à dominer avec la plus grande facilité tous ces jeux d'école.

Car ce n'étaient que des jeux, et si j'y fais allusion, c'est pour ajouter que cette virtuosité dont il nous livrait le secret, nous n'y attachions pas plus d'importance qu'à marquer des points sur les billards du « Ludo ». Il jouait le jeu mieux que personne, mais, chose remarquable, nul n'y triomphait s'il n'en avait d'abord compris comme lui toute la vanité. J'ai observé qu'il n'a été, scolairement, d'aucun profit à ceux qui n'avaient pas admis qu'ils avaient autre chose à attendre de lui, à aimer en lui. Car, s'il avait ses fidèles, il avait aussi son opposition : élèves hostiles, butés, et qui n'étaient pas les moins doués. Je ne peux décider s'il s'agissait d'esprits déjà plus mûrs, et sûrs d'eux-mêmes, si Alain touchait au contraire les élèves qu'il recevait tout neufs et disponibles, comme j'étais. Je crois plutôt que certains ont une naturelle disposition à admirer, d'autres une instinctive méfiance : ce professeur qui risquait de marquer quelqu'un pour la vie semblait un monstre dangereux. Son action a certainement

effrayé certains élèves, qui se sont rétractés, et qui, peut-être, remettaient leur vie au lendemain de leurs études. Tandis que ceux qui l'aimaient, qui acceptaient qu'il les éveillât et les troublât, ceux-là étaient embarqués dès l'école dans une aventure passionnante, et, loin d'ajourner les problèmes, s'exerçaient intrépidement à juger.

En l'écoutant parler de Platon et de Denys, du maître et de l'esclave, du citoyen et des pouvoirs, de la liberté, l'ambition, l'amour, la justice, de Retz, de Napoléon, comment aurions-nous pu maintenir ces notions et ces hommes dans une région neutre et abstraite? Le monde respirait à notre porte. Il me semblait que la morale et la politique d'Alain aboutissaient, plutôt qu'à certains préceptes, à un certain style de vie, à un certain *ton* soutenu dans le jugement comme dans l'action. Ce ton juste était refus de mépriser l'homme et refus de tout messianisme. Il y avait la fameuse maxime de Kant sur la fin et les moyens, à laquelle Alain revenait toujours, et on pouvait dire : idéalisme. Mais il y avait aussi le fait qu'Alain ne croyait pas au Progrès, ni aux constructions socialistes, et on ne pouvait plus parler d'idéalisme. Etait-ce « radicalisme » ? Ce mot ne rencontrait auprès de nous qu'ironie et dédain. Je réfléchissais donc avec effort à cette morale qui demande tant à l'homme en même temps qu'elle est persuadée que tout homme est dangereux, qui trouve dans cette persuasion la raison et la condition de cette exigence, comme si en chacun le génie du mal donnait vie au génie du bien. Je doute que je l'aie alors parfaitement comprise. Ainsi, le problème de la guerre et de la paix nous agitait; c'était l'époque des conférences sur le désarmement, les thèses s'affrontaient. Je m'étonnais qu'Alain n'y fît pas allusion; en revanche, il citait souvent le mot de Briand : « Tant que je serai là, il n'y aura pas la guerre. » Qu'est-ce que cela signifiait? Quoi! Les hommes dressaient des plans, souvent admirables, aux perspectives exaltantes, et Alain en revenait à l'action d'un seul homme comme au plus sûr moyen? Je fus long à comprendre qu'il redoutait, sur toute chose, la mise en avant de grands principes, la guerre pour le droit. Il n'y a pas de conflits d'intérêts qui soient insolubles : je l'entends encore répéter que la paix se sauve par l'esprit de négociation, par un recours infatigable aux compromis, car les *affaires* s'arrangent mais les *principes* sont irréductibles. Que le meilleur plan soit adopté à l'unanimité des nations, rien ne garantit qu'un jour l'une d'elles ne manquera pas à

ses obligations; on se battra alors pour rétablir le plan, et cette guerre, comme toutes les guerres, dégénérera, par l'entraînement naturel de la violence. Qu'il y ait au contraire, dans quelques pays, des ministres convaincus qu'on peut *toujours* négocier, qu'il n'y a *jamais* d'intérêts inconciliables, et les chances de paix augmentent. On en revient donc au mot de Briand : « Tant que je serai là... » C'est cette conception modeste de l'esprit pacifique que défendait Alain, aussi éloigné de croire à la fatalité de la guerre qu'aux plans de paix perpétuelle. Je me souviens de notre stupéfaction quand, dans cette publication dont j'ai parlé, il se prononça contre l'application des sanctions à l'Italie. Alain dans le camp des fascistes, de Maurras et de Béraud! Nous nous doutions bien, pourtant, que ce n'était pas pour les mêmes raisons. C'est qu'il voyait la paix perdue dès qu'elle était prise dans l'engrenage de la force, dès qu'on provoquait, en son nom, les passions d'un peuple.

Alain avait choisi la lucidité contre le rêve; les mythes l'instruisaient sans le posséder. Son enseignement avait ceci d'unique, qu'il ne pouvait pas égarer un esprit : nulle pensée ne fut plus proche de l'homme, plus attachée à cette réalité humaine dont Platon dessinait le schéma au 8e livre de la *République*. Il ne fallait rien oublier, ni ventre, ni thorax, ni tête, il fallait comprendre que l'homme vit d'échanges entre ces parties, du passage de l'inférieur au supérieur, tout comme des rechutes; les erreurs, les fautes, viennent de la sous-estimation de l'un ou l'autre des éléments essentiels de notre être. Quand je cherche la raison profonde du culte que beaucoup d'entre nous ont gardé au maître, je crois la trouver dans la conviction où nous sommes *qu'il ne nous a jamais trompés*. C'est une chose immense. Est-il tant de philosophes et d'écrivains dont on puisse l'affirmer? On en a connu et on en connaîtra toujours qui se parent de prestiges, et qui s'environnent de gobe-mouches... Alain, avec toute sa supériorité, avait un respect extraordinaire des jeunes hommes que nous étions. Il ne nous a précipités dans aucune mode, il ne nous a jetés aux pieds d'aucune idole, mais toujours, appuyé sur ses observations, sur ses lectures des grands auteurs, il nous a ramenés à notre être familier. Le miracle, c'est qu'avec si peu de prétention cet enseignement ait eu tant de grandeur. Je ne parle pas de ses disciples, de ceux qui sont restés en rapports étroits avec lui; je ne parle que des élèves qui ont compris sa leçon : ils sont pour toujours

préservés des illusionnistes, parce qu'ils ont littéralement assisté, comme au plus humain des spectacles, aux exercices d'une pensée qui, tout en étant près de terre, n'était jamais basse, d'une pensée qui ne brillait pas aux dépens de leurs propres lumières et qui se débattait dans les difficultés de toute pensée sans en esquiver aucune, d'une pensée qui n'avait peur de rien, pas même de paraître embarrassée, d'une pensée qui exaltait l'effort et la conscience — un tel spectacle, comment pourraient-ils l'oublier?

L'HOMME ET LE PHILOSOPHE

par G. BÉNÉZÉ.

L'imperturbable santé morale et intellectuelle d'Alain est due au souvenir vivant de ses origines et de son éducation campagnardes. L'*Histoire de mes Pensées* permet de l'imaginer jouant, courant, plus tard chassant à travers les champs et les bois; mais aussi regardant, contemplant les travaux et les hommes, méditant sur eux. Rien n'en sera jamais oublié, et quand il prendra contact avec la mer, son attitude restera la même. Mais il faut savoir aussi qu'il lui est arrivé, vers ses dix-huit ans, une aventure extraordinaire. Il a rencontré Jules Lagneau, philosophe idéaliste et moraliste, comme maître de philosophie au Lycée de Vanves (depuis Lycée Michelet). Le jeune Emile Chartier, d'abord sceptique, dit-il, et d'un caractère assez porté à la mystification fut complètement séduit, d'autant mieux quand il connut la vie d'ascète et d'apôtre de son maître. Et l'admirable de sa propre carrière intellectuelle et morale, c'est qu'il n'y eut jamais de heurt en lui entre le campagnard et le philosophe; l'équilibre resta toujours aussi ferme. Lorsque les Thèses de Doctorat feront passer dans leurs microtomes les huit ou neuf mille propos, écrits dans l'intervalle de trente ou quarante ans, cette double influence et cette harmonie seront mieux expliquées. Mais on peut en donner quelques exemples.



L'affaire Dreyfus révéla à Alain sa vocation de journaliste et de polémiste. Il prit parti dès qu'il sut à quoi s'en tenir, et batailla pour son compte : ainsi naquirent les *Propos d'un Normand*, puis les *Propos d'Alain*. Sans employer ses forces dans les détails d'une querelle où comptaient d'abord, à ses

yeux, les principes, il courut immédiatement à l'essentiel : démonter les rouages de la machine sociale. Il le fit à sa manière. Il n'était pas marxiste, mais il reconnut vite que les hommes pensent d'abord et surtout, sinon exclusivement, suivant le métier qui les fait vivre. Alors, avec le génie de la simplification et de la clarté qui devait faire sa fortune de publiciste et de philosophe, il en distingua deux sortes : les métiers où l'homme est en contact avec les choses, qu'il faut travailler et façonner; et ceux où l'homme est en contact avec d'autres hommes, à qui il faut plaire et qu'il faut persuader. Idée forte et simple, fondamentale. Les choses, la nature, qu'il faut vaincre, ne disent rien, ne promettent rien, nous ignorent, nous écraseraient sans le savoir. Seulement nous en tirons l'avantage qu'elles ne sauraient nous tromper. Connaissant leur inertie, nous faisons sortir de leur étude des lois précises, qui nous permettent de les transformer comme nous voulons : ainsi procèdent le paysan, l'artisan, le marin. Les métiers de persuasion et de discours ne sauraient connaître un telle rigueur. Métiers de bourgeois où la politesse (« quand on veut être poli, on ne l'est jamais assez »), la ruse, la tromperie, la complaisance, la flatterie, bref, les phrases et le ton sont essentiels : commerçants, avocats, professeurs, ministres vivent de plaire et de persuader. Ils méconnaissent vite cette économie des moyens que le sérieux de la concurrence impose aux métiers d'industrie. Gaspillage aux dépens des plus faibles, des plus déshérités, qui sont précisément les hommes de ces métiers d'industrie. Alain revient souvent sur la publicité commerciale, qui lui semble le meilleur exemple.

Ainsi l'homme qui produit ne peut être le même que celui qui vend, même si les circonstances veulent que ce soit un seul personnage. Un chômeur qui cherche du travail pense en bourgeois. Un délégué de syndicat qui n'exerce plus son métier, même pour le profit de ses camarades, pense ou commence à penser en bourgeois; et le plus bourgeois de tous est sans doute le mendiant. Paradoxe où se plaît Alain, mais qui n'est pas faux.

C'est un mal. Le remède? Trop compliqué certainement pour être expliqué rapidement. Mais en attendant, nous voyons que le pouvoir appartient aux métiers de persuasion. Donc, refuser le pouvoir, refuser la puissance. Ici, c'est le terrien qui parle, mais guidé par Lagneau.



Même thème avec *Mars ou la Guerre Jugée* et *Souvenirs de Guerre*. Entre la paix et la guerre, il y a bien une différence de nature par la brusque rupture des habitudes, la transformation subite de la vie individuelle, la suppression de la vie familiale, l'oubli des métiers particuliers. Mais on peut dire encore qu'il n'y a qu'une différence de degré. Après tout, la guerre naît de la seule exaspération de passions qui agissent déjà en temps de paix, et met à nu les qualités et les défauts de l'homme. La proximité du danger met en évidence ce que les loisirs, les repos, les fêtes permettent normalement de relâcher, d'estomper, d'effacer. On ne s'étonnera donc pas si un esprit en éveil découvre la même opposition, mais cette fois violente et sans rémission, entre ceux qui obéissent et ceux qui commandent. Ceux qui obéissent font la besogne matérielle et cela seulement; les autres, inévitablement durs à l'égard de leurs inférieurs (car c'est le système qui le veut, et Alain les « plaint tous », en les contemplant sans faiblesse), sont au contraire les flatteurs de leurs supérieurs. Là encore, refus de puissance : seul moyen de se conserver libre et digne de l'humanité, qui dépasse notre personne. Alain, engagé volontaire en 1914, à 46 ans, est revenu blessé en 1917, simple brigadier.

Le thème est si bien enté sur la méditation d'Alain qu'on le retrouve transposé dans l'explication d'un aspect de la naissance des religions. Ce qui nous vaut la merveilleuse première partie de l'ouvrage consacré aux *Dieux* : l'enfant, incapable de comprendre, d'agir par lui-même, porté, soigné, nourri, apprend sans le savoir à obtenir ce qu'il désire par la simple prière et l'obéissance. Savoir demander est la première science, avant même de connaître le sens des mots. La sagesse du paysan, de l'homme des métiers de production, de l'homme de la mer, qui colle aux choses sous peine de périr, ne viendra que plus tard, et toujours trop tard.



Ainsi se lient la réalité et la morale; celle-ci n'ayant pas de force sans celle-là; l'autre n'ayant pas de sens sans la seconde.

Il n'y a de réel que ce qui est l'objet de perception. Simple transposition, mais souvent oubliée dans le quotidien, de la première recommandation des savants. Mais le mot ne suffit pas. Car les sens sont divers, et tous ne sont pas habilités à nous donner le réel. Une analyse facile nous montre d'abord que le donneur et le contrôleur du réel, c'est le toucher. Mais ici, il faut détailler davantage, au delà même des analyses d'Alain, pour le mieux comprendre. Que signifie le mot « toucher » ?

D'abord, ce que la psychologie classique appelle le « tact », et qui est, dans la conscience, en liaison avec le poli, le rugueux, le chaud, le froid des objets extérieurs au corps. Il y aurait là un « toucher passif », comme si les qualités connues étaient imposées au corps et à l'esprit par l'objet lui-même.

Ce premier sens du mot ne suffit pas. Il faut noter que ce tact ne s'exerce, dans la majorité des cas, que lié au mouvement des muscles. Ainsi du poli et du rugueux. Mais avec l'intervention du mot « muscle » une nouvelle distinction est nécessaire. Ils fournissent bien, en effet, la connaissance de leur propre mouvement, mais aussi celle de l' « effort », qui lié au tact passif, me met en liaison avec la dureté, la solidité, le poids et en général avec ce qu'on appelle les forces extérieures. Alain ne pousse pas si loin la distinction, mais il n'en a pas besoin pour nommer « toucher actif » ce toucher mobile qui connaît la résistance, et qui est bien, du biais sensible, le contrôleur du réel.

Alors, dira-t-on, ce n'est qu'une analyse d'ordre empiriste : Il n'est rien dans l'esprit qui n'ait été dans le sens...?

Qu'y aurait-il d'étonnant? N'avons-nous pas dit qu'Alain était un fils de la terre?



Seulement, il y a autre chose, et au moins aussi important. Cette expression de « toucher actif » a une autre signification, qui double la première, sans en être séparable. Ce sentiment d'effort et de mouvement est celui que Maine de Biran avait mis en évidence, pour y reconnaître l'essentiel de la volonté, et même du « Moi ». Mais tandis que Maine de Biran semble tout disposé à assimiler le moi avec cet effort, préludant à Bergson, qui en fera le thème principal de l'Immédiateté dés

Données de la Conscience et cherchera le moi dans un aspect de la Vie, Alain, disciple de Lagneau, refuse absolument cette solution, et fait intervenir le Jugement.

Le Jugement, à la manière cartésienne, et kantienne. Le Jugement, c'est-à-dire encore le moi, mais en tant qu'il doit être compris comme connaissant et non comme connu (comme propose l'empirisme et aussi Bergson), distinct du monde qu'il connaît. « Si je pense le monde, me dit-il un jour, c'est que je suis en dehors de lui. » Cet « en dehors » ne peut avoir de signification spatiale ou temporelle. L'esprit, ce « Dieu des Dieux », ne saurait se confondre avec quoi que ce fût du temps et de l'espace.

Ainsi donc, le toucher actif n'est pas seulement le tact lié au mouvement et à l'effort, mais cela même, dominé par le pensant, le moi jugeant, le moi voulant. Si le geste reste l'élément principal de la décision, il ne compte — même en tant qu'élément sensible de la connaissance et de l'action — que par son indissoluble alliance avec cet autre élément, non-sensible. Le mot « actif » devient équivoque. Il faut dire « toucher volontaire ».

On ne reprochera pas à Alain de n'avoir pas précisé la nature de cette alliance : elle est. Et s'il y a, en philosophie, une certitude immédiate, c'est celle-là. Alain est kantien : pour lui, du non-sensible et du sensible, l'un sans l'autre est vide, qui est aveugle sans le premier...



Pour mieux comprendre encore, il n'est que de faire le rapprochement avec cette autre doctrine qui, elle aussi, a mis en évidence, ce privilège du muscle : celle de Bergson. On connaît, chez ce philosophe, le rôle de la « mobilité », qu'il oppose toujours au « mouvement » spatial des savants, somme nécessairement imparfaite d'immobilités. Ce n'est pas contre cela qu'Alain s'insurgeait. A preuve, l'expression si caractéristique : « *Il commence par finir* », employée, pour noter le mouvement, dans les *Dialogues de Criton*, qui datent de 1896, et reprise très souvent, avec le même sens. Il s'agit bien d'une indivisibilité, soulignée d'une manière pittoresque. Seulement Bergson, assimilant la pensée et la vie, se condamnait, sous l'équivoque du mot « Immédiat », à chercher le moi dans le prolongement de la sensation seule, ce qui faisait dire à

Lagneau, comme Alain me l'a répété : « On ne me fera jamais « croire que la spontanéité vitale de l'escargot joue, dans sa « vie, le rôle que joue dans la mienne l'idée que j'ai de ma « propre liberté. »

En compensation, et pour être juste, il faut citer un mot de M. le Docteur Minkowski, naguère président de la Société Française de Psychologie. Il nous rapporta un jour comment Bergson lui avait rappelé sa propre réaction à la lecture de Kant : *« Tout, mais pas ça. »*

De tels raccourcis font comprendre l'opposition des tempéraments.



Ce volontarisme se retrouve en Morale. Rien de commun avec celui de Schopenhauer, qui met de la Volonté partout, et qu'Alain méprisait assez fort (« S'il s'était appelé Durand, on en parlerait moins ») pour son pessimisme. Alain retrouve encore Kant. Seulement, s'il admire la Critique de la Raison Pure, et éventuellement la Critique du Jugement, il ne dit trop rien de la Critique de la Raison Pratique. C'est que Kant, qui, pour la première fois dans l'histoire de la pensée philosophique, a posé comme il devait l'être le problème moral, a essayé, pour le résoudre de « démontrer ». Or Alain sait bien qu'aucune valeur, pas plus morale qu'esthétique, ne se démontre. Aussi bien, la perception non plus ne se démontre. Au contraire, elle fixe le départ de toute démonstration, qui d'ailleurs ne vaut que si la conclusion est vérifiée par une autre perception. Tout le reste est cuisine. Alain ne plaidait jamais.

En morale, ce qui compte, c'est la volonté, la décision. « Il faut savoir ce que l'on veut et se jurer qu'on l'aura. » Il faut agir, plus exactement travailler. Ainsi se retrouve l'action, c'est-à-dire le geste, coordonné au Jugement.

Maintenant, c'est Platon qui l'inspire. Dire que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, c'est trop peu dire, et mal. En fait, il y a, d'une part, Volonté, Jugement, dans le sens qu'on vient de définir, et, d'autre part, un corps, où Platon nous a appris à distinguer une tête, un thorax, un ventre. Alain conseille (car il ne donne jamais d'ordre) d'obtenir, pour être heureux (et qui refuse d'être heureux?) l'équilibre entre eux, sous le signe du Jugement, bien entendu (sans Juge-

ment, il n'y a rien). Il ne faut pas que l'entendement (la tête) l'emporte; ni le thorax (les muscles, le cœur, le courage), ni surtout le ventre (les passions). En tout cas, il faut que les passions viscérales soient dominées par l'accord de l'intelligence et du courage. Et Alain fait confiance ici, résolument et d'avance, sans vérifier, à l'homme : optimisme voulu, sain et fécond. Inutile d'insister, cet aspect de la doctrine étant le plus populaire.



Cette prédominance de la perception, le souci constant d'Alain de la rappeler, illustrent un autre épisode de sa carrière philosophique, celui de ses démêlés, pourrait-on dire, avec l'Imagination. Il la récuse toujours violemment : maîtresse d'erreur, folle du logis, vaine prétentieuse. On peut commenter.

Il est sûr que si on décide d'abord de tenir l'imagination comme il fait, elle est d'avance condamnée, et il vaudrait mieux non seulement la récuser, mais la nier. Alain paraît souvent fâché qu'il n'en puisse être ainsi. Mais enfin, il faut bien s'en accommoder. Avec la plus grande méfiance : « C'est mon ennemie », dit-il. A ce point qu'il l'accuse de méfaits dont elle n'est pas responsable.

Car les erreurs de la perception, comme la lune plus grosse à l'horizon qu'au zénith, ou le soleil à deux cents pas, ou la mouche sur la vitre du wagon (interprétée comme un animal monstrueux, qui grimpe sur la colline) ne doivent rien à l'imagination, si nous la définissons, ainsi qu'on le fait méthodiquement à l'ordinaire, comme le pouvoir des images, c'est-à-dire la faculté de se représenter un objet absent. Certaines de ces erreurs de la perception sont dues à un conflit de sensations, inévitable par les habitudes acquises lors du dressage des sens, et ne peuvent être rectifiées dans l'immédiat par aucune autre. Ce sont les Illusions. On verra toujours la lune plus grosse à l'horizon, même si on est prévenu, tant qu'on aura pas isolé sa grosseur des objets environnants au moyen d'un tube assez long; et dès qu'on reviendra à la perception normale, elle paraîtra aussi grosse qu'auparavant. Les autres erreurs, proprement appelées erreurs, ne sont dues qu'à la précipitation (la mouche sur la vitre), et Alain, comme tout le monde, ne peut que conseiller de revenir de sang-froid

à la perception et au toucher actif. Mais en tout cela, pas d'images, sauf peut-être à la suite, et par une explosion intérieure, à condition que l'émotion ne l'étouffe pas. Quant au rôle des images dans la connaissance de soi, nous n'avons pas à en parler, et Alain est le premier à reconnaître que la mémoire n'est pas une vaine faculté. Seulement, il l'associe toujours à la perception, ce qui donne leur vraie place à ses malédictions.

Semblables réflexions à propos de l'histoire. Alain n'aime pas l'histoire, celle des archivistes, faite avec des documents dont « les rats n'ont pas voulu », et qui se démentent successivement. Bon. Mais je ne puis m'empêcher de croire que le philosophe, l'homme qui a écrit *Les Dieux*, possédait une imagination magnifique, riche sans fin, et exactement réglée sur la perception : ses documents ne sont pas d'archives, voilà tout. Alain aurait fait un excellent professeur d'histoire.



La lecture et la méditation de son œuvre font comprendre cette notion élémentaire, mais toujours trop vite oubliée, que l'empirisme et l'idéalisme ne sont pas des doctrines à thèses symétriques. Si l'empirisme affirme qu'il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été dans le sens, l'idéalisme ne prétend pas que tout se passe dans l'esprit. Il accorde un rôle à la matière, au sensible des sensations, même si, comme Kant, il ne le considère guère que comme un prétexte à l'activité du Jugement. Alain va plus loin que Kant, et sa manière de traiter l'intervention du mouvement et des autres sens dans la perception pourrait instruire maint empiriste, classique ou non, qui se contente d'une énumération sèche et plate. Pour lui, le Jugement, la Volonté ne saurait créer le monde à vide, et la moindre action le prouve aussitôt : le marin déploie sa voile et appuie sur la barre, mais cela n'a de sens et de résultat que par le vent et la vague. Valeur et Obstacle, dirait R. Le Senne.

Une autre manifestation de l'idéalisme d'Alain se montre dans le rappel constant de la fameuse phrase d'Aristote : Penser, c'est penser qu'on pense. Ce qui signifie qu'une pensée non redoublée par une autre, dont elle devient pour ainsi dire l'objet, n'est pas une pensée du tout : elle est à rejeter au corps, tombeau de l'inconscient, même si certaines mani-

festations perceptibles invitent à croire le contraire. Pour Alain, il n'y a pas d'inconscient psychologique. C'est pour lui un point important, sur lequel pourrait reprendre l'éternelle querelle, avec l'espoir de mettre fin au désordre intellectuel d'aujourd'hui.



Alain est l'homme qui aura, dans la première moitié du xx[e] siècle, attiré le mieux la jeunesse vers la philosophie et la morale active. Stoïcien sans orgueil et sans vanité, il est notre Montaigne, un Montaigne sans la politique, sans le collier de Saint-Michel, sans le brevet de Citoyen Romain. Supérieur à La Bruyère par la profondeur de la méditation, il égale Pascal, qu'il peut prendre le droit de juger dans son propre domaine. Passionné de vérité et de justice, et connaissant la vanité de la violence, il reste un modèle pour celui qui cherche d'abord en lui-même sa règle de vie.

NOTES SUR LES

“ENTRETIENS AU BORD DE LA MER”

par FLORENCE KHODOSS

Les *Entretiens au bord de la Mer* sont de toute l’œuvre d’Alain sans doute la partie la moins lue et la moins comprise, même de lecteurs fervents. Et pourtant n’est-ce pas en ce livre étrange qu’Alain s’est montré le plus complètement, et a le mieux dit ce qu’étaient pour lui l’homme et le monde et toutes choses (1)?

Livre joyeux, car il opère des découvertes dont il nous est dit qu’elles comblent l’homme (2). Livre énigmatique qui vise à saisir en acte les opérations transcendantales de l’esprit. Livre plein de grâces, où le poète caché en ce prosateur accomplit le poème de Lucrèce du Kantisme. Tant de diverses puissances ont de quoi effrayer le lecteur. Il est tenté de croire à une sorte de jeu et qu’Alain s’est plu là à effleurer, voire à enchevêtrer les problèmes transcendantaux par de subtiles et fulgurantes allusions, dédaignant d’en rendre compte exact. Et certes il y a bien ici quelque chose d’un tel jeu. Alain a souvent rappelé que l’esprit qui se moque est tout l’Esprit; et si « toute idée devient fausse au moment où l’on s’en contente » (3), c’est au moment où l’on met à jour les plus précieuses vérités qu’il faut se sauver d’importance et de prétention par la désinvolture, l’ironie, la fantaisie. En réalité, sous ce désordre volontaire, se bâtit lentement un système qui n’est point système, car si toutes les pensées s’y répondent harmonieusement, jamais le lecteur n’est emprisonné dans une preuve « ... L’ombre des ombres, l’impalpable, le creux de la mort, c’est selon moi l’ordre que je n’ai point fait... Mépri-

(1) « J’ai mis dans cet ouvrage tout ce que je sais de l’Univers. » (*Histoire de mes pensées*, p. 261.)

(2) « Découvrir ensemble l’esprit et le monde et chacun l’un par l’autre, cela comble l’homme. »

(3) *Les Marchands de Sommeil.*

sons donc l'ordre tel quel; mais faisons un ordre. — Un ordre, dis-je, qui ne sera point (4). »



Ce livre s'intitule « Recherche de l'Entendement », et sa forme est d'un dialogue, parfois capricieux, toujours elliptique, où toutes pensées semblent brassées en désordre devant un Océan dont la présence est sans cesse imposée. Trois hommes, l'auteur, un polytechnicien amateur de philosophie, un vieillard qui cherche en la peinture remède à la raison errante, font « tourbillonner des tronçons de pensée » (5). Une femme silencieuse est parfois prise à témoin. Mais le personnage principal reste l'Océan indifférent « ... Mille reflets; tourbillons, cercle d'écume; ... La mer est suspendue à la lune voyageuse (6)... Remarques et courts monologues coupés de grands silences et de regards aux choses... La grande mer..., autre sans cesse, en son apparence irréprochable, effaçait, bienfaisante, toutes les pensées que nous formions d'elle, non pas en vain (7) ... Que signifierait cette beauté du soir? que signifierait ce monde changeant, s'il n'était le lieu de notre salut (8) ? »

Le cadre de nature, la forme dialoguée et ces sortes de refrains lyriques qui ouvrent et ferment les dialogues font ici une apparence presque insurmontable. Tout lecteur croit d'abord à un procédé littéraire pour rendre aimable un exposé abstrait : Critique de la Raison pure dans un style pastiché de Platon? Effort pour enrober de poésie la pilule amère de l'Analytique? Mais une telle apparence est encore de l'ordre du jeu supérieur, et cacherait à qui s'y tiendrait le sens métaphysique du livre. Il faut chercher au contraire si la clef de cette œuvre obscure ne serait pas dans le lien substantiel entre le sujet et l'expression : celle-ci ne serait donc jamais ornement, mais toujours méthode.

Il s'agit en effet de saisir l'Entendement par une analyse réflexive de ses opérations. Mais une telle analyse doit s'exercer sur ces opérations mêmes, effectivement refaites, non sur leur expression verbale. Et dans une telle analyse, à

(4) Page 22.
(5) *Id.*
(6) P. 95.
(7) P. 184.
(8) P. 209.

mesure que l'esprit s'accomplit, le monde, lui aussi apparaît, tout nettoyé de mythologie. « A esprit pur, matière pure » (9).

Deux conditions sont indispensables pour cette « réflexion expérimentale » (10). La première est la présence, sans cesse imposée, de l'objet le plus émouvant et le plus inhumain que puisse rencontrer l'homme; c'est pourquoi, tournant le dos à la terre, à ses chemins tracés, à ses permanences et à ses dieux, nos personnages se tournent vers « la mer sans moissons ». L'autre condition est que devant l'univers l'attention humaine s'exerce selon son plus grand effort, mais aussi par la prise la plus directe : celle du peintre. Les autres actes par lesquels l'esprit entre en rapports avec le monde, science, travaux, aventures, seront évoqués certes, mais l'expérience de choix est ici celle de la peinture.

Ce qu'il faut donc d'abord essayer de comprendre, c'est que, de même que chez Platon le dialogue est indispensable parce qu'il est le père de la dialectique et qu'une âme ne se connaît qu'en se contemplant reflétée dans une autre âme (11), de même ici le dialogue, la peinture, l'Océan, ne sont ni des procédés d'exposition, ni des ornements, mais la source même de l'analyse réflexive.



Les personnages sont groupés autour du vieux peintre, ce qui signifie sans doute que c'est Alain-peintre qui donne la réplique à Alain-écrivain; et il faut remarquer que si l'écrivain lance les idées hardies, engage dans les détours aventureux, c'est au peintre que revient la fonction de juger et la critique finale. Ainsi la peinture est au centre. Alain veut à la fois la présence du Monde, présence effective, interrompant tout discours, guérissant par là de dialectique (au sens péjoratif), et la présence de l'Homme, ses entretiens, et donc la dialectique (au sens platonicien). La pensée ici ne procède que par cette constante et double présence, avec les interférences dues à cette dualité et les impromptus qui jaillissent de toute présence, c'est-à-dire de l'Intuitif. Pareille méditation directe de l'esprit sur l'objet, sur lui-même à travers

(9) P. 183.
(10) P. 35.
(11) *Premier Alcibiade*, 132 d.

l'objet, n'a de précédent véritable que le Morceau de cire de Descartes. Mais ici Alain a voulu que la pensée soit encore plus tenue par la chose actuelle, la mer, le nuage, imposés sans cesse à l'esprit attentif par l'attitude de peindre. Non pas donc revenir à l'exemple, ni même le décrire verbalement, mais le décrire réellement par l'acte du dessin. « Merveilleuse « chose, dit-il, qu'une ligne juste, elle suffit; elle dit tout. Ce « blanc du papier qu'elle renferme est aussitôt rempli comme « un vase. Et pourtant la ligne n'est point. — Trace d'action « elle-même, interrompis-je; ...action nue, règle pensée « d'avance... » (12).



Ainsi orienté l'on pourrait pénétrer déjà assez avant dans la substance des *Entretiens* en se demandant ce qu'est un peintre et ce que vient faire en cette œuvre de métaphysique « l'esprit peintre, le moins soumis peut-être et le moins crédule qui soit... Ce genre d'esprit ne cède jamais, mais pour l'ordinaire ne se développe point ».

Alain nous rappelle d'emblée les erreurs que doit éviter une recherche de l'esprit. Car l'esprit qui se cherche peut certes s'assurer d'abord de lui-même par conscience et réflexion (*Cogito*); mais on sait assez comme en ce retour vers soi seul, se trouvant, il se perd aussitôt. C'est que l'esprit à l'œuvre, c'est-à-dire l'esprit véritable, n'est que par application incessante à l'objet qu'il se donne et à quoi il se donne. Il n'y a pas de vie intérieure, si ce n'est par poésie, et donc grâce au langage qui est déjà objet. « Le premier mouvement est de se retirer en soi où l'on ne trouve que des mots (13). » Ce n'est pas peu, dira-t-on. De fait, dans d'autres livres, analysant les arts de la parole, les cérémonies, les songes et les mythes, Alain nous a montré assez ce que l'esprit humain a su accomplir en prenant pour outils les mots et les politesses. Mais ici l'esprit est cherché à sa naissance ou, ce qui revient au même, en sa création toujours renouvelée. Cherché là, en deçà du discours, qu'est-il sinon l'entendement « collé à la chose et la tenant toujours embrassée » (14) ? Embrassée, autant dire actuellement perçue. Et c'est donc seulement par

(12) P. 181.
(13) *Eléments de Philosophie.*
(14) P. 31.

une réflexion sur son effort actuel de perception que l'entendement, l'esprit pur et sûr, pourra découvrir et sonder peu à peu son plus profond pouvoir.

Ainsi ces hommes percevant, ces peintres philosophes, en arrêt au bord de la mer, auront chance d'éviter réellement les deux principales erreurs où l'on retombe toujours concernant l'esprit. L'une, que l'on peut appeler matérialiste, et qui est la moindre, c'est, s'attachant à la vérité de l'objet, d'oublier l'esprit qui le pense « comme font tous les Démocrites et tous les Lucrèces » (15). L'autre, qui se dira peut-être spiritualiste, est de croire que l'homme puisse penser autrement qu'en portant attention à un objet présent. Elle est la source de tout ce que, conformément à la condamnation kantienne, Alain appelle dialectique, et à quoi il veut même appliquer parfois le nom de métaphysique. Finalement elle tombe jusqu'aux « propos pour dîner en ville ». Entre les deux se glisse la difficile analyse réflexive dont la première loi est de se tenir toujours à des exemples singuliers et actuels. « Il n'y a pas d'*et cœtera* pour l'entendement » (16).

La première de ces erreurs conduit sans doute à une sorte de sagesse, mais cette sagesse est obtuse; et certes l'esprit-peintre peut la commettre aussi, c'est pourquoi d'ordinaire il ne se développe point. Mais de tous il est le mieux à l'abri de la seconde et par suite le mieux préparé à l'effort philosophique qui tente de faire passer la conscience de soi du rêve à la réflexion. L'acte de peindre est l'instrument de choix pour ce retour réflexif dans lequel l'esprit tente de s'analyser, cependant que dans un même mouvement, il se rend compte du monde.



Le peintre serait-il donc le seul homme pour qui le monde extérieur existe? Non certes, car « l'homme est au monde » (17) et le monde ne « cesse de régler, par la suite des objets, la suite de nos pensées » (18). Mais c'est un homme qui perçoit et qui perçoit attentivement. Encore est-ce trop peu dire, car la perception peut-être rêveuse ou utilitaire, et dans les deux cas se dire en un sens attentive : pourtant en vérité

(15) P. 35.
(16) P. 136.
(17) P. 195.
(18) P. 22.

l'objet y est oublié au profit de l'homme. Dans le premier cas l'objet n'est bientôt plus pour le sujet qu'un prétexte à se sentir être, et cet être lui-même se perd dans une extase informe (un texte célèbre de Rousseau décrit cette réduction). Dans le second cas l'objet est réduit à ses fonctions : il est outil, et cela fait une sorte d'abstraction toute pragmatique, qui voile la réalité singulière, et où l'entendement agit sans doute encore, mais ne saurait se reconnaître.

Tous ceux qui se sont essayés à la peinture savent assez qu'elle est le seul moyen de percevoir effectivement. Sous le regard du peintre, l'objet est enfin lui-même; il est là. Mais comment est-il là? Par son apparence uniquement : l'apparence alors signifie l'être; l'être apparaît. « La peinture est proprement l'art où l'apparence suffit à tout et suffit par soi » (19). La perception pragmatique réduit l'être à un échantillon d'une classe. « Quand j'ai reconnu par concepts tel bateau qui tend ses voiles rouges, et quels sont les passagers, et choses de ce genre, je crois bien m'approcher du réel, mais il se peut que je m'en éloigne; car ce bateau est alors séparé et seulement possible, au lieu que tous les reflets le font être dans le tout » (20).

Quant à l'attention scientifique, elle est bien explicitement œuvre d'entendement; et une révision réfléchie d'un certain savoir scientifique est bien une occasion pour l'esprit de se connaître enfin soi-même. Telle est la voie ouverte par Kant : une étude de détail montrerait à quel point les *Entretiens* reprennent et renouvellent l'analyse kantienne. C'est à propos de Kant qu'Alain nous dit : « Ce n'est pas hors d'une limite qu'on dépasse le maître, mais au dedans de sa pensée, et par une préparation je ne dis pas meilleure, mais autre, et plus convenable à chacun » (21). Et c'est, en apparence au moins, le travail principal des *Entretiens* que d'opérer une telle révision des concepts scientifiques fondamentaux.

Mais la science ne suffit pas à cette tâche si on ne lui donne pour contrepoids la peinture. Ce point est l'un des plus importants dans les *Entretiens* et aussi l'un des plus difficiles. C'est que la science, à partir de l'objet, cherche à interpréter les apparences par des structures théoriques bien plus qu'à percevoir l'existence immédiatement manifestée dans l'apparence même. Ainsi la science constitue un système de

(19) P. 52.
(20) P. 55.
(21) P. 198.

concepts, de rapports et de symboles, de sorte que, du monde, elle saisit tout, sauf son être de fait. « Car il y a deux nécessités, l'une qui nous tient par nos définitions si nous le voulons bien, et l'autre qui nous tient à la gorge, que nous le voulions ou non » (22). C'est pourquoi la science constitue un système d'essences vraies, mais ne saurait nourrir à elle seule une méditation sur l'être. « L'ombre même de l'entendement est bien trompeuse; car nous sautons aisément du vrai à l'être, demandant si le monde est fait ou non de points, de lignes, d'atomes, de mouvements; et quand nous le saurions, qu'aurions-nous saisi alors sinon un univers seulement possible, et, comme on dit dans l'école, l'essence de l'univers, ce qui ne nous approche nullement de la situation réelle dont le nom est existence » (23). L'opposition de l'essence et de l'existence, la méditation sur cette opposition, tant qu'enfin l'essence soit remise à sa place et l'existence apparaisse nue, voilà le thème qui dans les *Entretiens* lie tous les autres, depuis les premiers jeux géométriques sur la droite et le cercle jusqu'au retour à la pensée politique et religieuse qui clôt le cycle.

Et voilà aussi pourquoi la peinture va servir dans les *Entretiens* de complément et de correction et même d'introduction à la science. C'est que le regard du peintre se situe à cette exacte jonction où, par la pure apparence, l'être est signifié, sans que de lui soit supposé autre chose que cette apparence même.



Du savoir certes est évoqué, géométrie, mécanique, voire biologie, et de façon étrange parfois et propre à scandaliser l'homme de science trop pressé, qui n'y verrait que vulgarisation hardie. Il faut comprendre que le savoir mathématique et physique (mouvement, machines simples, principe d'Archimède, etc...) révisé ici se ramène aux déterminations *a priori* les plus simples, à celles qui, plus ou moins implicitement, sont nécessaires à tout homme pour se représenter objectivement le monde — déterminations faute desquelles l'homme rêve au lieu de percevoir. Par exemple, la géométrie du *Deuxième Entretien* n'est pas démonstration de théorèmes,

(22) P. 54.
(23) P. 52.

mais genèse intuitive des formes. Plus loin le Principe d'Archimède n'est pas démontré, mais montré comme condition sans laquelle on ne peut percevoir un liquide, etc...

Hors science donc, et simplement en tant qu'il ne cesse de donner objet et sens à la perception et au souvenir communs, l'Entendement, tel qu'il se révèle peu à peu au cours des *Entretiens*, est plus difficile à chercher mais plus surprenant à découvrir.

Comment ne pas songer, — s'il est vrai qu'un homme ne peut s'acharner à parfaire en sa maturité que ce qui l'a exalté à vingt ans, — qu'Alain a dû tenter par ses voies propres et avec son style, de réaliser enfin dans les *Entretiens* ce que Lagneau aurait selon lui accompli parfois en classe, de façon inoubliable, insaisissable et intransmissible : la découverte exclusive de l'esprit dans et par l'acte perceptif. Car « C'est Lagneau qui m'a mis à l'ouvrage. L'idée n'est point séparée, ni séparable, l'Esprit n'est ni loin, ni caché, ni derrière nous, ni derrière la chose, mais dedans — Lagneau ne quittait point l'apparence; d'où cette leçon sur la perception, qui ne finissait point. — Je le vois traçant au tableau les apparences du cube et demandant si ces apparences étaient quelque chose avant qu'on sût de quoi elles étaient apparences... » (24). Et si nous nous demandons comment il se fait qu'un livre où l'univers nous est peint comme une aveugle inertie, radicalement étrangère à l'esprit, sourde à jamais aux prières, ne soit pas un livre désespéré ni même angoissé, mais au contraire, de bout en bout un livre de joie, il faudra répondre ce qu'Alain disait du cours de Lagneau : « Cette aurore de l'esprit émerveille. »

(24) *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, p. 85.

MERCVRIALE

LETTRES

UNE ANTHOLOGIE DE LA PROSE PAR MARCEL ARLAND. — On connaît les avantages des anthologies. On en sait aussi les inconvénients : l'échantillonnage, la dispersion, le gauchissement imposé à la matière qui en est l'objet, l'arbitraire, tous fruits attendus d'un choix qui s'épuise en justifications ou s'en passe. Sur le même auteur, la même époque, le même mouvement, et avec la même volonté de mettre en évidence le meilleur ou le significatif, on peut établir des choix dissemblables, voire contradictoires. L'anthologie est toujours plus ou moins le résultat d'une trahison commise de bonne foi. Et combien d'anthologies façonnées sans autre dessein que celui de satisfaire la paressse du public! Ne sont-elles pas les premières formes connues du « condensé » et du « digest »?

Si l'ouvrage de Marcel Arland (1) cumule les avantages du genre sans donner dans les servitudes qui y sont attachées, c'est en vertu d'un dessein dès l'abord clairement formulé : l'auteur entend nous faire assister au déroulement d'une histoire qui progresse par événements, à l'exposé d'une démonstration qui s'établit sur des preuves. Ces événements et ces preuves, il est entendu qu'ils ne sont pas évidents et qu'ils sont montés en épingle pour les besoins de la cause : l'anthologie ici n'est plus seulement choix, mais création véritable. Pour parler clair, Marcel Arland a voulu étudier l'évolution de la prose, des origines de la langue française à nos jours (ce premier tome va du XII[e] au XVII[e] siècle), et les exemples que l'auteur retient pour illustrer son propos sont chargés de montrer un progrès. Il s'ensuit que ne nous sont pas forcément présentés les meilleurs écrivains ni leurs meilleurs textes (nous les avons tout de même par ambition seconde) mais les écrivains et les textes qui, au regard de la prose considérée comme un art, marquent les degrés ascendants vers un accomplissement.

(1) *La Prose française.* Anthologie, histoire et critique d'un art (Stock).

Maurice de Sully, archidiacre de Paris et prédicateur qui vivait vers 1160 est choisi comme point de départ, Saint-Simon comme point d'arrivée provisoire. Entre temps nous voyons comment l'instrument se perfectionne, s'affine, se renforce, conquiert une adéquation toujours plus grande à ses fins. Plus même qu'un instrument, Marcel Arland veut voir en la prose un organisme, qui naît, se dresse peu à peu sur ses jambes, parvient à la maturité. Il a des ambitions de naturaliste, d'historien, de critique et d'artiste.

Comment la prose est-elle devenue un art? Un manuel nous le dirait; l'anthologie de Marcel Arland nous le montre, et cette histoire en images est passionnante. On y voit la langue romane passer d'abord de moyen de communication à moyen d'expression, servir de langue écrite après n'avoir été que parler vulgaire. Ce n'est que peu à peu et sur des siècles qu'elle affronte le latin, seule langue de la culture, qu'elle lutte ensuite contre le vers, seul langage littéraire. Les Chansons de Geste sont en vers, et en vers jusqu'au XIII[e] siècle la plupart des contes et romans. Il faut attendre Joinville, Froissart, Jean Gerson, Alain Chartier, des chroniqueurs et des « orateurs », pour que la prose conquière son autonomie, mérite sinon immédiatement ses lettres de noblesse, du moins ses papiers d'identité. Elle doit cette promotion à deux qualités que le vers ne peut posséder au même degré : la souplesse et le naturel. Sans doute, le sire de Joinville, par exemple, écrit-il à sa manière une Chanson de geste, mais dans quelle Chanson de geste trouverions-nous au même degré cette naïveté, cette familiarité, cette gentillesse et cet humour? Il entend bien exalter les hauts faits du roi saint Louis et les fastes de la Croisade, mais comme par surcroît; il se veut avant tout témoin et témoin fidèle; or, le témoin décrit et raconte, c'est là sa première vertu et comme sa nécessité d'état. Mieux que le vers, la prose lui est instrument maniable, le plus propre à vêtir l'impression, l'idée et le sentiment, le plus susceptible d'exprimer sur une gamme étendue de moyens la force, le relief et la couleur. Plus que le vers, la prose sert à « raconter », et on ne pourra bientôt plus «raconter » qu'en prose.

Si les règles d'un art aussi protéiforme et fluctuant, aussi approprié au tempérament de chacun, ont du mal à s'établir et à être fixées, on voit par contre quelles qualités majeures elles visent à manifester : le naturel sans doute et d'abord, mais aussi la clarté et l'élégance qui, au delà de l'utilité créent une sorte de beauté, témoignent d'un souci d'art. Cette évolution, par Le Maire des Belges, La Boétie, Bonaventure des Périers, Amyot, du Vair, marche de pair avec celle de la langue qui devient moins

encombrée, plus précise et plus nuancée. Au commencement était la saveur et la richesse, mais aussi la confusion, la rudesse et la raideur. Du XVe au XVIIe siècle, par les grands créateurs qui fixent un moment de l'évolution en élevant des monuments durables : Rabelais, Montaigne, Balzac, Descartes, Pascal, Retz, Bossuet, la prose s'évade peu à peu des formes particulières où les tempéraments l'enferment pour devenir un outil que tout homme cultivé, tout « honnête homme » peut utiliser avec le maximum d'efficacité. Elle s'intellectualise et se socialise; elle est au XVIIe siècle le langage naturel d'un milieu, d'une Cour, d'une société. Quand à ce moment on jette un regard en arrière, on s'aperçoit qu'elle n'a pas moins été l'œuvre des auteurs que de véritables institutions, créées, semble-t-il, pour l'aider à s'élever et à grandir : l'Hôtel de Rambouillet, l'Académie française. Et voici déjà venir le temps où les grammairiens brandissent la férule.

L'art de la prose est pour Marcel Arland plus qu'un art d'argumenter ou de conter, de convaincre ou de toucher. Qu'il parvienne à ces fins avec force, élégance et sûreté n'est pas encore l'essentiel. En s'arrêtant, comme dans un chemin de croix, devant chacun de ceux qui l'ont illustré : conteurs, prédicateurs, chroniqueurs, polémistes, poètes même, et qui forment certes, du XIIe au XVIIe siècle, une admirable lignée, l'auteur veut en même temps montrer comment l'art de la prose se rapproche le plus d'un art de la vie. Il bannit la tentation de voir en la prose un simple « mode d'expression ou un véhicule de l'idée, inséparable de l'idée ou du sentiment dont elle tire son origine ». Elle trouve « son âme et son prix », écrit-il, « dans le juste rapport des sons, des images et du sens, dans l'accord de ce qu'elle exprime et de ce qu'elle suggère, dans la fidélité du mouvement extérieur et de la musique verbale envers ce mouvement et cette musique intime qui s'éveillent en l'auteur ». En fin de compte, elle n'est pas seulement du passé ce qui demeure le plus vivant et le plus durable, mais, au vrai, ce qui ne peut pas mourir : l'expression de cette part d'éternité que l'homme porte en lui et que, sous toutes ses formes, l'art manifeste. Habitués à considérer la prose, surtout au regard de la poésie, comme un art mineur, l'ouvrage de Marcel Arland nous invite à nous débarrasser de cette idée fausse. L'art de la prose est difficile et exigeant comme l'art du vers. Il vise seulement à se faire moins remarquer.

ANDRE CHAMSON ET LA JEUNESSE. — Dans diverses enquêtes menées auprès des jeunes gens d'aujourd'hui, le nom d'André Chamson n'est pas celui qui revient le plus souvent parmi

ceux des écrivains contemporains qui sont le plus lus ou admirés. On peut s'étonner de cette méconnaissance relative, de cette injustice, d'autant moins explicables que Chamson, de tous les auteurs de sa génération, est celui peut-être qui s'est le plus efforcé d'être un observateur et un témoin. *Roux le Bandit*, *Les Hommes de la Route*, *Histoires de Tabusse*, entre autres ouvrages, pour avoir exprimé un moment de la sensibilité et les préoccupations d'une époque, n'en sont pas moins toujours chargés de pouvoirs, on peut en faire l'expérience, sur l'âme des jeunes gens. C'est pourquoi on peut prédire à André Chamson une belle revanche avec son nouveau livre : *La Neige et la Fleur* (2) qui, avec audace, traite de la situation, des « problèmes », des désirs et des angoisses de la jeunesse d'aujourd'hui.

Ce n'est point que le quinquagénaire refuse d'accuser son âge. Au contraire. Mais trente années « d'avance » sur les adolescents de vingt ans ne constituent pas à ses yeux une barrière infranchissable à la compréhension et à la sympathie, bien qu'il ne soit pas non plus de ceux qui dans leur désir de rester à la mode ressemblent à ces vieilles coquettes qui suppléent aux charmes perdus par le fard et l'accoutrement aguicheur. L'entreprise, ici, est honnête, sans parti pris de flatter ou d'accabler, menée avec cette sympathie nostalgique d'un adulte qui revit aisément sa propre jeunesse à travers celle qu'il a sous les yeux. Roman, sans doute, mais bâti sur une enquête intelligente et approfondie, et document tout aussi bien.

L'auteur ne perd pas de temps à construire une affabulation compliquée. La visite qu'un certain jour lui rend la fille d'un de ses amis pour l'appeler à l'aide et lui permettre de s'introduire dans un milieu d'adolescents, est simple prétexte. Pourquoi refuserait-il cette aide? Etudiant pauvre, parfois humilié, n'aurait-il pas eu lui-même besoin des conseils d'un adulte, et peut-on se dérober aux devoirs de l'amitié? Papa, déclare Paule, « nous aime bien, mais il ne sait pas s'y prendre. Il fait tout pour nous aider et tout se retourne contre lui ». Le narrateur, qui ressemble à l'auteur comme un frère, peut en l'occurrence, faire mieux qu'un père : prendre tour à tour par le bras trois filles et trois garçons qui s'effraient de sauter le pas de la vingtième année. Paule a confiance en lui, l'appelle; il ne s'agit plus que de se faire accepter par les autres.

Ce n'est pas chose tellement facile. Et surtout, il ne s'agit pas d'apparaître comme un sauveteur. Sans ruse mais avec précau-

(2) Gallimard, éd.

tions, l'adulte s'introduit dans le groupe, partage sa vie quotidienne, discute ses « problèmes »; vibre à l'unisson de ses indignations et de ses désirs, se fait moins conseilleur que ce qu'en chimie on nomme « révélateur » ou « catalyseur ». A la limite, la différence d'âge ne signifie plus qu'une plus grande somme d'expériences et de vie.

Avec bonheur, André Chamson a su recréer la vie d'une communauté d'adolescents, nous y faire pénétrer à sa suite. Elle tient ses assises quotidiennes dans un atelier d'artiste de la cour de Rohan, à deux pas de ce Saint-Germain-des-Prés qui n'est pas sans influencer un cynique petit « tueur en chambre » comme Paul Laurent (« c'est pas dur de tuer un homme ») ou Sabine Goubin qui collectionne les amants de rencontre. Mais brutalité, désinvolture, cynisme, recours à l'absurde sont plus des attitudes ou des théories qu'on affiche que de véritables raisons de vivre. Il suffit qu'un drame éclate, que la communauté soit secouée par lui en son tréfonds, pour que s'exercent les principes d'une morale qui, pour se passer de mots, n'en est pas moins agissante et contraignante. C'est elle qui pousse nos jeunes gens à se venger de mauvais plaisants qui ont administré au « petit frère », Lucien, qui est infirme, un lavement à l'eau bouillante. C'est elle qui, à l'étonnement de tous, pousse Sabine à garder l'enfant qu'un inconnu lui a fait en pensant à autre chose. C'est elle qui fait rejeter du groupe Robert qui avait échafaudé une merveilleuse « combine » sur des bijoux volés à sa grand'mère. La communauté redécouvre à l'épreuve de la vie l'existence de la charité, de l'amour, du sentiment de l'honneur. Elle est moins « affranchie » qu'elle ne voudrait le paraître.

Cependant il est bien vrai qu'elle n'a aucune confiance dans l'avenir. Qui s'en étonnerait? Ces adolescents ont assisté au massacre de toutes les valeurs que faisaient semblant de révérer leurs pères. Ils ont vécu une longue époque de mensonge et de dérision. On ne leur promet pas précisément pour demain le bonheur sur terre. A quoi bon, alors, vocations et établissements? Pourquoi devenir peintre, médecin, comédien ou ingénieur? Ne suffit-il pas de vivre? Certes, mais là encore nous assistons à de subtiles transformations, tant il est vrai qu'une existence résignée et sceptique est incompatible avec l'adolescence. L'avenir est noir; on peut agir toutefois comme si le présent devait durer, et aménager ce présent au mieux des forces et des désirs. Paule se sent une vocation d'actrice, Lucien une vocation de peintre, d'autres s'orientent vers la vie contemplative. Ces jours qui leur sont comptés, ils ne veulent pas courir le risque de les gaspiller, de les

faire tomber bêtement dans le vide. Ils comprennent peu à peu (c'est une leçon que leur souffle le narrateur) que s'ils ont été trompés par les adultes, il serait plus grave encore qu'ils risquent de se tromper eux-mêmes. Fiers d'être « libres », ils s'aperçoivent que cette « liberté » n'est rien si elle ne les mène à la « conquête d'une maîtrise », si elle ne leur accorde un supplément d'être. Jusqu'à eux, le problème était posé sur la tête; ils le remettent sur ses pieds : nous avons eu tort de vouloir être libres « avant d'être quoi que ce soit... » reconnaît l'un des personnages d'André Chamson. Il est en cela tout à fait d'accord avec l'auteur.

Par cette « morale » de l'histoire, on voit qu'André Chamson n'a pas voulu se borner à donner l'un des tableaux sans doute les plus vrais et les moins superficiels de notre jeunesse actuelle. Sans le paraître, il lui trace une ligne de conduite, joue auprès d'elle ce rôle de médecin et de confesseur auquel il a convié son narrateur. Il serait par suite étonnant que, dans la mesure où ils se reconnaîtront dans son ouvrage, les jeunes gens d'aujourd'hui ne lui vouent pas une sorte de reconnaissance.

Maurice Nadeau.

Le visage clos, par *Pierre Gascar;* in-16, 224 p., 390 fr. (Gallimard). — Le Paris de la nuit, de la brume, de l'humilité, de la solitude; les petites boutiques du Palais-Royal, les petits métiers; la misère sans grandeur, l'angoisse dans le quotidien; de modestes actions qui s'ébauchent, qui s'engagent en tâtonnant; soudain, l'irruption du tragique et de l'horrible, et ces actions à peine amorcées qui se retournent sur vous, gueule béante, et mordent... Une remarquable continuité de la couleur et de l'atmosphère; une non moins remarquable cadence d'accélération et d'amplification du drame; un roman et un romancier qui tranchent avec éclat. — S. P.

Madame de, par *Louise de Vilmorin;* in-16, 136 p., 210 fr. (Gallimard). — Peut-on aujourd'hui dire d'un livre, sans le discréditer, qu'il est « ravissant »? *Madame de* est un roman ravissant : je le dis (mettons les points sur les i) sans nulle malice. Un roman, non, mais un conte. Il y a du René Clair dans les mésaventures de ces deux boucles d'oreilles sans cesse ramenées à leur point de départ : le schéma du *Million*, inversé et semblable. Quel esprit, et quelle prestesse! Ce récit est la frivolité même. L'héroïne, comme son mari, n'est pas désignée par un nom, pas même par une initiale, mais par un blanc, par un vide : symbole d'une mondanité poussée à son plus haut degré, où les relations sont de totale extériorité (« Il me serait impossible à moi-même de savoir qui je suis, dit le mari, si je ne connaissais pas mes parents et grands-parents »). Or la frivolité aussi est un fait humain (voyez

Proust ou Mme de Lafayette); Mme de Vilmorin a osé traiter comme existant ce rapport de non-existence; c'est ce qui a permis que son livre fût une réussite. Et ce qui en a fait une réussite accomplie, c'est, sous des apparences parfaitement impassibles, un humour, un mordant, une précision du langage, une décision du trait, une sûreté et une rapidité du dessin, qui n'ont pas d'équivalent aujourd'hui. — S. P.

Ce que je crois, par *André Maurois;* in-4° tellière, 48 p., tirage limité à 1.671 ex., de 360 à 2.500 fr. (Coll. « Les Cahiers irréguliers », n° 3, Grasset). — André Maurois a voulu ici, dit-il dans une lettre à son éditeur, « déterminer, avec une entière sincérité, ma position métaphysique, politique et morale à ce jour... Quelques idées, très simples, auxquelles je crois aussi naturellement que je respire. » C'est le genre d'exposés où Maurois est inimitable. Sans renoncer à rien de sa force ni de sa pénétration, il s'exprime avec les mots de tout le monde : si bien que chacun peut trouver aliment à sa propre mesure, fût-il métaphysicien de profession ou quelque homme dans la rue. — S. P.

Le Carrefour de la Désolation, par *Marc Blancpain;* in-18, 318 p., 425 fr. (Flammarion). — C'est en romancier, et sous l'angle psychologique, que Marc Blancpain a abordé le drame des rapports franco-allemands; en romancier-né qu'il *raconte*, avec une netteté, un souci de disparaître derrière ses personnages sans commenter ni juger qui témoigne d'une belle maîtrise — et de son art, et de son sujet.

Sujet qui pouvait être pénible : la liaison, après 18, d'une belle fille de Thiérache avec un ex-officier de uhlans connu sous l'occupation, brutalement rompue par une infidélité qu'il ne peut tolérer. Entre la résignation pleine de dignité du mari, la passion violente et dominatrice de l'Allemand, la faiblesse charnelle d'Auberte, s'inscrit la naissante personnalité de Robert, fils de cette dernière, garçon brillant, solide et sain. Ignorant du drame ancien, il se liera à Genève avec von Hagenberg, journaliste comme lui, dans un même intérêt fervent pour cette cause de la paix que, Briand mort, ils sentiront désespérée. Hagenberg rentre en Allemagne s'inscrire au parti nazi, Robert part à Saint-Cyr s'entraîner au métier de la guerre... L'accent mis sur ce dialogue poursuivi malgré eux par delà leur séparation dans leur estime ennemie fait peut-être l'intérêt majeur de ce livre au dénouement tragique. Contemporain et « pays » de Robert, Marc Blancpain sait ce dont il parle — et en parle avec une louable objectivité. — S. B.

Cet âge trop tendre, par *Armand Lanoux;* in-16, 256 p., 420 fr. (Julliard). — J'aime bien Armand Lanoux; il y a en lui une candeur sans naïveté, une candeur très avertie, qui se confond peut-être avec la *bonne foi* dans le plus beau sens du mot. Je n'aime pas, de ce roman-ci, le style à images, à facettes, à paillettes, à éclat; de *La Fille Elisa* à *Fermé la nuit* (et la suite) il a ses titres de noblesse, mais nous préférons la roture. Je n'aime pas cette cadence paroxystique et percutante; sans doute traduit-elle moins médiatement la réalité, du moins en apparence : mais à la traduction nous préférons l'interprétation, et à la reproduction l'équivalence. Voilà. En revanche, il y a la Marne et le Morin avec leurs baigneurs et canotiers, les bistrots avec leur peuple; le garage surtout, les ateliers dans le lointain; et il y a cette touchante *éducation sentimentale*, ce tendre gamin de dix-huit ans avec toute l'exigence pure de son âge, et cette juteuse garce qui, après tout, n'est pas tellement fière d'être la garce qu'elle est... — S. P.

Oranges vertes, par *René Masson;* in-16, 272 p., 420 fr. (Robert Laffont). — Mousse, jeune fille de bonne famille, s'est enfuie avec un « aventurier » — qui n'est qu'un pâle petit escroc. Et c'est néanmoins une aventure. Elle se termine à Ajaccio, dans un drame misérable. Les forces de l'ordre social prennent des formes sordides pour écraser le médiocre couple. — Récit mené par un conteur qui conte; une mégère, chargée d'une mission de police privée, est traitée en fort relief, avec ampleur et puissance. — S. P.

Fin, par *Gilbert Sigaux;* in-16, 176 p., 330 fr. (Julliard). — La fin d'un amour. Pierre est mort; Elisabeth s'écarte dans la solitude :

le roman est le récit des quatre jours durant lesquels elle renonce au suicide et, sans accepter le fait, s'incline devant le fait. Un effort digne d'être remarqué vers le dépouillement et vers un nouveau classicisme. — S. P.

La grande sortie, par *Mouloudji;* in-16, 244 p., 420 fr. (Gallimard). — Quand on a dit de ce roman qu'il vient après *La Peste*, on ne trouve plus rien à en dire. Dommage : on aimerait faire mieux pour Mouloudji, et (soyons justes) sans doute y aurait-il mieux à faire. — S. P.

Les enfants tristes, par *Roger Nimier;* in-8 soleil, 336 p., 500 fr. (Gallimard). — De Roger Nimier on attendait une surprise, il a surpris en effet les plus avertis : il s'est fait ennuyeux. Et long, et diffus, etc. Bien sûr, il s'est trompé, il a remis à son éditeur le premier brouillon de son roman au lieu de la version définitive (ce devait être la troisième ou la quatrième). Dommage : cette confession de l'éducation sentimentale d'enfants du siècle, et aussi cette autocritique d'une grande bourgeoisie masochiste (il faudra que Pierre Courtade se décide un jour à nous donner le roman pondéré de la grande bourgeoisie), venant après tant d'autres, auraient pu être la réussite que tant d'autres ont déjà manquée. — S. P.

A l'essai, par *Léon Arega;* in-16, 260 p., 490 fr. (Gallimard). — En Algérie, pendant la campagne d'Italie. Ignace Miramar exerce brillamment les fonctions d'emballeur dans un « Club des Convalescents » pour soldats américains. Et puis... Et puis quoi? L'auteur donne sans cesse l'impression qu'il va prendre le départ, un bon départ; il part peut-être; mais il nous laisse là. — S. P.

L'eau grise, par *François Nourissier;* in-16, 192 p., 270 fr. (Plon). — On a joué un mauvais tour à l'auteur en parlant de Mérimée et de classicisme à propos de son roman : le lecteur tombe de haut quand il tombe sur certain emploi du mot *bouleversant*, ou sur des phrases comme « Le mariage avec Elisabeth avait mis un terme à ces velléités d'évasion » ou comme « Un homme et une femme qui s'aiment ne sont pas les derniers à jouer les caissiers indélicats. Il leur faut faire faillite pour avouer un déficit. » Et puis, une honnête femme qui n'aime pas son mari, cela ne suffit pas pour faire une princesse de Clèves. Petite description, sur le ton Chardonne, d'un pauvre petit couple sans amour. Un épisode, d'ailleurs disproportionné, et qui relate un suicide au gardénal, est bien plus vigoureux. — S. P.

Hector et le Monstre, par *J.-P. Millecam;* in-16 double couronne, 208 p., 350 fr. (Gallimard). — Système Cocteau (façon *Orphée*), l'adolescent Hector rencontre sa Mort, ou plutôt le délégué en chef de la Mort, mystérieux et séduisant mauvais garçon entouré de sa bande d'exécuteurs, jeunes voyous « purs » (puisqu'il n'est plus de pureté que dans le vice, finirons-nous par croire...). Atteint par la grâce, le Monstre s'attache à sa victime — et, devenant humain, deviendra mortel.

On nous avertit qu'il faut voir là « le mythe de l'homme déchargé de son destin, livré à sa Providence », ce qu'assurément nous n'aurions su découvrir seuls. Mais il y a, Dieu merci, bien de la fulgurance dans cette nébulosité, bien de la phosphorescence dans ces ténèbres. Quel choc d'images et de formules cliquetantes sortant de l'insipide ornière — et du ton le meilleur! Ce n'est pas souvent qu'on se laisse prendre de si bon gré au miroir aux alouettes. — S. B.

Le voyage du mauvais larron, par *Georges Arnaud;* in-8 couronne, 228 p., 390 fr. (Julliard). — Récit violemment ponctué de deux ans d'aventures sur les routes d'Amérique du Sud avec le retour clandestin — qui finit mal — dans la cale d'un cargo, gîte entre tous propice à la rumination. Le roman américain est passé par là : on bosse et se tabasse, on crache sa révolte, on déballe le meilleur, qu'emporte le pire. Peindre la Chevalerie des Durs exige peut-être de rudes couleurs; pour apprécier, c'est affaire de palais, qu'il ne faut point avoir trop délicat. Ce réquisitoire a une âpreté corrosive, une brutalité parfois poignante — plus souvent écœurante. — S. B.

La cérémonie, par *Frédéric Grendel;* in-8 couronne, 176 p., 330 fr. (Julliard). — Des plus funèbres, celle d'une exécution capitale. Mais il y a sursis, le condamné s'évade tandis que les préparatifs s'achèvent. Et c'est la ronde infernale de quatre-vingt-dix minutes (lourdes de révélations; ceux qui l'attendent n'ont machiné sa fuite que guidés par le plus sordide

intérêt) qui le ramène, conscience prise, au seuil de la prison où agonise l'ami qui, pour lui, s'est sacrifié. En même temps, le masque est impitoyablement levé sur tous les comparses de la machine judiciaire avec un parfait cynisme (était-il nécessaire d'inscrire au tableau un satyre, un sadique, un vicieux, un impuissant obsédé? On nous gâte). Le jeu est cruel, serré, avec quelque chose de très lourd, d'inexorablement absurde qui rappelle un peu Kafka. — S. B.

La ville dort, par *Bruno Gay-Lussac;* in-8 couronne, 256 p., 420 fr. (Julliard). — Neveu de François Mauriac, Bruno Gay-Lussac choisit aussi de peindre ces drames cachés de famille, cette atmosphère lourde de venin rentré, de passions interdites et de fureur jalouse. Il inscrit ici le sien dans le Paris de l'occupation où le prisonnier évadé trouble la triste fête — et malgré ses efforts pour se rallier aux siens, leur restera douloureusement parallèle. Les temps sont là, qui font que leurs destins se dénouent dans la grande tragédie. — S. B.

Bouchons sur l'eau, par *Françoise de Ligneris;* in-8 couronne, 256 p., 450 fr. (Julliard). — Fluctuant nec merguntur. Luc et Agathe peuvent bien aller à la dérive et faire un bout de fraternelle idylle au fil de leurs humeurs capricieuses : ils ont chacun une gaule solide pour les maintenir en fin de compte, leurs époux et épouse respectifs. Rêves, misère, incapacité de se plier à la norme, le type est bien venu d'homme fugace désarmant d'inconscience, irritant d'incorrigible légèreté. — S. B.

Mémoires d'un veuf, par *Patrice Imbert-Vier;* in-16 double couronne, 190 p. (Ed. du Seuil). — L'inexpérimenté, calme et confiant Stéphane perd bien jeune sa femme d'un accident stupide. Comment il se convainc de son chagrin, comment il se fait dans la décence à sa vie nouvelle, comment les événements le portent : ces broderies introspectives, raffinées dans la forme parfaitement lisse, lucides dans le fond, subtiles dans le dessin, enchanteront les fervents du genre, avec cet humour mauve constamment sous-jacent. — S. B.

Les fascinés, par *Simonne Jacquemard;* in-16 double couronne, 192 p. (Ed. du Seuil). — Cela tourne d'abord autour d'une confession indûment, et presque involontairement, reçue par un jeune prêtre défroqué déçu dans l'absolu de son exigence en Dieu. Autre fascinée, Elizabeth, longtemps obsédée par le viol de conscience dont elle a été victime, subira l'emprise de la mystérieuse personnalité du renégat — jusqu'à le rejoindre, durcie dans son intransigeante vertu, après que son groupe familial ait été ébranlé par les troubles de l'adolescence générateurs de drames.

Ce premier livre témoigne de grands desseins. Il est regrettable qu'il soit demeuré si flou et d'une cohérence discutable, car il révèle des qualités certaines de recherche et d'expression. — S. B.

Kasbahs en plein ciel, par *Jean Orieux;* in-8 jésus, illustré, sur Alfa, tirage à 3.300 ex. num., 190 p., 800 fr. (Flammarion). — Le sympathique auteur de *Cinq filles et un fusil* garde six mois l'an un pied à Marrakech. Il a voulu pousser plus avant la connaissance marocaine et livre ici le journal d'un séjour dans le Haut-Atlas, d'accès si difficile. Bien que nanti d'un vieux sergent indigène lui tenant lieu d'ange gardien interprète, les entretiens furent trop souvent réduits aux politesses fleuries d'usage. Il rapporte de ce contact avec les chleus, toujours amical, d'intéressantes notations sur un mode sentimental, vaguement mélancolique et attardé peut-être, mais toujours attachant. — S. B.

La marche au soleil, par *Michel Bataille;* in-16 jésus, 324 p., 500 fr. (Laffont). — Cinq garçons, architectes en devenir, ont parcouru dans une vieille Cadillac l'Espagne, le Maroc, le Soudan et le Tchad. Et l'un d'eux, ex-prix Stendhal et promoteur de l'entreprise, a rapporté ce livre de bord hardiment buriné. C'est jeune avec conviction, lassant un peu à la longue par excès d'étincelles; au lecteur de doser sa pâture (l'emploi abusif et presque constant du *on* alourdit aussi regrettablement ce texte brillant). Les pages sur l'Egypte pharaonique comptent parmi les plus solides et les plus captivantes. — S. B.

Les Mutins, par *Loys Masson*, 14×20, 241 p. (Ed. de la Paix). — Une fantasmagorie? Non. Ce vaisseau fantôme qui part défendre la liberté de tous les serfs navigue à la fois dans le rêve et dans le réel. Les matelots et le capitaine ont un langage bien vivant malgré la poésie étrange d'une mer

aux aspects symboliques. Et, si certaines allégories sont peu convaincantes, il en est d'autres qui sont saisissantes : le sacrifice du passé... le champ des noyés... A mesure que l'on avance dans ce roman se dégage une sorte de morale cruelle et mystique qui semble née des merveilleuses couleurs de l'eau : la nécessité de mourir pour aller de l'avant. — A.-M. B.

Havre de misère, par *Dany Maquaire*, in-16, 258 p., 300 fr. (La Table Ronde). — Conté à la première personne, ce récit précis et sensible se déroule suivant le rythme triste d'une vie de malade que sa souffrance livre entièrement à la bonne ou à la mauvaise volonté des autres (médecins, infirmières, administration, compagnes). Si le « je » envahit un peu trop le début du roman, dans la seconde partie un élément de sympathie s'ajoute qui permet à l'auteur de faire revivre devant nous, à travers leur parler et leurs gestes, ces femmes si variées dont elle a su percevoir les drames individuels et qui, à elles toutes, constituent une salle d'opérées. Ce livre n'est pas une accusation mais un témoignage qui pose des questions. — A.-M. B.

Le Millième Jour, par *Raymond Las Vergnas*, 12×19, 364 p., 510 fr. (Ed. Albin Michel). — Construit de façon classique, ce roman dont l'intrigue très simple se noue et se dénoue en vingt-quatre heures, laisse essentiellement une impression de réalité, de « pris sur le vif ». L'auteur a su traduire par la monotonie des dialogues et des conversations cette longueur informe et indéfinie de la captivité où chaque être semble noyé dans la masse et n'émerge plus que par sa façon de parler, ses expressions-refrain. Seuls quelques hommes savent encore ce que signifient vivre et sentir. Ce sont eux qui déclenchent l'action. Tranchant sur la tonalité réaliste du roman, certaines descriptions assez poétiques forment des sortes de récitatifs. — A.-M. B.

La Balle et le Lièvre, par *Michel Robida*, 14×19, 304 p., 450 fr. (René Julliard). — Au milieu de la course agitée et brillante d'une vie de reporter, un homme décide de s'arrêter pour faire le point. Témoin de sa réflexion intérieure, son journal suit sa pensée jour après jour, clair et honnête comme elle, hésitant, incertain comme sa vie immobilisée entre le passé et l'avenir. Le présent sert de toile de fond, avec ses paysages bretons et sa solitude sur laquelle vient se détacher le souvenir d'une femme aimée. Ce souvenir finit par détruire toute méditation et Pascal (le « je » du roman) ne s'en libère qu'après avoir retrouvé et définitivement perdu la femme réelle. Au moment où toute raison de vivre semble disparue, la beauté d'une île vient « relancer la balle » et ranimer la joie d'exister. — A.-M. B.

Le Péguy que j'ai connu, avec cent lettres de Charles Péguy (1905-1914), par *Maurice Reclus* (Hachette, 1951), 192 p., 250 fr. — Faisant délibérément abstraction de toute source d'information étrangère « à ce qu'il n'avait pas personnellement vu, entendu, vécu », se gardant de tout commentaire, Maurice Reclus a campé un Péguy vivant, tout animé par l'émotion du souvenir. Non pas póntife, mais homme d'une naturelle grandeur, patriote à l'état pur, féru « d'honneur ouvrier », préoccupé, souvent jusqu'à l'angoisse, de l'échec financier des *Cahiers*, tel enfin qu'il le rencontra chez leur commune amie Geneviève Favre — mère de Jacques Maritain — à ces repas du jeudi dont Péguy était l'hôte honoré et choyé.

Cent lettres de Péguy à Geneviève Favre suivent ce témoignage qui les éclaire. Courts messages d'amitié, échelonnés de 1905 à 1914 (le dernier envoyé la veille de sa mort) souvent chargés de « sens, d'intentions, de formules où le plus authentique péguysme jaillit magnifiquement ». — F. T.

POÉSIE

CANTIQUE DE MA VIE, par *Fernand Dauphin* (Le Divan). — CHANSON DE CHARME POUR FAUX-NEZ, par *Pierre Mac Orlan* (Seghers). — TENUI AVENA, par *A.-P. Garnier* (Garnier). —

LE TRIBUT D'ENCENS, par *Léon Vérane* (Editions Provencia). — Fernand Dauphin qui vient de réunir dans un gros volume l'essentiel de son œuvre sous le titre de *Cantique de ma Vie* appartient au groupe des poètes du « Divan », l'attachante revue d'Henri Martineau, dont il est un des élégiaques les plus estimés.

Il se fit connaître dès 1907 par les *Odes à Voix Basse* d'une harmonie sûre et parfois comparable à celle de Charles Guérin; puis, dans les *Allégresses,* publiées en 1922, il nous laissa deviner les secrets de son cœur grave et délicat, ouvert à la joie de vivre et en communion constante avec les mystérieuses beautés de la nature. Ces *Allégresses,* qui forment la seconde partie de *Cantique de ma Vie* et non la moins riche en suggestions, sont composées de souples poèmes tendrement écrits en l'honneur des eaux calmes et transparentes, des jardins baignés de clair de lune et de la solitude amicale des forêts.

C'est pourtant avec les meilleures pièces d'*A l'Unisson du Monde* et d'*Aux Confins du Songe* comme avec les dernières pages inédites de *Cantique de ma Vie* que Dauphin nous touche le plus et nous livre le mieux les charmes nuancés de son lyrisme où les paysages se mêlent à ses états d'âme dans une série de cadences aussi fluides que subtiles. Voici les deux premières strophes d'un poème tourné vers l'enfance comme vers un merveilleux passé :

Le bruit de l'eau qui rend moins pesante la peine
Et qui prête à la joie une voix plus lointaine
M'apprit à me pencher sur ma propre rumeur
Et c'est en regardant les eaux courantes luire
Qu'enfant j'ai découvert le secret du bonheur :
Devenir peu à peu la chose qu'on admire.

Tout enfant j'ai connu que la beauté des eaux
M'était comme une amie et m'appelait vers elle :
Les autres écoliers jalousaient les oiseaux,
J'eusse aimé d'être un jonc sifflant dans la Moselle
En pleine clarté verte, au cœur même du frais,
Pour que l'onde en glissant me parlât de plus près.

La musique de ces douze vers s'accompagne d'une sagesse naturelle et non dépourvue d'attraits dans laquelle se complaît volontiers Fernand Dauphin. Et, de plus en plus, il semble aujourd'hui entourer sa poésie de pudeur et l'imprégner d'une sorte de rêve ennemi des surprises trop violentes et trop recherchées, ce qui d'ailleurs ne l'empêche aucunement de rester en

contact avec la vie et de souvent nous donner, au delà de ses confidences émues, une leçon de large humanité.

•

Les *Œuvres Poétiques Complètes* de Pierre Mac Orlan, parues en 1929 aux Editions du Capitole, nous avaient montré d'une manière très nette que le grand romancier de la *Cavalière Elsa* et du *Quai des Brumes* était un poète authentique. Ce livre, qui renferme, en effet, des proses rythmées comme le début et la fin de l'*Inflation Sentimentale* avec son érotisme exaspéré à la Georges Grosz et comme l'ultra-moderne et dramatique *Simone de Montmartre*, proposait aussi à notre admiration plusieurs pièces en octosyllabes d'une impureté frémissante et deux belles évocations de flibuste où revivent la douceur des îles et le parfum amer des océans.

A ces vers captivants fait suite depuis quelques mois *Chanson de Charme pour Faux-Nez* dont plus de la moitié célèbre les Bohémiens dans une langue à tel point émaillée de mots d'argot qu'elle a nécessité l'impression d'un glossaire. Pour nous décrire l'existence de ces Manouches, Rabouins et Gitans errants sur les routes françaises, l' « aventurier passif » épris de réalités imaginaires qu'est toujours Mac Orlan trouve de curieux accents pleins de fantaisie, de robustesse et d'imprévu.

Après les poèmes réservés aux Boumians, une pièce, où l'on voit apparaître l'ombre de Gérard de Nerval dans le cabaret de Monron non loin de la rue de la Vieille Lanterne, brille d'un poignant et singulier éclat et nous rappelle que l'auteur de *Malice* n'a guère de rival quand il s'agit de recréer une angoissante atmosphère. Je regrette, vu sa longueur, de ne pouvoir la citer ici; mais à sa place, je prends plaisir à recopier une des chansons qui terminent cette mince plaquette :

Sur la grand'route de Sézanne
Au plus creux des bois mal fermés
C'est le départ des sangliers
A défaut d'autres caravanes.

Ils vont de clairière en forêt
Jusques aux rives océanes
Pour offrir à Sainte-Morgane
La fine fleur de leurs respects,

Mais, dans la Forêt de Vertus,
La mort — une œillade assassine —
Lance le choc des chevrotines.
N'en parlons plus, n'en parlons plus...

Et maintenant qu'entre deux émissions radiophoniques Pierre Mac Orlan veuille bien ajouter à son œuvre de nouveaux poèmes en prose, car ce genre aux peu nombreuses et difficiles réussites est certainement un de ceux où il excelle!

●

Tenui Avena est le cinquième volume de vers que nous donne A.-P. Garnier depuis la publication en 1936 de son important recueil de *Poésies*, et, comme les précédents : *Amitié du Vallon*, le *Chant de la Prairie*, *Corbeille d'Automne* et *Solitude aux Vergers*, il est entièrement écrit à la gloire de la terre, des arbres et des eaux de sa Normandie natale. On y entend une fois encore la voix discrète et pure d'un poète respectueux de son art, ami de l'ordre, de la mesure et de l'harmonie et qui chante la nature aux lois immuables avec les moyens les plus simples et donc les plus émouvants.

Cette poésie, qu'on peut apparenter à celle du Vauquelin de la Fresnaye des *Idyllies Pastorales*, de Segrais et du tendre Brizeux de *Marie*, se présente à nous, au milieu d'une époque troublée, comme un refuge situé sous de calmes et frais ombrages. Abandonnant l'alexandrin, A.-P. Garnier s'est, dans *Tenui Avena*, essayé à l'octosyllabe; et ce vers souple, qui s'adapte à tous les tons, lui a servi non sans bonheur pour exalter sa vallée heureuse où les sentiers effacés à demi se perdent à travers les bois et où les molles prairies de l'églogue descendent doucement vers les ruisseaux bordés de peupliers frissonnants :

Loisir du songe en tels domaines...
Dans la sente où tu te promènes,
Qu'aux bords mélodieux des eaux,
Quand l'azur et les ors pâlissent
Te soit caresses et délices
Ce vent de feuilles et d'oiseaux!

. . . .

Les arbres sous la lune amie
Rêvent. La vallée endormie
En un lac de brume s'étend;
Et voici, dans l'ombre élargie,
Que passe en chant de nostalgie
Un frisson d'âmes sur l'étang.

Sensible, familier et fidèle aux charmants souvenirs d'une enfance vécue à la campagne, le poète de *Solitude aux Vergers* et de *Tenui Avena* est, ainsi que l'a dit Maurice Rat, beaucoup mieux et beaucoup plus qu'un poète de terroir. C'est un de nos meilleurs bucoliques et un élégiaque de qualité qui a le sens de la perfection et qui, sans tomber dans les abus de l'archaïsme cher à certains héritiers de l'Ecole Romane, possède un métier fort savant.

●

Léon Vérane demeure avec Francis Carco le dernier survivant du groupe fantaisiste qui rassembla vers 1913, autour de P.-J. Toulet, des poètes comme Jean-Marc Bernard, Tristan Derème, Jean Pellerin et Robert de la Vaissière.

A peine évadé des brumes et des songes d'un symbolisme décoratif où régnait l'influence de Stuart Merrill, il se plaisait alors à dissimuler sous le voile de l'ironie des sentiments souvent pleins de tendresse; puis, après avoir célébré la Provence en des quatrains précieusement orfévris et l'amitié en des stances imitées de Théophile et de Saint-Amant, il a traîné sa muse fantasque dans les bars toulonnais où l'aventure semble quelquefois inviter à de longs voyages.

En atteignant l'âge mûr, Vérane découvrit les élans, les orages, les tristesses et les regrets de l'amour passion et cela nous valut des poèmes plus denses et plus ardents auxquels la hantise de vieillir, je ne sais quelle sombre vigueur et une sorte d'orgueil désenchanté prêtent un âpre et douloureux accent. Le *Tribut d'Encens*, qui nous arrive parfumé de senteurs méridionales, témoigne aussi d'un vibrant lyrisme amoureux; et, dans ce beau sonnet marqué des prestiges de l'automne, on reconnaîtra toute la force d'une inspiration vive et sincère :

Le matin rouge avait l'éclat d'un étendard
Quand nous avons atteint la zone des plateaux;
Le soleil vêtait d'or le chêne et le fayard,
Les sources dispersaient le vif argent des eaux;

Des joncs lisses et drus aigus comme des dards
Brusquement s'élevaient des triangles d'oiseaux.
Aussi loin que se pût fixer notre regard
C'était la vaste mer porteuse de vaisseaux.

De tant d'ordre naissait tant de sérénité
Que les mots les plus purs nous auraient semblé vains.
Mes yeux cherchaient tes yeux et je serrais tes mains.

Les heures s'écoulaient lourdes de leur beauté,
Ignorantes de la richesse de leurs dons
Et Dieu semblait au monde accorder un pardon.

Il me faut enfin signaler que, dans ce récent livre, la fraîcheur et le mystère s'unissent plus d'une fois pour nous ouvrir les portes d'un rêve où brille un printemps nouveau qui répond sans doute aux profonds désirs de Léon Vérane et qui n'est peut-être qu'un mirage sur le chemin des paradis perdus de son inoubliable jeunesse.

Philippe Chabaneix.

Arabesques au-dessus d'un toit, par *Victor Moriamé* (Le Pigeonnier). — Une fumée au-dessus d'un toit sur le ciel calme se noue et se dénoue en tendres arabesques avant de se confondre avec les nuages légers, témoin de la présence humaine. Victor Moriamé, dans le recueil de vers qu'il vient de publier sous ce titre : *Arabesques au-dessus d'un toit*, dessine sur le ciel apaisé, lui aussi, de délicates et sensibles arabesques. Ces brefs poèmes, jaillis du cœur, expriment l'émotion contenue du poète, à travers des paysages qu'il nous semble reconnaître tellement Victor Moriamé, par un art évocateur, sensible et discret, sait traduire les plus secrets mouvements du cœur et nous communiquer immédiatement par la seule magie de son chant le mouvement et la couleur de sa songerie qui s'accorde aussitôt à la nôtre. Mais la grâce frémissante de ces poèmes ne se contente pas de nous donner l'aspect poétique et singulièrement personnel des sites et des objets que le poète prend pour prétextes : un sens plus secret paraît en arrière-plan, à travers les mots du vocabulaire le plus simple et le plus familier et l'inquiétude du mystère de l'homme, de son destin, une sorte d'angoisse et d'amour mêlés oppriment le cœur du poète devant la vie, sentiment obscur et fort dont ses poèmes portent tous la marque émouvante. Le vers de Victor Moriamé suit les disciplines classiques les plus rigoureuses. La connaissance profonde qu'il semble posséder des ressources d'une technique aussi savante que régulière, donne à ses poèmes une aisance et une liberté derrière laquelle se dissimule l'art le plus volontaire et le plus concerté. Ce premier recueil de Victor Moriamé n'est pas celui d'un jeune poète inexpérimenté, c'est l'œuvre d'un homme qui a mûrement médité sur les conditions et les moyens d'un art entre tous exigeant, avant de donner au public les fruits exquis de sa poétique rêverie.

Les promesses du jour, par *André Romus* (La Maison du poète). — C'est de Belgique que nous vient cette plaquette d'André Romus. Il semble bien que *Les promesses du jour* soit le premier recueil publié de cet auteur. Mais il contient mieux que des promesses et révèle un poète original, étrangement doué et qui exprime dans une forme très personnelle et admirablement adaptée aux sentiments et à ce monde mystérieux où le poète puise le meilleur de son inspiration, dans un tour qui rappelle quelquefois la chanson populaire ou la complainte, une émotion à la fois frémissante et secrète. La hantise de l'eau, d'un univers invisible, le poids des ombres, la fulguration d'éclairs révélateurs tout à coup dans l'épaisseur de la nuit et d'une mémoire qui semble retenir des souvenirs antérieurs à ceux de notre vie réelle, c'est avec les mots les plus simples du vocabulaire le plus quotidien, qu'André Romus en traduit jusqu'à l'évidence la réalité nécessaire. Ses poèmes trouvent le sûr chemin pour en convaincre notre cœur et en persuader notre esprit.

Radio-Poésie 50 : Radio-Genève. — M. Jean Valais, dans cette charmante anthologie, présente huit poètes sélectionnés parmi ceux dont les œuvres furent retenues au cours des émissions poétiques organisées par Radio-Genève. Ces huit poètes sont MM. Luc Vuagnat, Fernand Dauvergne, René Galichet, Yvonne Ledoux, Lilette Caba-

nis, Marcel Funck-Audé, René Trouvé, Henri Duparc. Tous ces poètes sont d'obédience rigoureusement classique. Mais cette unité uniquement formelle démontre mieux que tout raisonnement, par l'évidence même, combien ces poètes ainsi groupés ont des tempéraments différents et comme leur originalité s'affirme d'autant plus que chacun d'eux, volontairement, se soumet à l'exigence des lois de la prosodie traditionnelle. Nous sommes frappés par le goût que manifestent ces poètes pour certains genres absolument délaissés par les générations récentes et qui retrouvent sous leur plume une jeunesse nouvelle : la ballade, dont Luc Vuagnat et Lilette Cabanis nous proposent, avec une virtuosité qui sait se dissimuler sous l'apparence du naturel, deux exemples heureux; le rondel et le pantoum où excellent Henri Duparc et Marcel Funck-Audé qui savent remplir ces moules exquis de sèves vigoureuses. Enfin les sonnets et les stances de Fernand Dauvergne, de René Galichet et de René Trouvé, le pantoum et les sonnets d'Yvonne Ledoux, méritaient hautement d'être conservés par l'écriture imprimée. Ces poèmes, si différents d'inspirations, mais qui appartiennent tous à la meilleure tradition classique, forment un ensemble de haute qualité.

Berceuses de l'infini, par *Marie-Louise Vignon* (Jouve). — La belle et pieuse préface par laquelle l'excellent poète Maurice-Pierre Boyé nous introduit à la lecture des poèmes posthumes de Marie-Louise Vignon, constitue l'étude critique la plus complète et la plus subtile qui ait été écrite sur cette poétesse qui se classe parmi les poètes du premier rang. Frustrée par une infirmité cruelle de toutes les joies et de toutes les satisfactions normales auxquelles une femme est en droit de prétendre, la vie de Marie-Louise Vignon ne fut qu'un long martyre que devait achever une mort pathétique et volontaire. Toutes les ardeurs de ce cœur juvénile, toutes les aspirations profondes de celle à qui le destin avait refusé l'espoir de toute maternité, se traduisent dans cette poésie directe, bouleversante par l'émotion qu'elle communique directement au lecteur par le chant le plus large, le plus libre que composent les mots de tous les jours, les plus simples, les plus familiers. Cette effusion lyrique faite de tant de regrets et du souvenir encore de cette enfance choyée dont elle ne put jamais guérir, trouve directement le chemin de notre cœur. Mais l'émotion reste toujours dominée par le souci de l'œuvre d'art. C'est ainsi que l'objet d'une douleur intime et personnelle au premier chef devient, par la forme concrète et solide que lui confère l'artiste, communicable au plus grand nombre et se transcende en l'universel.

Il y a, dans ces *Berceuses de l'infini*, quelques poèmes qui atteignent par le ton et l'intensité de l'expression toujours dépouillée à l'extrême, à l'incantation pure de la douleur qui supplie et ne consent pas encore au désespoir. Le désir de Dieu se fait jour en certains de ces poèmes, leur conférant une émotion plus pathétique encore. Et cet appel qui jaillit spontanément du plus profond de l'âme nous fait bien sentir que le monde créé ne se pourrait concevoir sans la réalité de la grâce.

Visages de la Seine, par *Louise Faure-Favier* (Points et Contrepoints). — Louise Faure-Favier, qui collabora jadis très régulièrement au *Mercure de France* et à qui, outre d'excellents romans, nous devons un livre remarquable de souvenirs sur Apollinaire dont elle fut l'amie attentive et dévouée, après avoir publié un livre de vers délicieux, *Notre île Saint-Louis*, dont nous avons rendu compte en son temps dans ces colonnes, fait paraître, luxueusement édité par Points et Contrepoints, cette courageuse revue de poésie que dirige avec tant de compétence René Hener, un nouveau recueil de poèmes inspirés par la Seine. De sa maison du Centaure, à la proue de l'Ile Saint-Louis, elle contemple le fleuve qui traverse la capitale et qui est, dans cette ville incomparable, omni-présent. Louise Faure-Favier, qui fut une des pionnières de l'aviation, inscrit au début de ce livre un poème qui est une vue en survol de la Seine. Elle donne une vie mystérieuse et profonde à cette rivière aux hanches pleines et qui refléta toute notre histoire. D'un ton d'une grâce familière mais toujours noble, en vers d'une technique savante, que l'observation stricte des lois rigoureuses de la prosodie classique ne rend jamais guindés, artificiels ou académiques, mais qu'elle sait assouplir par la disposition de coupes inattendues, le déplacement des temps forts, ces poèmes nous font saisir au gré de la fan-

taisie du poète les visages que sait prendre la Seine au cours des jours et des saisons, dans la féerie des nuits illuminées. Ces poèmes ne sont pas sèchement ou trop précisément descriptifs. D'une inspiration toujours jeune, fraîche et renouvelée comme l'onde et la couleur de la lumière, ces paysages animés d'oiseaux, de bateaux, de chalands, d'amoureux et de pêcheurs, suggèrent des états d'âme d'une sensibilité profonde. Le souvenir d'Apollinaire et de Baudelaire y est évoqué avec une ferveur discrète et émue. La douceur mélancolique de beaux regrets y est tempérée par le trait vif d'une ironie spirituelle qui ne rompt cependant jamais la grâce de la songerie où nous incline la lecture de ces poèmes qui ont la transparence du ciel fin que la Seine reflète éternellement en ses visages divers. D'admirables dessins de Marie Laurencin marient leurs lignes pures, suggestives et combien expressives, avec la mélodie délicieusement murmurée qui court d'un vers à l'autre et s'enchaîne en la courbe harmonieuse d'un chant qui trouve directement le chemin le plus secret de notre cœur.

Mes deux Ardèches, par *Philippe Heritier* (Le Pigeonnier). — Nous avons été charmés à la lecture de ces haï-kais vivarais qui chantent avec tant de sobriété, de grâce et d'émotion un pays qui nous est particulièrement cher et que nous connaissons bien. Nous retrouvons dans ces brèves notations toujours justes et précises et qui ne sont pas simplement descriptives, puisqu'elles nous révèlent toutes sortes d'arrière-plans où s'exprime un idéal d'amour et de foi, l'évocation sensible, vivante et émouvante de ces paysages cévenoles, agrestes, sauvages, terre classique par la sécheresse de ses lignes, la sobriété de ses architectures et la pureté de sa lumière et avec laquelle l'art de M. Philippe Heritier s'accorde merveilleusement. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

Livres reçus. — M. Antona : *Chants de la Raison et Poèmes Amers* (Imprimerie du Cantal); Hélène Ansel : *Amour, mon beau Rosier* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme); Hubert Arger : *La Besace* (Demailly); Robert Blum : *Arc-en-Ciel* (Axisa); François Brousse : *Le Rythme d'or* (Debresse); Jean Brune : *Courbes du Bleu* (Regain); Fernand Gillard : *Hommage à la Clarté* (La Revue Moderne); Andrée Grimault : *Poèmes* (sans nom d'éditeur); Albert Justin : *Fanflournes* (Debresse); Stéphane Lamy : *L'Air du Temps* (Rigal); Georges Maury : *L'Auréole d'Argent* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme); René de Mérive : *Les premières Ailes* (Debresse); E. G. Perrier : *La Vie qui chante* (chez l'Auteur); Ernest Reich : *Le Cantique des cantiques* (Rome); J.-V. Thébault : *Reflets* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme).

THEATRE

LORSQUE L'ENFANT PARAIT, quatre actes d'André Roussin *(Théâtre des Nouveautés)*. *LE BOURGEOIS GENTILHOMME*, comédie-ballet en cinq actes de Molière (*Comédie-Française*). — Pourquoi bouderions-nous notre plaisir? La verve d'André Roussin demeure la plus aimable du monde, et sa maîtrise technique s'enveloppe d'une si charmante bonne humeur! C'est un auteur comique, certes, mais c'est avant tout un auteur sincèrement gai, et, de cela, on ne saurait lui être trop reconnaissant. Sa gaîté n'affaiblit pas chez lui la malice, elle l'enrobe aimablement, et, de la très plaisante soirée il nous reste, si nous voulons bien réfléchir après que nous avons ri, quelques traits de satire bien pénétrants et bien justes.

Lorsque l'enfant paraît — il n'est pas vrai, nous suggère Roussin, que le cercle de famille applaudisse nécessairement à grands cris comme l'a chanté Victor Hugo. — Par exemple, quand Mme Jacquet, femme du Ministre de la Famille, confie à sa fille fiancée qu'elle est enceinte à sa grande stupéfaction, le premier réflexe des deux femmes est de s'écrier : « Comment va-t-on faire pour le cortège du mariage! » Et avant que M. Jacquet ne rentre, une autre nouvelle du même genre s'annonce : le fils Jacquet est l'amant de Natacha, la parfaite, érudite, intelligente, irremplaçable secrétaire de M. Jacquet, et Natacha, elle aussi, est enceinte. — Quand le ministre arrive, triomphant, de l'Assemblée nationale où il vient d'obtenir la suppression des mauvais lieux, et une plus sévère répression de l'avortement, les deux naissances en préparation lui apparaissent, pour des raisons diverses, comme deux catastrophes. Son fils va s'enliser dans un mariage prématuré, qui le déclassera et entravera son avenir. Quant à sa femme, il a un cri magnifique : « Juste au moment des élections! » Ici se place une scène d'excellente comédie, que Molière n'eût point désavouée. M. Jacquet s'est fait, politiquement, le champion des vertus familiales. Ses adversaires vont le cribler d'épigrammes, pendant la campagne électorale, sur cette naissance tardive; qui sait s'ils n'insinueront pas qu'elle est bien surprenante? Il va succomber sous le ridicule, et, par contre-coup, seront affaiblies les vertueuses idées qu'il soutient. Et tout doucement par une série de sophismes, il glisse à la tentation d'escamoter vilainement cet enfant malencontreux. Un autre eût fait de cela un épisode atroce. Roussin réussit à garder le sourire et à nous conserver le nôtre, mais il n'en pense pas moins.

Tout s'arrangera, bien entendu, le plus gaîment et le plus familialement du monde. La fiancée, qui avait assez vertement gourmandé son frère au premier acte, n'a plus rien à dire à la fin du second, car elle a anticipé sur les joies du mariage, et elle se trouve enceinte elle aussi. Il n'est pas jusqu'à la femme de chambre, pleurnicharde et sentimentale, qui ne se trouve dans le même état!... Roussin mène tout son monde, de cascades en rebondissements avec, peut-être, beaucoup d'artifice dans le scénario, mais, à coup sûr, beaucoup de vérité dans le dialogue et c'est cela qui compte. Inconséquences, égoïsmes qui s'ignorent, idées toutes faites qui ne riment plus à rien, armatures de convenances vides de vraies vertus, il nous montre au vif ces travers qui sont ceux de tant de bonnes gens à notre époque. Oh! il n'affiche nulle prétention, il ne répand nulle amertume, mais quand même, et si gentiment que ce soit, la leçon est donnée.

Comme il arrive à peu près toujours aux bonnes pièces, celle-ci est fort bien jouée par tous ses interprètes, et mieux encore par Gaby Morlay, mère bourgeoise de 1950, étourdie et déconcertée, cervelle de linotte pleine d'échos contradictoires et de théories en ruine. Elle murmure, elle susurre, elle virevolte, elle enfile les uns aux autres tous les clichés épars dans sa mémoire, elle réagit sincèrement avec des paroles empruntées, elle est toujours juste et fine, et déchaîne d'aussi forts éclats de rire que si elle donnait dans la grande bouffonnerie.

•

J'ai vu au cours de ma carrière au moins une dizaine de brillantes reprises du *Bourgeois Gentilhomme*, aucune ne m'a ravi comme cette dernière, aucune n'avait réussi à le maintenir dans cette unité de ton, animée sans tomber dans le tumulte, légère et vive, et comme dansante, même aux scènes de simple dialogue. Généralement, la comédie-ballet se compose d'une comédie coupée par des ballets qui lui semblent étrangers. Ici, musique, paroles et danse s'entrelacent sans jamais se heurter, la pièce passe de l'une à l'autre tout naturellement, avec la même grâce aisée qui nous ravit, par exemple, dans une fable de La Fontaine. On voudrait employer le mot « désinvolture » en le dépouillant de toute nuance péjorative, et en le ramenant à sa signification première de liberté heureuse et aristocratique.

Enfin, et par-dessus tout, aucune mise en scène encore n'avait réalisé un aussi parfait, un aussi constant bonheur visuel. Cette soirée, heureuse pour tous les comédiens également excellents, et pour le metteur en scène, a été triomphale pour la costumière-décoratrice de la Comédie-Française, Mme Suzanne Lalique. Depuis tantôt quinze ans, cette femme aussi discrète qu'exquise prodigue au lourd service du répertoire, rue Richelieu, des trésors de goût et d'ingéniosité. Décors et costumes, elle a déjà gratifié notre premier théâtre de cent merveilles, plus accomplies et moins onéreuses que beaucoup de faux chefs-d'œuvre commandés à des peintres du dehors. Elle a pu, dans la diversité somptueuse du *Bourgeois*, donner toute sa mesure, et selon les lois de l'art décoratif le plus pur. Murs blancs, boiseries grises et or, plafond en grisaille qu'animent des touches de rouge éteint, de vert amorti et de bleu discret — le décor, comme il se doit, nous donne les bases fixes des mouvantes harmonies des costumes qui

seront réparties en trois groupes fondamentaux, selon les affinités des personnages.

Jourdain, sa femme, Cléante et Lucile se partageront les grenats, les bleus argentés, les blancs (M. Jourdain ayant droit au bleu franc et au rouge vif); les meubles, les laquais, et la joyeuse Nicole auront les rouges brique et les verts mousse, égayés de beaucoup de blanc; les persifleurs de M. Jourdain, Dorante, Dorimène et le Maître à danser se pareront de tous les gris, souris, fumée, tourterelle ou perle, rehaussés de jaunes acides, et d'un ruban ou d'une broderie noirs.

Enfin la fameuse cérémonie turque qui nous faisait toujours choir dans la mascarade de carnaval emprunte ici ses formes et ses thèmes aux somptuosités caucasiennes que Bakst nous a révélées jadis dans les Ballets russes. Un jeu de lumière ajoute ici sa magie : à mesure que le ballet tournoie, ses couleurs changent par l'artifice d'un éclairage au mercure qui, progressivement abolit tous les rouges, y compris les tons des visages, isole et exalte uniquement pendant un temps, les jaunes et les verts, et finalement transforme tout en ombres chinoises. Un cauchemar qui serait harmonieux, et qu'on serait tenté de faire recommencer.

Louis Seigner est un excellent Jourdain, majestueux et naïf, gauche sans excès de lourdeur, et gonflé de vanité comme un ballon d'hydrogène. Près de lui, douze acteurs, depuis les doyens D'Inès, Bretty, Escande, jusqu'aux derniers venus Robert Hirsch, Jean Piat, Marie Sabouret, constituent un ensemble éblouissant et varié, comme seule la Comédie-Française peut nous en faire admirer dans ses bons jours... et celui-ci égale les meilleurs.

Dussane.

CINÉMA

LES PLAISIRS DE L'AMBIGUITE. — L'intelligence cinématographique s'alimente volontiers à l'ambiguïté du double jeu. Celle-ci est même devenue l'une des constantes du burlesque, qui, depuis qu'*Hellzapoppin* en a reculé les frontières jusqu'à l'infranchissable point-limite, se survit en se caricaturant. Le burlesque n'est plus que le néo-burlesque, lequel exprime peut-être la mauvaise conscience vengeresse du parlant à l'égard du muet. Mais le double jeu s'étend à d'autres domaines. Claude Autant-Lara, Jean Aurenche et Pierre Bost l'ont appliqué au vaudeville d'époque dans *Occupe-toi d'Amélie*; Clouzot, avec une moindre verve, une moins heureuse mise en place des effets et

lès inconvénients, catastrophiques en pareille matière, d'une construction flottante, a fait une tentative analogue dans *Miquette et sa mère.* Puis Autant-Lara, Aurenche et Bost ont fait subir semblables outrages au mélodrame dans *l'Auberge Rouge*. Le plus étrange, et le plus séduisant aussi, est de voir, grâce aux bons offices initiaux d'un scénariste astucieux, Christian Jaque — que l'on croyait consacré aux divertissements enfantins du grand spectacle — se mettre de la partie, en transposant *Barbe-Bleue* dans une clé de royal humour. La surprise ne trouve pas sa fin dans cette observation. Car l'humour de Christian Jaque a plus d'envol, de joie, d'efficacité que celui de l'équipe des deux la plus armée d'intelligence et de goût, celle d'Autant-Lara. C'est peut-être que celle-ci est demeurée trop proche de ses intentions, trop victime de sa rétention, et, comme l'on dit des coureurs à pied, trop contractée. Mais je crois surtout que toutes les gageures ne peuvent pas être gagnées.

L'équipe Autant-Lara a transposé un fait divers authentique d'environ 1830 — des aubergistes de montagne assassinent et enterrent froidement les voyageurs égarés — dans une clé satirique. La donnée, autant que je sache, est identiquement la même, pour tout l'essentiel. Il y a bien un couple d'aubergistes, des diligences, une maréchaussée, des meurtriers et des victimes. Le double jeu est donc au-delà, c'est-à-dire dans le traitement satirique du sujet. C'est-à-dire dans le style. Lui seul fait le respectable et délicieux prix de *l'Auberge Rouge*. A l'analyse, les éléments de la satire apparaissent distinctement dans toute leur savoureuse lumière. Il y a d'abord les deux chansons qui encadrent le film et lui donnent le ton. Puis l'intrusion picaresque des comparses : moine et moinillon mendiants, celui-ci succombant aux simples grâces de la fille des aubergistes; dame-du-monde et mylord; valet nègre, etc. Puis le dialogue de Pierre Bost. Puis l'invention des détails d'humour macabre (comme d'avoir déguisé un macchabée tout chaud en bonhomme de neige). Puis, et sans doute surtout, le jeu des acteurs, car il est rarissime à l'écran qu'il ait comme ici valeur de « création ». A cet égard, une seule faiblesse : Marie-Claire Olivia, dont l'insignifiance est, il est vrai, plus ou moins heureusement balancée par l'insignifiance réciproque de son rôle en contrepoint (elle est la fille amoureuse de l'aubergiste). Mais les meilleurs, de qui dépend, en fin de compte, que l'œuvre passe ou non l'écran, sont individuellement admirables. Fernandel, en moine mendiant, Carette et Françoise Rosay, en aubergistes, ont tous trois imposé leurs personnages avec une grandiose autorité, s'il demeure vrai que

leurs performances se conjuguent plus ou moins. De plus, presque tous les seconds rôles se tirent supérieurement d'affaire. Dans cette interprétation, par conséquent, peu à reprendre, et beaucoup à louer. En particulier, la longue scène où Fernandel, derrière une grille de cheminée, confesse Françoise Rosay, est un morceau d'anthologie. Joignez la séduction de la photographie, de la musique et des décors. Voilà donc un divertissement de civilisés. Il demeure, hélas! trop concerté, trop froid, pour susciter l'adhésion soutenue du spectateur. Il souffre, en dépit d'une habile construction — Aurenche est orfèvre — de ne pas être emporté par le rythme uniforme et impitoyable qui faisait d'*Occupe-toi d'Amélie* un film dont toutes les arabesques étaient comme d'un seul tenant. Sans doute est-ce parce que les grands comédiens donnent à leurs meilleures scènes un relief qui répand la grisaille sur le contexte. Mais je crois qu'il est une raison plus profonde, que le parallèle avec *Occupe-toi d'Amélie* contribuera peut-être à révéler. Le comique d'Autant-Lara se greffait alors sur le comique de Feydeau, sans faire hiatus, car une fois démontées et remontées les pièces, selon la stricte exigence d'un autre médium, l'œuvre, toute rajeunie qu'elle fût, défigurée et transfigurée, cependant subsistait, deux fois drôle, d'être drôle, et d'être drôle au second degré par l'effet du temps qui passe. Mais beaucoup plus de temps a passé sur l'auberge rouge que sur Amélie, de sorte qu'un horrifique fait divers se trouve déjà cristallisé en mélo, le jour que nos auteurs décident d'en tirer œuvre comique. On a vu quels ingrédients sont pour eux ceux de la transposition, et que tous ressortent en somme à la magie du style. Mais il demeure à prouver, après leur tentative, que la magie du syle puisse s'exercer *a contrario*.

Au lieu que le scénariste André-Paul Antoine et le metteur en scène Christian Jaque se sont bonnement simplifié la tâche. Leur comique, au rebours de celui de *l'Auberge Rouge*, n'est pas donné après coup et par surcroît. Il n'est pas dans la vision et dans le syle : mais dans le sujet même. Il naît d'un postulat premier dont tout découle. C'est l'une de ces simples bonnes idées, l'un de ces œufs de Christophe Colomb. Il était une fois, s'est dit André-Paul Antoine, un Seigneur qui cachait son âme tendre derrière sa réputation horrifique. Il aurait voulu être méchant pour se singulariser. Aussi se teignait-il la barbe en bleu, en signe de férocité. Il se vantait encore de tuer ses épouses après usage. Voilà un puissant ressort comique. Demeurait à préserver les fausses pistes pour l'introduire à point nommé. Nos auteurs s'y sont attachés avec une même efficace simplicité. Ils accré-

ditent le personnage traditionnel jusqu'au moment où la septième épouse, qui a décelé dès le premier regard un bonasse Barbe-Bleue, découvre celles qui l'ont précédée dans la couche du seigneur, mangeant à la cave du meilleur appétit. Sa découverte entraînerait sa perte, et celle des six autres dames par surcroît, si Barbe-Bleue n'était arrêté pour réputation abusive. L'humour de ce simple conte sauve Christian-Jaque des enluminures où il s'est trop complu; réciproquement, le conte reçoit pleine créance de ses soins somptueux. Ce mariage fait le meilleur film français depuis le *Journal d'un curé de campagne* (à l'autre extrémité esthétique du cinéma, comme il va sans dire).

Le double jeu est cent fois moins subtil ici que dans *l'Auberge Rouge*, bien entendu, et l'expression surprendra peut-être les auteurs eux-mêmes. Je ne crois pourtant pas l'introduire pour la seule commodité d'une chronique continue. Je crois au contraire que le double jeu est presque partout. D'abord en Christian Jaque, qui met son naïf lyrisme d'imagier au service d'un sujet expressément fait pour n'être pas pris au sérieux; puis en Pierre Brasseur. Celui-ci est à peu près uniformément haïssable dans le tout-venant du cinéma réaliste, c'est-à-dire chaque fois qu'une possibilité d'identification est offerte au spectateur. Mais cette fois — la première, je crois bien, depuis les *Enfants du Paradis* —, il a la voie libre. Il impose les deux hommes de son personnage, en chargeant, comme il lui convient et comme il convient, en se parodiant avec une joie communicative, du geste, de la voix, du regard, avec une superbe, irradiante, confondante autorité. Cécile Aubry, la septième épouse, lui donne une fort digne réplique. Quels progrès depuis *Manon!* Elle est la fille grandie trop vite, d'instinct avertie de tout et qui se pousse dans le monde avec un doux cynisme, à l'abri de la simplicité paysanne qu'elle feint à ravir. Elle fait joliment passer l'inévitable grossissement du conte. Du dialogue de Jeanson, il faut à peu près dire les mêmes choses que de la performance de Brasseur : comme le « monstre sacré », cet écrivain, qui a fait dérailler tant de films réalistes par le mot hors de situation, trouve ici sa revanche, avec la complicité avouée de Rabelais.

Ce serait fausser les perspectives, cependant, que d'apprécier *Barbe-Bleue* selon les seules règles du double jeu et de l'exercice de style. Son importance capitale est en effet dans l'utilisation de la couleur. C'est elle qui, d'un divertissement, fait une œuvre d'avant-garde. Il s'agit cette fois du procédé *Gevacolor* — lointainement issu de l'*Agfacolor* allemand, d'autre part perfectionné par les Russes et renommé par eux *Sovcolor*. Il est appliqué à

d'excellents décors ainsi qu'à des masses de figuration, à des silhouettes, supérieurement animées et mises en place par Christian Jaque. A partir de ces données, Christian Matras, qui est ensemble l'opérateur et le coloriste de ce film, a donné vie à un vieux rêve des cinéastes : celui d'introduire la palette par taches et touches en fonction de l'intérêt, esthétique et dramatique, de la composition, sur un fond noir et blanc. C'est la cinquième ou sixième fois que l'on réalise en France un film en couleur : c'est la première qu'on le fait avec quelque intelligence et quelque goût. En fait, je ne sais rien encore, si ce n'est trois ou quatre anglais, trois ou quatre films russes, qui puisse se comparer à *Barbe-Bleue*. L'esthétique du cadrage, la spécificité photographique sont dépassées : plutôt s'agit-il d'une suite de tableaux animés. Naturellement, les dominantes et les franges ne sont pas éliminées; il s'en faut donc que la palette soit conquise, et que le cinéma soit majeur dans ce domaine. La couleur n'est toujours qu'une teinture, depuis que le *Roux-color*, seul procédé physique, paraît avoir renoncé. Elle ne convient donc qu'à quelques sujets privilégiés et qui, dramatiquement, ne sont pas les meilleurs. Mais ce sujet-ci est fort approprié à pareils exercices. Un petit miracle s'est même produit. C'est que la couleur, par effet de réfraction du scénario humoristique, ne ralentit guère l'action. Reste à féliciter les auteurs pour quelques passages de merveilleux ou d'érotisme amusé. (Le film est une production franco-allemande, en double version.)

Jean Quéval.

C'étaient des hommes. — Le sujet : les anciens combattants paraplégiques. L'anecdote : le cas, extrême mais exemplaire, de l'un d'entre eux, qui se marie, quitte le foyer, y retourne. Le thème : le conflit des infirmes et des bien-portants (et, accessoirement mais clairement, les désastres de la guerre). Le milieu : l'hôpital. L'interprétation : des paraplégiques et quelques professionnels (Marlan Brando, Everett Sloane, Teresa Wright). Le style : vigoureux, dépouillé, viril. Les qualités : authenticité et pudeur. Le genre : para-documentaire anglais. La nationalité : américaine. Le producteur : Sidney Kramer. Le réalisateur : Fred Zinnemann. L'écrivain : Carl Foreman. Plusieurs pierres blanches.

Comment l'esprit vient aux femmes. — Il y a un renouveau de la comédie américaine dans la tradition Capra, dont ce film-ci — réalisé par George Cukoz d'après une pièce à succès — témoigne, après *Eve* et *Harvey*. Mais c'est tout de même le moins bon des trois. Très drôle, certes, à peu près de bout en bout; mais tranquillement peuplé de toutes les scènes à faire — jusqu'à la partie de gin-rami, l'équivalence de la partie de belote dans Pagnol —; trop long; et dont le dernier tiers s'épuise avec nonchalance sur le versant sentimental et conventionnel d'un thème cynique. Deux thèmes, plutôt : *Topaze* et *Pygmalion*. Les auteurs, armés au début du fouet de la satire, et greffant sur leur démonstration une mémorable comédie de mœurs, ont sacrifié la rigueur au plus grand succès. Le point fort est l'interprétation de Judy Holliday. Elle est la maîtresse de l'arriviste ignare, poupée acéphale et partenaire inconsciente de cent fripouilleries, qui s'éveille à la fois, selon les leçons d'un journaliste, aux belles manières, aux

affaires et aux droits de l'homme. Sa progression dans le monde est inscrite dans une composition inoubliable — voix de tête et jeux de hanches qu'elle apprend à commander peu à peu. Oui. Mais demeure que le flambeau de la comédie est passé, jusqu'à nouvel ordre, d'Amérique en Angleterre. (Titre original : *Born yesterday*.)

Monsieur Fabre. — Pierre Fresnay plus les insectes. Il manque tout de même beaucoup au film pour être pleinement digne de son sujet. L'époque est évoquée en caricature, presque escamotée. Les résistances sur lesquelles Fabre fonde sa réussite — celles des prudes, qui protestent contre les cours mixtes, des envieux, de la page blanche, etc. — sont tout à fait sommairement, naïvement dites. La vie privée du savant est bâtie en gros traits conventionnels qui laissent probablement échapper la vérité d'un être. Tout le film est curieusement dépourvu de poésie. Point de grosses sottises, cependant; une bonne photographie de Claude Renoir; très honnête dialogue, écrit par Henri Diamant-Berger, le réalisateur, et son parent André Gillois. En tout quoi, les insectes valent mieux que le portrait, et le portrait mieux que la biographie.

La vie chantée. — Noël-Noël se rapproche de Jean Nohain et de quarante millions d'autres Français. Il le fait avec cet esprit de finesse qui risque de s'évaporer un peu à Plougastel. Il n'est pas sûr que les couplets de chansonnier puissent être le soutien d'un bon film de long métrage, comme il l'a tenté ici. Leur illustration donne tantôt un tableautin, ailleurs un sketch, ou encore un conte. Mais l'invention du détail est heureuse, et l'exécution parfaite.

The woman in question. — Un film d'Anthony Asquith, réalisé antérieurement à l'*Ombre d'un homme*. C'est un policier où les auteurs jouent le jeu le plus classique, c'est-à-dire que tous les dénouements sont possibles jusqu'à la fin. Ce retour aux sources fait plaisir. L'autre originalité du film est plus positive. C'est d'avoir introduit, à travers l'interrogatoire policier, le portrait multiple de la victime, une femme légère. Bonne construction. Un très grand nombre de plans, au rebours du nouveau style américain, qui file les scènes d'une manière léchée et théâtrale. Le souci habituel aux Anglais de faire passer beaucoup de la vie quotidienne dans l'histoire. En particulier, les intérieurs et les costumes sont d'une observation amusée comme d'une exactitude impitoyable. Malheureusement, il y a bien des poncifs, bien des commodités, beaucoup de naturalisme romantique en beaucoup de scènes, de sorte que ce film rapide, et assez neuf, n'échappe pas en dernière analyse à l'insignifiance et à l'approximation de la plupart de ces histoires. Jean Kent campe une garce sensuelle avec tous les attributs requis. Les témoins racontent leur version en style direct. Je suis allé chez elle à telle heure, etc. Nous le, ou la, voyons en effet se rendre chez elle à telle heure, et la vision entraîne la crédibilité. Dira-t-on qu'il y a tricherie, comme dans un récent Hitchcock? Non, car les témoignages se corrigent les uns les autres. C'est par là finalement que le film enrichit la rhétorique.

En bateau. — Après Honegger, Jean Mitry s'attache à Debussy. L'eau donne l'unité aux quatre petites pièces qu'il a rassemblées. *En bateau* et *Arabesque en mi* font une jolie illustration. *Arabesque en sol* et *Reflets dans l'eau* donnent presque une équivalence, non seulement rythmique — comme dans *Pacific 231* — mais de tonalités. On dirait du Mc Laren en prise de vues directe. Félicitations à Jean Mitry.

Cœur d'amour épris. — Un manuscrit du xve, composé de seize miniatures (mais une partie s'en est perdue). Il illustre un poème du roi René. Cela fait une légende lyrique, et les éléments d'un western, si l'on veut. André Chamson a écrit, à partir de là, le scénario et le commentaire d'un film réalisé par Jean Aurel. Les images splendides se déroulent sur un rythme lent et soutenu. Le texte est beau, et l'on croit à l'histoire.

Braque. — Un film de Stanislas Fumet. On voit assez bien ce qu'il exprime. Braque dit lui-même qu'il ne veut pas « imiter la nature pour s'en inspirer mieux » (citation approximative du film). Nous voyons l'importance capitale qu'il accorde au matériau. Nous admirons l'ampleur et la minutieuse ordonnance de son arsenal d'instruments. On nous rappelle les influences (Cézanne, etc.) et les origines du cubisme. Braque lui-même montre les états successifs d'une composition; creuse deux galets, dont il fait l'Homme et la Femme, qu'il met face à face, profil à

profil, sur un échafaudage de pierre, sorte de menhir miniature; ou encore dessine-t-il devant le spectateur. Il explique ce qu'il nomme l'épreuve du mur, et l'enchaînement d'une libre association des images, qui le mène à créer ceci à travers cela, cela, cela. Voilà donc de la bonne critique, à partir de l'homme et du portrait, comme il est sans doute indispensable en matière d'art (plus qu'en matière littéraire). S'y ajoute la fascination visuelle. Le commentaire de l'auteur est très intelligent, quelquefois allusif, souvent abstrait — trop intelligent, on le craint, dans la mesure où il entrave la libre découverte, le rêve peut-être, qui appellent une construction délibérément dispersée. Le commentaire, d'une part, le morceau de cinéma-choc, de l'autre, font une double sollicitation, et un surprenant mariage. On aimerait en parler avec Stanislas Fumet.

James Broughton. — Un jeune poète et dramaturge de San Francisco, James Broughton, a présenté ses quatre courts métrages à l'Unesco. L'ensemble peut être vu comme un témoignage sur l'insatisfaction de l'idéaliste aux Etats-Unis; d'un point de vue technique, rien d'une nouveauté bouleversante (technique habilement renouvelée du muet, post-synchronisation de la bande sonore, commentaire et musique). *Mother's day* est le meilleur film des quatre. C'est à la fois une charge de la famille et une satire de *mom*, la mère américaine. Les enfants, farcis d'un idéal de snobisme, passent le temps de la manière la plus puérile, avec des hochets, pourrait-on dire, de trois à vingt ans. Le ton est très personnel. Un décor principal lépreux et irréel, de cour et de mur. Tout cela est comme une ballade sur le vide conceptuel. Qu'on excuse ce que l'expression a de prétentieux et de chinois : elle court-circuite un alinéa. *Adventures of Jimmy*, ou un idéaliste à la recherche de la civilisation, ou encore un thème apparenté à celui de *Candide;* c'est le film que je placerais au second rang. Jimmy quitte sa baraque et sa solitude. A la ville, il rencontre des jambes interchangeables, des bains turcs, la prostitution, l'alcoolisme, le jazz; frénésie et ennui. Il regagne sa cabane en bois, fonde un foyer, ses femme et enfants font le ménage. Cela fait un semi-burlesque de ton tranquille, qui rappelle un peu Henry Langdon. Bon piano de jazz. *Four in the afternoon* est fait de quatre piécettes à prétentions poétiques, et assez malsaines. *Lonny Tom, the happy one* est une tentative de ballet burlesque. Un clochard coiffé d'un melon fait des galipètes en forêt, parmi les amoureux. On aime ou on n'aime pas. Je n'aime pas beaucoup. Impossible de parier sur l'avenir de M. Broughton.

Samson et Dalila. — Le dernier Cecil B. de Mille. A peu près uniformément hideux, du début à la fin, Hedy Lamarr et Victor Mature inclus. Deux grands morceaux : le lion terrassé par la doublure de Victor Mature, et l'écroulement du temple. Le paradoxal, c'est que le scénario, avec références en filigrane aux thèmes de la tragédie universelle, serait presque publiable.

Cecil B. de Mille. — A ce propos, un essai de Jacques Doniol-Valcroze sur Cecil B. de Mille dans les *Cahiers du cinéma* (nº 5). L'auteur s'abrite derrière une lettre de Jean-George Auriol : « Il faudrait songer, mon cher, à un numéro spécial sur de Mille. N'oubliez pas que le bonhomme est un des piliers du temple, une véritable institution. » C'est aussi poser la question de savoir si les bons films américains sont *a contrario* du système, ou non. Mais Doniol reste en-deçà, avec raison; il a bien assez à faire. Il pose qu'il est absurde de protester contre l'inauthenticité de *Samson et Dalila* (ou du *Signe de la Croix*, ou des *Croisades*). Bien sûr. Puis rappelle la carrière, la silhouette de pionnier — visière, porte-voix, leggins — l'invention d'un système de crédit avec billets de banque signés de Mille. Cette partie bibliofilmographique est la meilleure de l'étude.

Suite du précédent. — Doniol proteste ensuite que son héros, loin d'être le metteur en scène ubiquiste et à toutes mains que l'on croit, a fait preuve, dans le genre qui est le sien (même s'il a souvent tourné dans d'autres registres), celui de la fresque historique, d'une rare unité de style. Cela valait d'être dit, comme de rappeler au passage l'importance historique de *Forfaiture*. Où nul, je le crains, ne suivra Doniol, c'est quand, à l'abri de citations de Claude-Edmonde Magny sur Giraudoux, il entreprend de ranger de Mille parmi les précieux. Voilà tout de même un essai — pondéré, humoristique, paradoxal — comme il est bien qu'il s'en publie de

temps en temps. Il en appelle un autre, qu'on écrira peut-être, un jour, sur la re-création critique au cinéma, qui découvre et célèbre des valeurs ignorées du créateur, et qui doivent peut-être plus encore au hasard qu'à l'ontologie inconsciente. En bref, je ne crois pas beaucoup au surréalisme involontaire, et je redoute que pareils propos ne conduisent à louanger des rencontres, c'est-à-dire des scènes, ou des images, plutôt que des œuvres. Doniol a d'ailleurs raison, à voir l'illustration qu'il a choisie, autant qu'il a tort à voir *Samson et Dalila.*

Cahiers du cinéma. — Dans le même nº 5 des *Cahiers du cinéma,* un scénario d'Eric Rohmer et Paul Gegauff (?), *La roseraie.* Ces bons jeunes gens ont lu Laclos et vu Bresson; toutefois, l'illustration est, là encore, assez convaincante. Excellents textes d'Eisenstein, et de Kenneth Anger (dont l'espèce de célébrité ésotérique est malheureusement due à un court métrage putride, *Fireworks,* sur ce que nous nommerons pudiquement la Vᵉ Internationale). Peut-être l'article le plus drôle est-il celui de Florent Kirsch (?) : « Introduction à une filmologie de la filmologie. »

Filmologie. — Il vaut quelques extraits : « Notre propos n'est pas de nous en prendre au contenu de la filmologie (qui mériterait une autre étude) — nous nous efforcerons d'y rester aussi indifférent que les filmologues au cinéma. » Il s'agit plutôt, pour Florent Kirsch (?) de faire le procès d'une réussite et des moyens employés. Il constate donc, parmi les ironies, que l'Université a rendu les armes au Cinéma, grâce à ce biais, grâce à l'habileté du fondateur : « Le premier trait de génie de M. Cohen-Séat aura été d'apercevoir que l'opération ne pouvait réussir qu'en évitant toute confusion entre l'étude et la production de l'« objet filmique ». Aussi bien M. Cohen-Séat qui est aussi directeur de production et même un peu metteur en scène pousse-t-il l'honnêteté intellectuelle jusqu'à ne produire que des films du type le plus facilement commercial, indiscernables de l'étiage des cinémas de quartier, illustrant dans sa personne l'indépendance radicale de la pensée filmologique et de la *praxis.* On voit immédiatement les mutliples avantages stratégiques de ce postulat méthodologique. Il fait de l'indifférence une vertu intellectuelle, du mépris un trait de prudence scientifique, et presque de l'ignorance une condition préalable. »

Suite du précédent. — L'auteur poursuit, d'une plume pareillement aiguisée et trempée dans le fiel : « Certes, il n'est pas interdit aux filmologues d'aller au cinéma, mais on ne saurait non plus le leur recommander, ce bagage superflu risque plutôt d'obscurcir la science naissante. La filmologie est l'étude du cinéma-en-soi, accessoirement de son histoire et de ses œuvres. Rien ne prouve que Pavlov aima les chiens. » Dans son *Introduction générale à la filmologie,* M. Cohen-Séat a « soigneusement éliminé tout titre de film, toute référence à un événement cinématographique précis, la moindre évocation d'un nom de vedette, même connu de tous; on se réfère à Platon, Bergson, Shakespeare, Molière ou Tabarin, mais on contourne de périphrases et d'allusions les noms de Lumière, de Méliès et de René Clair... Ce parti pris ostentatoire de la généralisation « scientifique » et de l'abstraction philosophique, conduit naturellement à un ésotérisme doublement efficace. Il flatte d'un côté les universitaires dont il utilise le langage, les confirme dans cette conviction que l'habitude de la rhétorique philosophique est infiniment plus utile que la familiarité avec le cinéma. De l'autre, il écrase de sa science abstraite les techniciens et les commerçants qui, ne comprenant goutte à cette logomachie, ne peuvent que lui faire d'emblée confiance. M. Richebé est le M. Jourdain désigné d'un si noble prosateur. »

La mayonnaise. — Bref, Florent Kirsch « ne préjuge pas de la valeur réelle de la filmologie dont il se peut, après tout, par-delà la psycho-sociologie de sa genèse, qu'elle soit ou qu'elle devienne une science véritable ». Son utilité ne lui paraît du reste pas douteuse, ne serait-ce que par les possibilités qu'elle ouvre aux étudiants : « Mais il est évident que ces éventuelles justifications, rationnelles et objectives, n'ont pas de communes mesures avec sa réussite. Si la filmologie a pris, c'est comme la mayonnaise. »

L'important est tout de même qu'elle ait pris; par delà les drôleries et aphorismes, la querelle que cherche Florent Kirsch (?) à Cohen-Séat n'a que le défaut de l'ignorer. Après tout, c'était peut-être le moins austère moyen d'introduire la filmologie au *Mercure.*

RADIO

LES FRANÇAIS HONTEUX. — J'ai assisté l'autre jour à une discussion entre deux speakers : l'un chevronné, l'autre nouveau venu.

A. — ... Pas du tout, mon bon. Pas du tout d'accord. Je veux bien que nous parlions de complexe, mais ce ne sera pas celui auquel vous pensez. J'ai le regret de vous dire que vous êtes affligé d'un complexe d'infériorité.

B. — Comment? Les Français d'autrefois, du moins presque tous, ne savaient, en dehors du français, que leur patois; moi, je sais très bien l'anglais, assez bien l'allemand, et je leur serais inférieur!

A. — Le Français du XVIIe ou du XVIIIe siècle regardait sa langue comme la première du monde, et les autres (exception faite de l'italien) comme à demi barbares. Il ne la sacrifiait jamais, il l'enrichissait à l'occasion.

B. — Votre Français du temps des rois était un ignorant.

A. — Il ignorait la façon de prononcer *riding coat* et il en faisait *redingote*, *bowling green* et il en faisait *boulingrin*. Il ignorait, bien sûr ; mais aussi, si j'ose dire, il débordait. Il ne se soumettait pas, il annexait. S'il avait besoin d'un mot étranger, il le francisait.

B. — Alors, comment francisez-vous *script girl* ou *combat team?*

A. — Il ne s'agit pas de franciser artificiellement; on n'obtiendrait que des produits mort-nés. L'usage seul, j'allais dire la nature, a ce pouvoir. Je vous demande seulement de ne pas rejeter, d'adopter ces francisations naturelles.

B. — Exemple?

A. — Lors de la Libération, les Américains ont établi à travers nos champs une longue suite de tuyaux pour la commodité de leur ravitaillement en essence. Pour nos paysans, nos villageois, ç'a été tout de suite le *pipline*, prononcé comme ça s'écrit. Alors quand je vous entends prononcer au micro le nom à l'anglaise, je me demande si vous êtes compris.

B. — Jamais je ne dirai un *pipline*.

A. — Vous ne parlez pas pour exhiber votre petit bagage, mais pour être compris.

B. — Pourquoi ne proposez-vous pas d'établir un comité qui serait chargé de vos francisations?

A. — Un comité de ce genre serait très utile, non pas pour franciser (je répète que l'usage seul en est le maître), mais pour adopter des orthographes conformes à la prononciation usuelle... Suffirait-il? Prenons le cas d'*interview* ou *intervioue*. Voilà un mot dont nous nous servons depuis plus de soixante ans, en prononçant bien entendu *inter* comme dans l'inter-urbain. Survient un speaker né-de-la-dernière-pluie qui se met à prononcer *in* comme dans *inné* et *ter* comme Tartarin parlant des Turcs.

B. — Parce qu'il n'est pas un ignorant.

A. — Un peu de science éloigne de la simplicité, beaucoup de science y ramène. Je parie que Maurois ou Siegfried, qui savent l'anglais comme le français, disent un *pipline*.

B. — Et les noms arabes ou chinois ou coréens, comment les prononcez-vous?

A. — Là, ce qui complique le problème, c'est que parfois ces noms, qu'il a fallu transposer, nous arrivent habillés à l'anglo-saxonne. Mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. Alors ce qui m'indigne, c'est la réaction de beaucoup de nos confrères devant les mots de ces langues qui nous sont étrangères. Ce nom arabe ou chinois, on le prononcera à l'anglaise, à l'allemande, à l'espagnole, à la je ne sais quoi. Pourquoi pas à la française? Le comble du ridicule, c'est d'essayer de prononcer à l'allemande des mots comme *Munich* ou *Nuremberg*, qui sont des mots français et non pas allemands.

B. — Vous me faites penser à ce politicien de la III[e] République qui disait : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. »

A. — Tout cela n'aurait guère d'importance si nous ne parlions que comme tout le monde, entre amis et connaissances. Le speaker doit se pénétrer de son éminente dignité. Le destin lui a donné une tribune d'où sa voix porte à des dizaines et des centaines de kilomètres. Il doit suivre. Parfaitement, mon cher. Mais seulement le bon usage.

B. — La France n'a plus de cour.

A. — Non, mais elle a encore des Français qui ne sont pas honteux de leur langue, qui veulent qu'elle se porte bien; et une langue qui se porte bien accommode ce qu'elle prend du dehors.

B. — Et qui donc devrions-nous consulter quand nous sommes

embarrassés pour une prononciation? Un académicien? Un philologue?

A. — Non, plutôt quelqu'un qui viendrait du Port-au-Foin. Et que l'on changerait assez souvent, de crainte que son précieux instinct ne se gâte.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

IMPRESSIONNISTES ET ROMANTIQUES FRANÇAIS DES MUSEES ALLEMANDS AU MUSEE DE L'ORANGERIE. — France mère des Arts... Pas toujours très bonne mère... et qui tarde parfois à reconnaître ses enfants... les Impressionnistes, par exemple. Tous ceux qui figurent aujourd'hui à l'Orangerie et qui appartiennent à des collections allemandes pourraient bien être en face, au Jeu de Paume, avec les tableaux restés en France... S'ils n'y sont pas, à qui la faute? Est-il besoin de rappeler la politique des achats officiels en France au siècle dernier et jusqu'à la grande guerre? Faut-il dresser, comme certains l'ont fait, la liste des ouvrages entrés dans nos collections au temps où travaillaient Manet, Monet, Renoir, Corot, Cézanne...?

Faut-il évoquer une fois de plus le fameux legs Caillebotte en 1894? Les soixante-dix toiles d'Impressionnistes léguées au Luxembourg? On en accepta quarante, avec dégoût, parce que cela ne coûtait rien, et grâce à l'insistance de Renoir, exécuteur testamentaire qui fut un ange de patience. On en laissa trente à la famille, et on se fit couvrir d'injures par la presse, les Beaux-Arts, le grand public, pour en avoir accepté quarante!

L'affaire Caillebotte fut pourtant salutaire! Elle a consacré, par l'ampleur de l'erreur commise, la fin de l'ostracisme à la nouveauté. « Souvenez-vous de Caillebotte », dit-on encore aujourd'hui, et les plus conservateurs baissent pavillon dans la crainte du jugement de la postérité. Si l'esprit conformiste persiste encore, c'est que, par un détour diabolique, il a pris résolument le contre-pied de la tradition. L'amour de tout ce qui est neuf est devenu la règle. C'est un snobisme très confortable, bien installé, et désormais sans risques. On dit que les Muses aiment les chants alternés... Il est peut-être d'autres chants qu'elles préfèrent... Mais ceci est une autre affaire!

Déjà, avant les Impressionnistes, les peintres des tendances nouvelles — méconnus en France — étaient happés par l'étranger.

Courbet avait trouvé dès le début de sa carrière, en Hollande, en Belgique, en Allemagne, les appuis solides qui lui avaient manqué dans son pays. Mais, pour les Impressionnistes, ce fut du délire. L'Amérique du Nord les adopta dès 1886 à l'exposition Durand Ruel. L'Allemagne suivit, avec un peu de retard. Les acquisitions les plus importantes des Musées Allemands se placent avant la guerre, de 1904 à 1913. Tschudi, directeur de la Galerie Nationale de Berlin, s'était lancé, dès la fin du XIXe siècle, dans la politique d'achat de la « peinture claire », avec l'ardeur d'un croisé. Croisade qu'il gagna pour son musée et pour les grands musées allemands, puisqu'il sut rallier la plupart de ses collègues, mais qu'il perdit pour son propre compte, car il dut, devant l'indignation patriotique de Guillaume II, quitter Berlin pour Munich (Les chefs du Reich n'ont décidément jamais rien compris à la peinture!)...

Quelle explication donner de l'avidité avec laquelle certains étrangers se précipitent sur les innovations venues de France? Cette attitude ne se limite pas à la peinture, elle s'étend aux lettres, au théâtre, à tous les arts. Elle conduisit Voltaire à Berlin chez Frédéric II, elle amena Descartes chez Christine de Suède, Diderot chez Catherine de Russie...

Elle est souvent le fait d'une élite que ne gênent pas comme en France les rivalités des coteries nationales. Mais n'y a-t-il pas aussi, chez les peuples périphériques, la coquetterie de s'inscrire à l'extrême-pointe de la nouveauté, de dépasser par la compréhension ceux qui les dépassent par l'invention? Cette attitude n'est pas toujours sans danger, aussi bien pour la France que pour l'étranger. Elle n'est pas toujours raisonnable. Mais elle le fut, au temps de l'impressionnisme. Elle remplit les Musées allemands de nos chefs-d'œuvre. Si on avait rassemblé ici toutes les toiles impressionnistes conservées en Allemagne, on aurait fait à l'Orangerie un Musée qui aurait pu rivaliser avec le Jeu de Paume. Celui qui est temporairement constitué est déjà assez éblouissant. Nous regrettons cependant que, dans un aussi petit espace, les romantiques soient mêlés aux Impressionnistes. Les quelques Delacroix, Géricault, Daumier, réunis ici, pour si beaux qu'ils soient — et ils sont magnifiques — éteignent un peu la peinture claire.

A examiner de près cet ensemble, la qualité des Manet frappe tout particulièrement. Une toile comme l'*Exécution de l'Empereur Maximilien*, de Mannheim, par l'ampleur de sa composition et par sa facture espagnole, est capitale dans l'œuvre du peintre. On sent Goya derrière ce tableau, avec son mur tragique où vien-

nent s'accouder des personnages qui semblent tirés des *Désastres*. Quatre chefs-d'œuvre accompagnent l'*Exécution* : le *Portrait de Zacharie Astruc* dans lequel s'inscrit peut-être la plus belle nature morte et la plus belle scène d'intérieur (une femme de dos regardant par la fenêtre) peintes en touches légères par Manet; le *Déjeuner à l'Atelier*, au premier plan duquel figure le gentil beau-fils du peintre, l'air indifférent sous son petit canotier de paille; *Claude Monet dans son Atelier*, c'est-à-dire dans sa barque, croqué rapidement dans une exquise harmonie de tons; enfin le portrait de l'actrice Henriette Hauser, dite *Nana*, en jupon et corset très ajusté, qui se refait une beauté devant un petit miroir haut, cependant que la regarde un vieux Monsieur à moustache tombante, en habit et chapeau haut de forme, vestige d'une race désormais révolue... Renoir également est à l'honneur, avec sa *Lise à l'Ombrelle*, en robe blanche, et la même Lise en *Bohémienne*. Mais son chef-d'œuvre reste le *ménage Sisley*, du Musée de Cologne, où il a peint, avec une tendre amitié, ce couple charmant, cette jeune femme intimidée, dans sa grande robe rayée, qui s'appuie avec confiance sur le bras de son époux, un Sisley barbu et chevelu qui la rassure du regard. De Sisley lui-même, on présente une *Rue à Marly* qui semble préfacer les rues d'Utrillo, un champ de blé et plusieurs paysages; de Toulouse-Lautrec, deux beaux portraits. Viennent ensuite quelques Cézanne typiques, des Monet, des Pissarro, des Degas, des Van Gogh, quelques Courbet (le portrait de Pierre Dupont, auteur du *Chant des Ouvriers*, une Nature Morte avec des pommes exécutée à Ste Pélagie, et un exubérant bouquet de fleurs).

Une dizaine de toiles sont d'une qualité exceptionnelle. Tout le reste est de la classe Musée.

Lucie Mazauric.

Les Impostures de l'Art, par *Fernand-Demeure* (Paris, Chambriand, 1951). — Que notre critique est infirme! Comment en vouloir aux experts quand les auteurs eux-mêmes s'égarent? Le faux et le vrai se touchent. La bonne et la mauvaise foi s'entendent pour nous abuser. Ce petit livre parle avec complaisance des grandes tricheries de l'art et on sait qu'elles sont nombreuses... la Vénus aux Navets, la Tiare de Saïtapharnès, Glozel, les Vermeer, etc. Mais il est trop facile d'accabler la critique d'art... Toutes les critiques sont faillibles, et seule la critique d'art se fait condamner sur preuves. — L. M.

Jean Van Eyck et le polyptyque. Deux problèmes résolus, par *Emil Renders* (Bruxelles, Librairie générale, 1950). — Autour du prestigieux polyptyque de l'Agneau, de Saint-Bavon de Gand, se sont toujours affrontées les thèses des critiques belges. Les polémiques ont pris parfois un ton de vivacité que nous ne connaissons plus en France depuis la fin du XIXe s. Tant de passion pour la vérité nous étonne aujourd'hui! Emil Renders ne croit pas aux deux Van Eyck. Seul, Jean serait l'auteur du tableau. Un contresens et un quatrain apocryphe auraient mis Hubert dans la course, mais à tort. La démonstra-

tion paraît convaincante. Nous suivons moins aisément l'auteur quand il s'agit de démêler la signification du polyptyque. L'ouvrage est éclairé par deux beaux albums de reproductions en noir. — L. M.

Cent chefs-d'œuvre du Musée National d'Alger (Paris, Arts et Métiers graphiques, 1951). — On peut en vingt ans faire un Musée. Il suffit de le vouloir. Les cent planches du livret du Musée d'Alger en font la preuve. — L. M.

Emaux limousins champlevés des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, par *Marie-Madeleine Gauthier* (Paris, Le Prat, 1951). — C'est mieux qu'un beau livre, mais c'est aussi un beau livre. Un texte précis, soigné, précédé d'une préface de Verlet, envisage successivement la technique, le décor, l'iconographie des émaux de Limoges. Il fait consciencieusement le point de nos connaissances et il est complété par 64 planches d'une très belle exécution, en particulier par quelques planches en couleur totalement exemptes de vulgarité. — L. M.

Actualité de l'Art roman. N° de juillet 1951 de la revue *Témoignages*. — Une série d'articles consacrés à l'art roman s'emploie à définir « l'esprit de cet art » qui doit nous aider à sortir de « l'impasse où nous a mis notre subjectivisme invétéré », « à redonner aux arts un rôle dans la vie des hommes qui ne soit pas seulement celui d'un luxe inutile et précieux »... Tout cela est bien, et parfois juste. Mais, à partir d'une position *a priori*, on risque de fausser la leçon de ce moyen âge roman, si mal connu, si loin de présenter ce caractère monolithique qu'on lui attribue. — L. M.

Courbet, par *Pierre Mac Orlan* (Paris, les Demi-Dieux, 1951). — Présenté respectueusement par Mac Orlan, c'est au tour de Courbet de devenir un Demi-Dieu. Prévoyait-il cette accession quand il disait : « Je peins comme le Bon Dieu ! » Anne Marsan a fait une sérieuse étude de sa biographie et de son œuvre, heureusement et abondamment illustrée comme à l'ordinaire. — L. M.

MUSIQUE

« THE RAKE'S PROGRESS » D'IGOR STRAVINSKY A LA FENICE DE VENISE. — On se demandait quelle surprise nous réservait la création au Théâtre de la Fenice du nouvel ouvrage d'Igor Stravinsky, *The Rake's Progress*. Que ce fût une surprise, on n'en doutait point : chaque production de l'auteur du *Sacre du Printemps* n'a-t-elle pas dérouté ceux qui attendaient de lui quelque chose qui ressemblât à ce qu'il avait déjà donné? Nul musicien n'a montré pareil besoin de se renouveler — quitte parfois, en voulant s'affranchir de son propre passé, à paraître imiter quelque maître qu'on eût cru tout à l'opposé de ses idées; lui, affirmait alors qu'il suivait une ligne droite et que son évolution n'était point faite de « retours » en arrière. Quoi qu'il en soit, l'attitude d'un artiste acharné à la poursuite d'un idéal sans cesse fuyant ne manque pas de grandeur, et si beaucoup de ses admirateurs des premiers jours ont pu prendre pour de l'instabilité et de la dispersion vaine ce qui n'est peut-être au fond qu'un noble tourment, on n'a pas le droit de douter de sa sincérité — même si l'on croit qu'il a parfois fait fausse route.

The Rake's Progress fera certainement grand bruit (sans calembour) dans le monde de la musique : à Venise, Stravinsky

a donné un opéra d'une forme parfaitement italienne, et ce n'était certes pas par souci de politesse envers ses hôtes, mais bien parce que, depuis longtemps, exactement depuis 1919 où il écrivit *Pulcinella* en orchestrant des thèmes empruntés aux *Sonates en trio* de Gianbattista Pergolesi, l'auteur de *Noces* avoua son goût pour la musique italienne. Un goût, une adoration même, mais qui ne va point jusqu'au respect absolu des formes que le compositeur emprunte ou bien imite : ces phrases qui chantent, ces thèmes expressifs, Stravinsky les orchestre à sa façons, et par là, leur imprime la marque de sa personnalité. Une marque profonde, indélébile, et qui les fait siens, qui les signe sans la moindre équivoque. Le plus étrange, c'est que son humour pousse parfois jusqu'au bord de la parodie ces emprunts ou ces « à la manière de ». Trente ans après *Pulcinella, The Rake's Progress* accentue ce que le ballet créé par la troupe de Diaghilev en 1920 nous révélait; cette fois, en effet, Stravinsky n'emprunte plus ses thèmes à tel auteur, mais les crée lui-même, et si parfaitement italiens, qu'on se trouve devant une sorte de miracle — car tout au long de ses trois actes, le pastiche ne cesse pas un instant d'être, par son artifice même, du pur Stravinsky.

Le livret d'Auden est inspiré de la célèbre suite de planches dans laquelle William Hogarth, en 1735, grava les étapes de *La Vie d'un débauché* (*The Rake's Progress*), satire féroce et magnifiquement réaliste. Déjà cette suite avait fourni aux Sadlers Wells le sujet d'un de leurs meilleurs ballets, avec un scénario et une chorégraphie de Ninette de Valois, suivant pas à pas Hogarth. Tom Rakewell, le « libertin », héros de Hogarth et de Stravinsky, n'est point foncièrement un méchant homme; c'est plutôt un faible, qui se laisse entraîner assez naïvement, qui, dès que le hasard le met en possession d'une fortune considérable (elle lui vient d'un héritage inattendu) se fait bénévolement gruger. Pour son malheur il a fait la connaissance d'un certain Nick Shadow, le bien nommé, car ce Nick est aussi ténébreux que l'Enfer dont il est sorti. C'est un Méphistophélès, et bien moins bonhomme que le diable de Gœthe : sa victime ne connaîtra même pas les courtes délices de l'amour avec une innocente comme Marguerite. Nick le poussera d'abord à délaisser la douce et tendre Anna, sa fiancée; il en fera l'un des meilleurs clients de Mamma Oca la proxénète, et Mamma Oca dispose d'un bon lot de pensionnaires expertes à ne donner aux jeunes hommes le plaisir qu'ils attendent d'elles qu'au tarif le plus élevé, d'abord, puis à les détrousser prestement lorsqu'ils sont gris. Ce que l'amour vénal lui laisse, Tom le perd au jeu, toujours entraîné

par l'affreux Nick. Il devient cynique, et, de chute en chute, par gageure autant que par lassitude, il épouse Baba la Turque, dont le voile cache une magnifique barbe noire. La femme à barbe est une mégère qui casse la vaisselle et le mobilier, si bien qu'il ne reste plus grand chose à vendre dans la maison de Tom lorsque ses créanciers saisissent leur gage. La scène de la vente aux enchères est une des plus réussies de l'ouvrage.

Tom, donc, ne possède plus rien. Nick, cependant, estime qu'il lui reste l'essentiel : son âme. Et un soir, dans un cimetière — le réalisme du *Rake's Progress* se rehausse d'un certain romantisme — Nick propose à Tom de jouer son âme. Mais Tom, pour une fois, a la chance avec lui. Est-ce Anna, son bon ange, sa fiancée fidèle malgré l'abjection où il est tombé, qui le protège? Peut-être, mais elle ne sera cependant point la plus forte : Nick contraint de s'enfoncer dans l'Enfer sans emporter l'âme de Tom, se venge en le rendant fou. Et c'est dans un asile où la tête rasée, parmi les agités qui n'ont plus rien d'humain que leur pauvre corps misérable, et qui tournent comme bêtes en cage, qu'Anna vient retrouver Tom. Il ne lui reste même plus assez de raison pour comprendre que cette apparition n'est point un rêve, et il meurt, entouré de la foule hurlante des autres fous.

Vision hoffmannesque, qui serait horrible si elle n'était assaisonnée d'humour : l'équilibre hasardeux est maintenu sans défaillance par le librettiste et par le musicien plus encore. On voit très bien ce qui a séduit celui-ci dans l'aventure; on aperçoit moins aisément comment il a pu réussir — car il a réussi — à retenir toute une soirée, et sans que l'intérêt faiblisse, l'attention des spectateurs. A la vérité, c'est la musique qui opère le miracle. Le ballet de Ninette de Valois ne durait que trois quarts d'heure. Stravinsky occupe la scène pendant plus de trois heures : il y a de la sorcellerie dans son art.

C'est que nul autant que lui ne sait créer perpétuellement de l'inattendu. Ce que l'on disait tout à l'heure de sa carrière, on peut le dire aussi bien de son *Rake's Progress :* le musicien de *L'Oiseau de Feu*, brillant élève de Rimski-Korsakov, écrit aussitôt *Pétrouchka*, puis *Le Sacre du Printemps*, *Noces*, *Le Rossignol*, *Renard*, *Histoire du Soldat*, *Œdipus Rex* — dix autres ouvrages qui n'ont aucun rapport entre eux, si ce n'est qu'on y retrouve la même habileté, la même science des combinaisons sonores; si ce n'est que dans la diversité des recherches, une seule chose demeure : la lucidité d'un musicien en pleine possession de tous les moyens, de tous les artifices d'une technique infaillible, d'un homme qui ne fait que ce qu'il veut et comme il le veut, qui,

tour à tour, se plaît à montrer une exubérante richesse, et un dépouillement qu'on a pu prendre pour la pauvreté d'une imagination tarie. Et voici que *The Rake's Progress* montre cette imagination plus fertile que jamais. Je sais bien que l'on dira que cet ouvrage n'est qu'un pastiche; qu'on y retrouve Rossini, Bellini, Verdi, Mozart et même Gluck, qu'ici et là, telle phrase rappelle le début du *Non più andrai* de Figaro, telle autre un thème de Massenet. Et puis? Immédiatement, de la fosse d'orchestre jaillit quelque accompagnement inouï (au sens exact du terme), et c'est le cornet à pistons qui abandonne son air canaille, ou c'est — soutenant de quelques accords plaqués ou arpégés un récitatif sec, à la manière de Mozart ou de Cimarosa — le piano qui fait entendre quelque agrégation non moins insolite, mais tout autant délectable pour ceux dont les oreilles apprécient une perverse innocence. Cela, comme on dit, n'a parfois, n'a souvent, « l'air de rien », mais cela vous tient constamment en haleine. Le prestidigitateur, son tour réussi, passe à un autre exercice tout aussi périlleux, et le réussit encore sans vous laisser le temps de comprendre comment il opère, sans vous livrer le secret de son adresse diabolique. Il use des formules les plus désuètes, il ramasse ce qui semble le plus usé; il trouve le moyen d'en faire du neuf. Et il sait inventer pour le soprano une mélodie aérienne, transparente, délicate autant que *Casta diva*, comme il sait aussitôt rappeler Jean-Sébastien Bach par son habileté contrapuntique.

Un *puzzle*, un *tutti frutti*, ont dit certains; mais non, puisque de ces éléments divers qui, en d'autres mains moins habiles, fussent demeurés disparates, Stravinsky a su faire un tout dont la saveur ne doit rien à d'autres qu'à lui.

René Dumesnil.

Le Voyage artistique à Bayreuth, par *Albert Lavignac*, nouvelle édition revue et complétée par l'analyse musicale de *Rienzi* et du *Vaisseau fantôme*, par Henri Büsser (Delagrave, 496 p.). — Un livre célèbre, qui fut le bréviaire des wagnériens au temps où le wagnérisme était une religion : la première édition date de 1897; combien de ceux qui furent jeunes alors lui doivent leur initiation! Mais Bayreuth a retrouvé cette année ses pèlerins; le théâtre a rouvert ses portes, et de la « fosse mystique » le thème initial du Rhin est monté, comme autrefois. La réimpression du Lavignac, comme on disait, comme on dira encore, s'imposait. Le livre mérite sa fortune, simplement parce qu'il est bien fait, parce qu'il est l'œuvre d'un vrai musicien, honnête et sincère, humaniste avec cela, ce qui ne nuit point. M. Henri Büsser l'a complété en y ajoutant brièvement ce qu'il faut savoir de *Rienzi* et du *Vaisseau fantôme*, et que Lavignac n'y avait pas mis parce qu'en son temps, ces ouvrages n'avaient point place à Bayreuth, et qu'on les a fait entrer depuis au répertoire du Théâtre des Fêtes. Adjonction fort opportune et qui, confiée à un maître, offre les mêmes garanties et témoigne des mêmes qualités que le corps du livre primitif.

Franz Liszt, l'artiste, le clerc, par *Jacques Vier* (Les Editions du Cèdre, 13, rue Mazarine, Paris,

« Collection Jules Lemaître », 160 p.). — On trouvera dans ce volume — fort bien préfacé par M. Jacques Vier qui, en vingt-cinq pages d'introduction, donne au lecteur tous les éclaircissements nécessaires — un recueil des lettres de Franz Liszt échelonnées sur une période de trente années (1836-1865) et provenant des archives Daniel Ollivier. Il vient compléter les diverses éditions de sa *Correspondance*. Deux séries constituent l'essentiel du recueil procuré par M. Jacques Vier : la correspondance de Liszt avec Lambert Massart, et sa correspondance avec sa mère. L'une et l'autre sont fort importantes, non seulement pour la biographie du grand musicien, mais tout autant pour la compréhension du drame intime dont la comtesse d'Agoult et Franz Liszt furent les acteurs et les victimes.

De quoi vivait Chopin, par *Suzanne et Denise Chainaye* (Éditions des Deux-Rives, 144 p., 225 fr.). — Ce sont des « à-côté », certes, mais les questions d'argent, qu'on oublie parce qu'il nous suffit de connaître les œuvres, et que c'est bien là l'essentiel, n'ont-elles pas souvent exercé une influence considérable sur la production des artistes? Ainsi le petit volume de Suzanne et Denise Chainaye nous apprend que le budget de Chopin fut perpétuellement instable, bien que le musicien des *Nocturnes* possédât un coupé luxueux, se fit habiller par le tailleur en renom, et brillât dans le Paris des dandies... Cela ne se put qu'en hypothéquant le travail futur, et cela dura tant que la santé chancelante le permit. Mais le fardeau devint accablant, et les soucis d'argent aggravèrent le mal qui emporta le musicien de génie, — sans tarir cependant sa générosité : cela, les Polonais en exil le surent bien, qui jamais ne frappèrent en vain à la porte de Frédéric Chopin.

Protestantisme et musique, par *Alexandre Cellier, M.-L. Girod, M. Honegger, G. Marchal, G. Migot, M. Pfender* (Éditions « Je sers », 144 p., 180 fr.). — Confié à des spécialistes, ce volume réunit six études sur : La Musique et la Mystique, La Musique française et le Protestantisme, L'Expression musicale et la Foi, La valeur musicale des Psaumes de la Réforme française, Le Choral protestant, L'Orgue et le Protestantisme. Si, au premier abord, le sujet peut paraître d'un intérêt bien spécial, on aperçoit vite au contraire qu'il soulève et qu'il traite des problèmes généraux que tout musicien a profit à approfondir. En France, la publication par Henry Expert des *Maîtres musiciens de la Renaissance française*, a montré depuis longtemps le rôle considérable joué par la Réforme dans l'enrichissement de notre domaine musical. Ce rôle n'a pas été moindre — et bien au contraire — en Allemagne, où le Protestantisme s'est étendu plus largement, et c'est l'extraordinaire développement de la musique luthérienne des XVIIe et XVIIIe siècles. Ce « travail d'équipe » est réalisé dans un esprit qui en assure l'unité.

Hector Berlioz. Une vie romantique, par *Adolphe Boschot* (Librairie Plon, 356 p., 495 fr.). — On pourrait répéter à propos du *Berlioz* d'Adolphe Boschot ce qu'on a dit tout à l'heure du *Voyage à Bayreuth* de Lavignac : ce livre est célèbre, lui aussi, et s'il a été plusieurs fois réimprimé, et presque aussi vite épuisé, si son succès est allé croissant, c'est que l'auteur sut y résumer cette somme que représente son grand ouvrage en trois volumes sur le maître de *la Fantastique*. Mais — rare exemple de conscience — chaque édition nouvelle fut pour lui l'occasion de mettre à jour son texte en tenant compte des dernières découvertes de l'érudition qui lui permettaient d'éclaircir les points demeurés obscurs ou douteux. Et si le mot « définitive » peut s'appliquer à l'édition d'un livre, c'est bien à celle qu'un patient labeur put amener à un tel point de perfection.

ALLEMAGNE

ACADEMIES SCIENTIFIQUES ET ENTRETIENS ARTISTIQUES. — Il est très utile, si l'on veut ausculter la culture d'un pays, d'examiner la vie de ses Académies et l'importance

de certaines réunions où se discutent des thèmes qui sont essentiels à un certain moment de son évolution. C'est ce que nous voudrions faire, d'une part, grâce à des articles fort documentés publiés en juillet 1951 par Kurt von Gleichen dans le journal *Die neue Zeitung* (c'est le journal américain de Francfort) et le *Jahrbuch 1950* de l'Académie de Mayence, d'autre part, grâce au volume consacré aux « Entretiens de Darmstadt » : *Das Menschenbild in unserer Zeit* (Neue Darmstædter Verlagsanstalt, Darmstadt 1951, 247 p. 12,60 DM).

Il existe en Allemagne trois Académies des sciences (Gœttingue, Munich, Heidelberg) : elles s'inspirent plus ou moins de l'Académie prussienne fondée par Frédéric I[er] en 1700 sur le modèle de l'Académie française. La plus ancienne est celle de Gœttingue, qui pouvait fêter en novembre son deux-centième anniversaire; elle est présidée par le professeur Werner Heisenberg, n'admet comme membres ordinaires que des « résidents » et compte parmi ses membres correspondants 35 % d'étrangers. L'Académie bavaroise des sciences, à la tête de laquelle se trouve le professeur Heinrich Mitteis, recrute ses membres ordinaires dans toute la Bavière et 50 % de ses correspondants sont des étrangers. L'Académie de Heidelberg enfin, fondée par la firme Lanz, de Mannheim, en 1906, groupe surtout des professeurs de l'Université de la ville; elle a pour président le professeur Wolfgang Kundel; sur 63 membres correspondants 29 vivent à l'étranger, dont 7 sont des émigrés. Ces trois Académies ont de grosses difficultés financières et se trouvent hors d'état de continuer l'ensemble de leurs publications; leurs budgets respectifs sont de 60.000, 250.000 et 80.000 Mark et devraient être au moins doublés.

A côté de ces institutions anciennes s'est développée la jeune « Académie des sciences et de la littérature » de Mayence. L'Académie prussienne de Berlin, dont le siège se trouvait dans le secteur russe de la ville, avait des difficultés; le professeur Helmuth Scheel, qui en était l'animateur, provoqua en 1949 la création de l'Académie mayençaise dont le président est le professeur Willy Wagner. Elle est beaucoup mieux dotée que les autres, puisque son budget annuel s'élève à 720.000 Mark grâce aux libéralités des autorités françaises. Cette subvention étrangère fut une des trois raisons qu'invoquèrent les trois autres Académies pour ne pas reconnaître la nouvelle venue comme leur égale; elles lui reprochaient également l'adjonction d'une section de littérature, qu'elles déclaraient en opposition avec le caractère scientifique

d'une telle institution, et le traitement alloué au président et au secrétaire général, alors que ces fonctions doivent rester honorifiques.

L'Académie de Mayence n'exige pas la résidence, ce qui explique en partie le nombre élevé de ses membres, qui sont membres ordinaires, membres correspondants et membres d'honneur; il y en a 144, dont 47 à l'étranger et parmi eux beaucoup d'émigrés; la France est représentée notamment par Louis de Broglie, Georges Duhamel et Robert d'Harcourt. Trois classes existent : mathématiques et science de la nature, sciences de l'esprit et sciences sociales, littérature; elles sont divisées en commissions nombreuses et les réunions sont assez fréquentes. Dans son *Jahrbuch 1950*, volume important et bien imprimé, on trouve les rapports des commissions, les procès-verbaux des réunions ainsi que des articles nécrologiques; celui que Heimsoeth consacre à Nicolaï Hartmann est une étude magistrale. En outre l'Académie édite les travaux de ses membres et nous rendons compte plus loin de trois ouvrages publiés par ses soins.

L'Académie de Schlüchtern (Hesse) n'est pas à proprement parler, comme les quatre autres, une « académie des sciences » mais un organisme allemand qui veut grâce à la collaboration scientifique et politique de ses membres travailler à la réalisation d'une fédération européenne et met l'accent sur la recherche scientifique. Fondée le 24 octobre 1948 sous le nom d' « Académie européenne », elle s'appelle maintenant « Deutsche Europa-Akademie », c'est-à-dire « Académie allemande de l'Europe ». Elle est beaucoup plus ouverte que les précédentes, puisque parmi ses 150 membres on compte 8 ministres, 3 députés, 50 professeurs, 30 hauts fonctionnaires, des journalistes, etc. Elle a connu de grosses difficultés, qui ne sont pas simplement d'ordre financier, et ne s'est pas réunie depuis longtemps; pourtant, malgré les critiques qu'on a pu adresser à l'Académie, le président, qui est, sauf erreur, le professeur Karl Geiler, a foi en son avenir.

Alors que les Académies travaillent en silence et d'une manière continue, les « Entretiens » passionnent les milieux cultivés, mais par intermittences. C'est vraisemblablement celui de Darmstadt qui a fait le plus grand bruit; il eut lieu à l'occasion de l'exposition artistique : « L'image de l'homme à notre époque » organisée par la « Neue Darmstædter Sezession du 15 juillet au 3 septembre. Il n'aurait pas eu un tel retentissement s'il n'avait pas fait le procès de l'art moderne, combattu par les uns et considéré par eux comme un néant, admiré par les autres comme le

Tout. Le représentant des premiers est Hans Seldmayr, dont le petit livre *Verlust der Mitte* (Perte du milieu), paru en 1948, a fait sensation; on le discute avec passion, comme on a discuté sa nomination à la chaire d'histoire de l'art à l'Université de Munich. Le professeur Schmoll, actuellement à l'Université de la Sarre, qui posa clairement le problème, cite de lui cette phrase révélatrice : « Depuis les années quatre-vingts du XIXe siècle le néant gagne de plus en plus du terrain autour de l'homme et en lui; au début du XXe siècle apparaissent des mouvements qui ne peuvent plus ou ne veulent plus donner de l'homme une image qui ne soit défigurée. » A l'autre pôle c'est Picasso, c'est l'art absolu, c'est l'art abstrait, qui trouva de très ardents défenseurs. Dès le premier jour, les tendances s'affrontèrent dans les deux conférences de Johannes Itten (Zurich) et de Hans Seldmayr, l'une sur les *possibilités*, l'autre sur les *dangers* de l'art moderne. Le deuxième jour, les congressistes entendirent des exposés sur l'image de l'homme à notre époque envisagée sous l'angle de la théologie (Adolf Kœberlé, Tübingen), de la sociologie (Alfred Weber, Heidelberg), de la médecine (Alexander Mitscherlich, Heidelberg), de la biologie (Wulf Emmo Ankel, Darmstadt), de la philosophie (Karl Holzamer, Mayence). Ils furent suivis de discussions passionnées et passionnantes, au cours desquelles Hans Seldmayr eut quelque peine à défendre son point de vue.

Moins ardente, mais non moins intéressante et féconde, fut sans doute la rencontre franco-allemande d'historiens de l'art organisée par le Service des relations artistiques de la Direction générale des affaires culturelles à Mayence sur le thème de « l'architecture monastique au Moyen Age ». Cette rencontre eut lieu du 26 mars au 1er avril 1951 et fut surtout itinérante : les congressistes parcoururent la Rhénanie et le Palatinat, la Hesse et le Würtemberg. Le petit volume publié en mai 1951 par les organisateurs sous le titre « L'architecture monastique » (N° spécial du Bulletin des relations artistiques France-Allemagne, Mayence) comprend des notices de Henri Paul Eydoux sur les 14 monuments visités et, en allemand ou en français, 28 notes plus ou moins importantes des congressistes eux-mêmes sur des sujets touchant à l'architecture monastique; il est abondamment illustré et renferme une documentation précieuse.

Académies et entretiens témoignent d'une renaissance de l'activité intellectuelle en Allemagne, qui ne surprend pas, mais est très réjouissante, et d'un effort méthodique pour développer les relations culturelles, qui déjà porte ses fruits.

J.-F. Angelloz.

Die Dichtung, ihre Natur und ihre Rolle, par *A. Döblin* (Acad. de Mayence. Edit. : Franz Steiner, Wiesbaden, 1950, 49 p., in-40). — Le romancier d'*Alexanderplatz* se pose à son tour la question : « Qu'est-ce que la littérature? » Il ne pense certainement pas avoir fourni une réponse définitive, qui est sans doute impossible; il donne et commente un certain nombre d'exemples, dont certains sont assez éloignés de la poésie; il en profite pour livrer toutes sortes d'idées personnelles aux auditeurs, car cette longue étude fut à l'origine une conférence aux membres de l'Académie. Ne se sont-ils pas demandé si elle était en harmonie avec leurs tendances scientifiques, si elle ne risquait pas de donner raison à ceux qui ne veulent pas d'une « classe de littérature » dans une « Académie des sciences »?

Ueber Aufgaben und Grenzen der Literaturgeschichte, par *Werner Milch* (*ibid.*, 1950, 25 p.). — Avec la conférence du regretté germaniste de Marbourg nous entrons dans le domaine scientifique, car il s'agit d'examiner les tâches et les limites de l'histoire littéraire, question particulièrement importante à l'heure actuelle, où les méthodes sont remises en question. L'auteur, qui connaissait fort bien la question, fait en somme l'histoire et le bilan des tentatives passées, de Lessing à nos jours. C'est le travail de préparation qu'il faut entreprendre pour s'orienter et se tourner ensuite vers l'avenir.

Die Fresken des Franz Anton Maulbertsch in der Pfarrkirche zu Sümeg, par *Fr. Gerke* (*ibid.*, 1950, 96 p., 81 repr.). — Voilà le type du travail scientifique qui ne peut être publié que par un organisme dont le but est la recherche désintéressée. L'auteur, professeur d'histoire de l'art à l'Université Gutenberg à Mayence, est connu par les études où il a montré comment l'influence de l'art religieux provençal du ve siècle s'est propagée dans la région de Toulouse pour s'exercer sur l'art roman. Dans le cas présent son but est plus modeste : il étudie les fresques dont le jeune peintre viennois Maulbertsch orna peu après le milieu du XVIIIe siècle l'église de Sümeg, petite ville hongroise au nord du lac Balaton. Ville, église et peintre sont maintenant oubliés et si le professeur Gerke en entreprend l'exhumation ce n'est pas pour les mettre à la mode, mais pour faire connaître des œuvres dont l'intérêt n'est pas niable. Un érudit nous restitue un instant de la peinture baroque dans un livre magnifiquement présenté.

Gottfried Keller. Gesammelte Briefe (Bentsch, Bern, 1950, tome I, 491 p.). — La grande édition des œuvres de G. Keller va être complétée par celle de la correspondance, dont est chargé le Dr Carl Helbing; elle doit former quatre volumes et sera la plus complète qui existe. Les lettres ne sont pas publiées chronologiquement et on peut le regretter, car il est plus difficile de suivre l'évolution du romancier; en revanche le groupement par destinataires permet de mieux saisir la nature de ses relations avec sa famille ou ses amis. Le premier tome comprend les lettres de G. Keller à sa mère, à sa sœur, à Johann Müller, Johann Salomon Hegi, Rudolf Leemann, Freiligrath, W. Baumgartner, Hermann Hettner, Anne Hettner; il est fort intéressant et riche de renseignements indispensables, en particulier dans les cent cinquante pages de la correspondance avec Hettner. Typographiquement le livre est parfait.

Philosophie der Endlichkeit als Spiegel der Gegenwart, par *Fritz J. von Rintelen* (Westkulturverlag Anton Hain, Meisenheim/Glan, 1951, 490 p.). — Que penseraient les grands métaphysiciens allemands ou les romantiques en quête d'Absolu d'il y a un siècle et demi en face d'un ouvrage considérable et très documenté sur « la philosophie du fini considéré comme miroir du temps présent »? Ils crieraient sans doute à la décadence et à la mort de la spéculation. En fait, nous assistons à une évolution qui commence avec Schopenhauer, le pessimiste, se poursuit avec Nietzsche, négateur de tout ce qui est « méta-physique », aboutit vers 1900 à la philosophie de la vie de Simmel et à la glorification de la vie dans la littérature contemporaine et débouche pour ainsi dire dans le fini. L'ouvrage de F. J. von Rintelen est donc une manifestation du « Zeitgeist », mais il est d'une importance particulière en Allemagne, où l'on considère ce qui est fini, limité, comme l'obstacle à transcender pour s'élever à l'Absolu. Or, c'est le cas pour l'homme qui, ayant rejeté les valeurs divines, est, ainsi que l'écrivait Rilke, suspendu au-dessus d'un abîme; il faut donc justifier l'existence pour surmonter le nihilisme. Tel est bien le but poursuivi par l'auteur dans une œuvre qui représente l'aboutissement de

très longues et très amples recherches et qui de ce fait pêcherait plutôt par surabondance; les arbres risquent de cacher la forêt, mais ceux qui y pénétreront en sortiront enrichis. Ajoutons que c'est un plaisir particulier de voir un philosophe allemand si bien renseigné sur la philosophie et la littérature françaises; il y a là une culture européenne qui fait honneur à F. J. von Rintelen.

Gœthe. Poésies (Aubier, 1951, 2 vol., 264 et 295 p.). — Enfin! La collection bilingue des éditions Aubier s'est enrichie des poésies de Gœthe; le traducteur, le germaniste Ayrault, a droit à la reconnaissance des lecteurs pour cette œuvre, à laquelle il travailla plusieurs années et qui représente une réussite. L'introduction devait nécessairement être très importante : dans ces 120 pages Ayrault ne pouvait pas tout dire, mais nul ne songera à lui en faire grief, car il y a mis beaucoup de science et de compréhension; il y a déposé les résultats d'un très long commerce avec un poète qui lui est cher. Traduire des poèmes extrêmement divers présentait les difficultés les plus variées; il s'en est tiré avec un bonheur presque constant; sa traduction est très précise et pourtant elle ne tombe pas dans la platitude ou dans un français approximatif; il ne cherche pas à enjoliver le texte, comme pourrait le faire un poète désireux de recréer l'original, et pourtant son sens poétique lui permet de rendre, souvent en vers non rimés, le ton du texte allemand. On découvre par-ci par-là quelques taches, mais elles sont peu de chose en regard des trouvailles heureuses qui ne manquent pas. Grâce à ces deux livres, qui sont parmi les meilleurs de la collection, la plus grande partie des poésies de Gœthe depuis ses débuts jusqu'au voyage en Italie est enfin mise à la portée de tous; nous souhaitons que la deuxième partie suive de près la première, et que le succès récompense cette œuvre de probité et de qualité.

Gœthe Neue Folge des Jahrbuchs der Gœthe-Gesellschaft. Zwölfter Band. 1950 (Böhlau Weimar 1951, 373 p., broché 16 MK). — La société Gœthe continue, à Weimar, et vient de publier un très important volume, où nous découvrons des articles de L. A. Willoughby sur « Der lebende Gœthe », de P. O. Rave sur « Die holländernde Mode in der Vaterstadt des jungen Gœthe », de J. Jahn sur « Das künstlerische Leipzig und Gœthe », de J. Müller-Blattau sur « Gœthes Weg zu J. S. Bach », de K. Markert sur « Gœthe und der Verlag seiner Werke », de H. Bräuning-Oktavio sur l'histoire de l'amitié de Gœthe et Merck jusqu'en 1775, de M. von Propper sur « Gœthe und Puschkin-Wahrheit und Legende », de Carius, Balzer et Hassenstein sur les travaux scientifiques de Gœthe. Cela est copieux plus qu'intéressant et neuf. La société Gœthe est-elle paralysée par le partage de l'Allemagne? Des travaux plus originaux ont-ils été rendus impossibles ou même refusés? La Gœthe Forschung est-elle à bout de souffle? Il y a du moins des promesses de renouvellement dans les projets d'éditions et E. Grumach nous renseigne sur la grande édition envisagée, tandis que L. Blumenthal nous parle des manuscrits du *Tasso* et W. Flach de la publication des écrits relatifs à l'activité administrative de Gœthe.

Ein selbsterzähltes Leben, par *Ernst Barlach* (Piper, Munich, 1948, 50 p., 90 ill.). — Barlach fut un grand artiste, que le régime national-socialiste eut l'impudeur de renier comme un des tenants de « l'art dégénéré »; il connaît de nos jours une célébrité nouvelle et méritée. La maison Piper a fait beaucoup pour lui en publiant ce volume où il raconte sa vie comme une préface à 90 reproductions de ses œuvres. Il est peu d'artistes qui aient eu à un tel degré le sens de l'humain. Barlach a dit dans le bois ou la pierre, le bronze ou le plâtre, la détresse des hommes qui souffrent et meurent; il l'a dit avec une éloquence muette dans ces personnages schématisés qui sont la voix même de la détresse. Peut-on imaginer plus grandiose et plus simple monument aux morts de la guerre que celui qu'il créa pour la ville de Magdebourg? C'est un grand livre, qui bouleverse et rend meilleur.

Die Tochter Farinatas, *G. von le Fort* (Insel-Verlag, 1950, 203 p.). — Trop peu connue en France comme romancière, Gertrud von Le Fort y est encore inconnue comme « nouvelliste ». Or elle vient de révéler cette forme de son talent dans plusieurs nouvelles dont quatre forment le présent recueil : *Die Tochter Farinatas*, qui lui donne son titre, *Das Gericht des Meeres*, *Die Consolata*, *Plus ultra;* la deuxième et la quatrième sont particulièrement belles. L'auteur en emprunte les sujets à l'histoire de l'Italie, de la France, de l'Angle-

terre et de l'Espagne, et y exalte le rôle de la femme. Elle excelle dans l'art de conter d'une manière dramatique et de créer une atmosphère; son style a la pureté que nous admirions dans ses romans. Il faut faire connaître ces nouvelles au public français.

Attila, par *H. Homeyer* (W. de Gruyter, Berlin, 1951, 238 p.). — A lire le livre que Mme Homeyer vient de consacrer à Attila on éprouve une impression comparable à celle que doivent ressentir des profanes qui voient une momie apparaître hors de ses bandelettes. En effet, l'auteur écarte tout ce qui est du ressort de la légende ou de la vie romancée pour remonter aux sources historiques, aux textes eux-mêmes, qui permettent de retracer le développement de l'empire des Huns, la vie et les conquêtes d'Attila, puis la désagrégation de son royaume. On aurait pu craindre une sécheresse historique et l'on découvre des textes intéressants, parfois naïfs et savoureux, que Mme Homeyer commente et relie avec talent. Inutile d'ajouter qu'elle connaît les ouvrages consacrés à son « héros », car chez elle l'historienne s'unit à la philologue.

Erlebtes Leben, par *Binding* (Hans Dulk, Hamburg, 288 p.). — Cette œuvre de Binding n'est pas une nouveauté, mais l'auteur est trop peu connu en France pour que nous ne disions pas la valeur et l'intérêt de cette autobiographie. Ainsi que le titre le suggère Binding ne veut pas raconter sa vie, mais présenter les expériences qui en furent les événements décisifs. Or, si elles furent importantes pour lui et donc pour nous dans la mesure où nous désirons le mieux connaître, elles présentent souvent un intérêt considérable, parce qu'elles nous font revivre une époque maintenant historique : celle qui a précédé la première guerre mondiale. Sur le particularisme des princes, le nihilisme de la jeunesse, la passion des Allemands pour le monde méditerranéen, sur la guerre, etc., on trouve des pages essentielles, des traits plus révélateurs que bien des dissertations. Parmi tous les « Mémoires » celui-ci est un des meilleurs et il est écrit avec une simplicité distinguée.

Moselfahrt aus Liebeskummer, par *Binding* (Ibid., 47 p.). — Parmi tous les récits de Binding, un des plus charmants et des plus délicats. Signalons cette petite édition illustrée, où on le relit avec un plaisir nouveau.

Wir fordern Reims zur Uebergabe auf, par *Binding (Ibid.*, 99 p.). — Un reportage tout simple et qui nous paraît stupéfiant : en 1914 des officiers allemands, dont les noms sont donnés, pénètrent sans être inquiétés dans les lignes françaises pour sommer Reims de se rendre; ils auront beaucoup plus de peine à regagner leur unité après la bataille de la Marne et ne le pourront que grâce à la Légion d'honneur qui avait été attribuée à l'un d'eux. A lire ce récit de nos jours on croit parfois rêver.

Ad se ipsum, par *Binding* (*Ibid.*, 107 p.). — C'est un recueil de sentences ou de réflexions extraites du journal quotidien; on y trouve un Binding moraliste, qui surprend un peu, mais attache, car sa valeur humaine est grande.

Herder Korrespondenz (I. Beiheft, Jahrgang V, September 1951). — Herder, la grande maison d'édition catholique de Fribourg-en-Brisgau publie un numéro spécial de sa Herder-Korrespondenz pour célébrer le cent-cinquantième anniversaire de sa fondation; elle peut lui donner ce titre : « La maison Herder et la vie catholique de 1801 à 1951 ». Avec les articles de Scherer, Arnold, Rombach, Schreiber, Köhler, Antz, Weiss, Sacher, Herder-Dorneich, ce numéro ne saurait laisser indifférents ceux qui s'intéressent à la pensée et à l'édition catholiques en Allemagne depuis un siècle et demi.

Wirkendes Wort (Paedagogischer Verlag Schwann, Düsseldorf, I. Jahrgang 1950/51, 5. Heft, 64 p.). — Voici une revue sans prétentions et dont on ne parle guère. Or, le numéro de juin-juillet 1950, qui nous parvient, est plein d'intérêt : des travaux d'Erich Ruprecht sur *Dichtung-Wahrheit oder Spiel?*, d'Helmut Wocke sur le *Salzburger grosses Welttheater* d'Hofmannsthal, d'Eric Hock sur la nouvelle de Bergengrün *Des Arzt von Weissenhasel*, d'Hans Stahlmann sur le poème de Mörike *Elfenlied*, d'Hannelore Pfennig sur *Der Zaunkönig in deutscher Wortgeographie*, une très importante bibliographie de Gœthe en 1949 par Heinz Nicolai, qui commente avec compétence et sympathie les travaux français et anglais, de nombreux comptes rendus de livres récents, de congrès, en particulier d'un congrès rilkéen tenu aux Etats-Unis. L'ensemble est d'un niveau élevé et une revue

de ce genre constitue un organe vivant, dont la valeur scientifique et pédagogique est incontestable.

Die neue Rundschau (S. Fischer, Francfort). — Au programme du nº 2 de 1951 figurent Hermann Brock : *Hofmannsthals Prosaschriften;* Christopher Fry : *Ein Phönix zuviel; Ueber das zeitgenössische Theater;* Adorno : *Der entzauberte Traum;* Ilse Aichinger : *Der Gefesselte;* E. R. Curtius : *Gœthes Aktenführung;* Konstantinos Kavaphis : *Gedichte;* Kurt Leonhard : *Das Ungenügen am Menschen in der neueren Kunst;* Carl Misch : *Weltpolitische Notizen.*

Documents (96, bd Montparnasse). — Cette revue mensuelle des questions allemandes continue à fournir une documentation de premier ordre. Le nº de décembre 1950 est placé sous le signe de l'humanité, car il consacre cinq études importantes aux réfugiés, qui au nombre d'environ dix millions (12 nous paraît exagéré) constituent un problème tragique pour l'Allemagne et pour l'Europe. En outre, il fournit sous le titre *Dokumente der Menschlichkeit* d'émouvants témoignages d'humanité rassemblés par le Centre d'études protestant de Göttingen.

Le nº 1 de 1951 est consacré surtout aux villes allemandes et à leur reconstruction, le nº 2 à l'économie allemande, mais on y trouve, en outre, les articles les plus variés, par exemple, une importante étude de Hohoff sur Gotfried Benn. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

CHRISTOPHER FRY DRAMATISTE OU POETE ? — C'est, depuis quelques années, un des hommes du jour à la scène. Les plus grands acteurs — un Olivier, un Gielgud — le jouent à l'envi. La radio, la télévision le répandent. Jeune et de bonne grâce, il détonne dans notre maussaderie contemporaine; il s'en évade presque toujours pour peindre en couleurs fraîches un homme et un monde émerveillés, émerveillants. C'est pour le son neuf qu'il rend, après tant de musiques fripées, que son théâtre attire les foules; un peu comme Anouilh, qui n'aurait peut-être pas aussi bien réussi à Londres si justement Christopher Fry, son adaptateur anglais, ne lui avait par son nom servi de caution et frayé la voie. La publication d'un livre enthousiaste (1) sur cet écrivain, encore proche de ses débuts si l'on tient compte de la guerre, achève de le rendre actuel (2).

Il ne s'agit pas ici de décrire et de présenter ses pièces. Lisez les originaux, ou le livre de Stanford qui les analyse bien. Je voudrais essayer de définir ce qu'on pourrait appeler le cas Fry, de répondre à certaines questions essentielles que soulève déjà son œuvre, et du même coup de discerner de celle-ci le fort et

(1) *Christopher Fry*, by D. Stanford (London, Nevill, 1951, 222 p., 12/6).
(2) Il a écrit sept pièces : *The Firstborn* (pour mémoire; c'est la seule que je n'aie pas lue); *The Boy with a Cart* (Oxford Univ. Press, 1939, 40 p.); *A Phoenix too Frequent* (London, Hollis and Carter, 1946, 70 p., 6/); *Thor, with Angels* (Oxford Univ. Press, 1949, 47 p., 5/); *The Lady's not for Burning* (*Id.*, 1949, 98 p., 6/); *Venus Observed* (*Id.*, 1950, 99 p., 6/); *A Sleep of Prisoners* (*Id.*, 1951, 51 p., 6/).

le faible. Ce sont les impressions d'un lecteur. Elles ne valent que pour lui, et dans la mesure où l'on peut juger du théâtre loin de la scène et de ses sortilèges.

La critique est beaucoup plus réservée que le parterre vis-à-vis de Fry. Dans sa majorité, elle vante ses dons de poète et le conteste du point de vue dramatique. Si elle a tort, et prononce en vertu de règles ou d'habitudes qui n'empêchent personne d'exister de son seul droit et par une force originale, ce n'est pas les yeux fermés : elle sait qu'elle a contre elle Molière et le public souverain. Le *Fry* de Stanford vise tout entier à détruire ces réserves. Son admiration, son talent attirent la sympathie. On ose à peine braver ses foudres préventifs en disant qu'il ne convainc pas entièrement.

La haute qualité du théâtre de Fry tient à une variété de raisons complètement énumérées par son avocat. En général chez lui l'époque est lointaine et volontiers biblique, l'optique légendaire, les incidents frappants, l'effet total d'un romanesque drolatique, ému, relevé. Le style séduit par la souplesse du vers, le jaillissement des images, l'inépuisable richesse et la virtuosité verbales. Tout cela traduit l'extase devant le spectacle du monde. « Ce que je m'amuse avec moi », pourrait dire Fry au rebours de Triplepatte. On peut trouver ce jeu provocant, l'accuser parfois de mauvais goût. Peu importe. Il n'y a pas lieu de lui reprocher la luxuriance, l'incongruïté ou l'incohérence, à l'occasion, de ses mots ou de ses images, bref sa préciosité : ce terme est relatif aux dispositions momentanées, à l'éducation, à la nationalité de chacun. Shakespeare a justifié la parfaite liberté du poète, par le précepte et par l'exemple. Un enchantement aussi grisé que celui de Fry échappe aux conventions des règles et du tact. Stanford fait avec raison ressortir, sous les mots, ses qualités plus solides : le sens profond — je dirais sacramentel — de la vie, les échos mutuels de symboles, les irisations et les contrastes d'un pathétique et d'un comique intenses et tempérés l'un par l'autre, l'éveil au rire comme aux larmes qui sont dans les choses, les grandes contradictions humaines diffuses dans chacune de ses pièces. Ces qualités de poète, sur lesquelles on s'accorde, ne paraissent pas suffire à créer le souffle et le mouvement d'œuvres véritablement agencées en vue du théâtre.

Pourquoi cela? En un sens, par leur excès même. Une certaine faiblesse dramatique est due chez Fry au style, et à l'action dans ses rapports avec lui.

Le style, par son uniformité, est insuffisamment adapté aux

personnages. Crainquebille dit : « Vous ouvrez jamais la bouche : vous avez donc pas peur qu'elle pue? » Si je savais imaginer ce que lui ferait dire Fry, je créerais au lieu de juger. Il en ferait peut-être le pauvre à la brebis, victime dans l'Ecriture d'une éclatante injustice, lui ferait sans embarras exprimer la même pensée, mais dans un langage lyrique pareil à celui du prophète vengeur. Dans l'*Antigone* d'Anouilh, le factionnaire dit : « Question solde : on a la solde ordinaire du garde, comme ceux du peloton spécial, et pendant six mois, à titre de gratification », etc. Dans *A Phoenix too Frequent*, le factionnaire dit : « Non, non, ne danse pas, ou du moins rien qu'au dedans; ne danse pas; pleure encore. Nous mettrons un fossé de larmes autour de son bastion d'amour, et sauverons le monde. C'est quelque chose, c'est bien davantage, c'est la régénération, de voir comment une joue humaine peut devenir aussi pâle qu'un étang. » Il y a autant de poésie dans la pièce d'Anouilh et beaucoup plus de théâtre, si l'on demande à celui-ci des caractères et si, même dans le rêve et la féerie, le langage doit varier avec le personnage. Le ton et les situations ont beau différer; on a beau réagir contre le théâtre réaliste; il y a des vraisemblances pareilles à la pesanteur dont seul un fakir voudrait faire croire qu'il est affranchi. Là où le fakir nous trompe, Fry est sincère, tout entier dans le jeu, dans ses créatures. Ce n'est pas elles qu'on entend, c'est lui. La comparaison avec Shakespeare, imprudemment provoquée par Stanford, découvre l'abîme qui sépare son langage dramatique et celui de son successeur. Celui de Shakespeare, d'une musculature plus serrée, chatoie avec cohésion. Il est approprié à celui qui parle. Celui de Fry, malgré le bonheur de sa poésie, est indifférencié. C'est toujours l'auteur qu'on entend, qu'on croit voir adresser des clins d'œil au public. Shakespeare est impersonnel et naïf, lui non.

Il est vrai aussi que la virtuosité verbale de Fry, ses jeux de mots incessants et diaprés comme des jets d'eau, nous initient au miracle de tout. Mais, semblable aux physiciens modernes, à force de pulvériser le monde il le dissout en idées, il abuse des abstractions. Si Shakespeare en use, elles ne paraissent jamais tirées d'une dissertation. Chez Fry elles sont trop souvent cérébrales, viciées par le poison moderne de l'intellect et du savoir, donc doublement déplacées : dans les bouches d'où elles sortent, comme on l'a vu, et en elles-mêmes. On objectera que le style de Fry est délibéré. Il n'en est pas moins gâté poétiquement et dramatiquement par tant de culture.

L'action, elle, n'est pas exactement absente, dans ce sens qu'il

se passe quelque chose. Cependant elle paraît à la fois trop ténue, trop peu dépouillée, trop étouffée sous la luxuriance du style. J'imagine qu'à la scène ce n'est pas elle qui fait le succès de Fry, mais le feu d'artifice poétique dont il nous éblouit. Un feu d'artifice tellement redevable aux ressources de l'anglais qu'on se demande comment, sans le dénaturer, on a pu le faire passer en français comme l'annonçaient récemment les journaux.

A cet égard il y aurait à reprendre en détail la comparaison dressée par Stanford entre son compatriote et Musset, Rostand, Anouilh. C'est peut-être ici surtout que son admiration l'aveugle à la différence des ordres, alors que ces seuls noms permettent à un Français de mieux prendre la mesure de Fry. Musset, Anouilh? C'est beaucoup. Rostand? Plus proche à la vulgarité près. Pourquoi pas Banville, ou André Rivoire pour ceux qui lui conservent à bon droit leur amitié? Si je n'aimais pas Fry, je ne l'aurais pas si longuement discuté. J'ai voulu tempérer un éloge excessif. Etre un charmant, un éblouissant poète, original et intensément indigène, ce n'est déjà pas si mal.

Jacques Vallette.

P.-S. — Dans sa chronique parue en octobre, dernière ligne, lire « annexé » au lieu d' « annexée ». Qu'on veuille bien pardonner une correction d'épreuves inattentive.

J. V.

LIVRES.

La nuit privée d'étoiles, par *T. Merton*, trad. Tadié (Paris, Michel, 1951, 395 p., 780 fr.). — Un trappiste américain raconte sa jeunesse et sa conversion. Le livre se prend avec un vif intérêt, que ne doivent pas décourager beaucoup de passion sincère et quelques longueurs. Sauf erreur, les éditions américaine, anglaise et française de ce best-seller ont chacune un titre différent : cela fait-il partie d'un plan de publicité singulièrement déplaisant en pareille matière, où le sujet se recommande de lui-même?

Sheridan, by *W. A. Darlington* (London, Brit. Council and Longmans, 1951, 29 p., 1/6). — Dernier paru des suppléments aux « Brit. Book News », sur le même ingénieux modèle. La biographie joue un grand rôle chez un homme dont la vie fut « une aventure », notamment sa deuxième partie peu connue en France. Mais l'œuvre est décrite en rapport avec elle, et comparée à celle d'autres dramatistes.

Clerihews Complete, by *E. C. Bentley* (*Ib.*, W. Laurie, 1951, 224 p., 12/6). — On n'a pas pénétré le génie anglais si l'on ne connaît et n'entend pas deux espèces de poèmes humoristiques : le limerick (5 vers) et le clerihew (4 v.). L'étymologie du premier est discutée. Le second doit son nom à E. Clerithew Bentley, connu aussi comme le père du détective Trent. C'est une espèce de canular qui attribue à un personnage illustre un trait ou une aventure cocasse (cf. notre Dagobert). On se délectera à lire ici, toutes les 2 p., avec en regard une illustration dans le ton, un quatrain surprenant. Gageons que ce livre servira souvent d'étrennes cette année.

Occupation : Writer, by *R. Graves* (*Ib.*, Cassell, 1951, 288 p., 12/6). —

Graves est surtout connu (par ses poèmes, ses romans historiques, sa critique) pour un auteur fécond, cultivé, ingénieux, et pour l'un des principaux écrivains de ce temps. Les mêmes qualités recommandent ce recueil où, à côté de nouvelles et de deux pièces de théâtre, figurent surtout des essais bourrés de connaissances et rédigés drôlement. Un fureteur éminent y fait part de ses trouvailles sur le jurement et les gros mots, l'inceste chez les Césars, la folie des chapeliers, proverbiale en Angleterre, Atkins le troupier anglais, le colonel Blimp (équivalent de notre Ramolliot), etc. Où s'arrête l'histoire, où commence la fantaisie, dans ces recherches et rêveries délectables?

Shakespeare, by W. *Raleigh* (*Ib.*, Macmillan, 1950, 234 p., 5/). — Un des classiques de la critique shakespearienne, sérieux, compendieux, nourrissant, longtemps épuisé, qu'on se réjouit de voir paraître maintenant en édition de poche et bon marché.

A Breeze of Morning, by *C. Morgan* (*Ib.*, *id.*, 1951, 244 p., 10/6). — Les amours enfantines, dans ce dernier roman de Morgan, sont un paradis assez vert de ferveur, d'où le narrateur sort sans douleur excessive, grâce à son altruisme, pour mûrir harmonieusement. L'harmonie d'une douce maturité : qualité maîtresse de ce livre qui est de la meilleure veine de l'auteur, celle du *Portrait dans un miroir* et du *Voyage*. Elle est sans doute à base d'usage et de raison chez le créateur; le jeune héros est altruiste de nature (il ne le sait pas); il aime aussi vivre dans un monde ordonné, où l'on ne soit pas inutilement malheureux. Les destinées s'arrangent par l'acceptation de l'inévitable. Les blessures guériront avec le temps parce qu'on respecte les lois de la vie (il y a un Howard qui unit la possibilité de souffrance de Dominique au bon sens d'Augustin). Cette façon de prendre les choses peut donner une œuvre plate; ici, elle est diffuse et poétisée par un état d'esprit religieux, attentif aux perpétuels symboles de la vie courante : l'écriture s'en ressent, avec sa simplicité puisée aux bonnes sources, et le style avec ses correspondances d'images. Morgan sait porter au plus haut les élégances de l'honnête homme. Ajoutez le charme d'une vieille demeure campagnarde, d'un châtelain érudit et désargenté, d'une éblouissante « demoiselle ».

Criticism and the 19th Century, by *G. Tillotson* (*Id.*, Athlone Press, 1951, 294 p., 18/). — L'exigence de l'auteur envers lui-même et son attention au passage significatif suffiraient à recommander ce livre, qui doit son intérêt d'abord au soin de la lecture. D'où beaucoup de nouveau à dire sur Arnold, Pater, Newman essentiellement, aussi sur l'arrière-plan intellectuel de la poésie anglaise au siècle dernier, sur W. Collins et sur H. James. On lit les critiques de cette époque comme des créateurs, et Tillotson revendique pour le critique actuel la même dignité. Si l'on aime remuer des idées, on sera de son avis. Il pourrait y en avoir dans son livre quelques-unes de superflues. Mais on y puisera de nouvelles raisons de revenir à ce siècle glorieux, et combien plus peut-être par comparaison avec le nôtre.

Pericles, the Quarto of 1609, by *W. Shakespeare* (*Ib.*, Sidgwick and Jackson, 1951, 21/). — On a parlé ici de l'admirable série de reproductions des in-4° de Shakespeare, qui permet de ne plus consulter en bibliothèque les rares exemplaires de ces premières éditions. On croit que *Pericles* n'est pas du seul Sh. Il ne figure pas dans la première édition in-folio de 1623. Et pourtant il existe en plusieurs éd. in-4°; dont la première est reproduite d'après l'exemplaire du Brit. Museum, avec une perfection qui va jusqu'à montrer sur telle page l'impression du verso. Des lecteurs l'ont annoté au cours des âges. Cela vit et fait rêver.

Thought in 20th Century English Poetry, by *R. Tschumi* (*Ib.*, Routledge, 1951, 299 p., 18/). — La poésie contemporaine est fort délibérée; l'étude de ses représentants soulève, si on la veut complète, des questions de principes; réciproquement elle rend vivante et significative la théorie poétique par les points d'application qu'elle lui offre. Voilà qui fait l'intérêt premier de ce livre, et qui sert d'arrière-plan à ses chapitres principaux, sur Yeats, Muir (heureusement mis ainsi très haut), Eliot, Read, Day Lewis. D'autres, dont il est question brièvement, mériteraient plus d'attention : p. ex. Auden. C'est surtout sur ses choix et ses exclusions qu'on peut différer d'avec l'auteur : affaire de goût. Il n'est pas le premier à définir la pensée en poésie par une façon de penser, ou de sentir, opposée à l'idée présentée discursivement. Il rend service en étudiant de cet angle des poètes qu'il nous aide ainsi à mieux connaître.

Hobbes and his Critics, by *J. Bowle* (*Ib.*, Cape, 1951, 215 p., 10/6). — On croyait Hobbes étudié de toutes parts, et on ne voit pas *a priori* l'intérêt du titre ci-dessus, qui est grand pourtant et annonce des nouveautés importantes. On ne peut comprendre tout à fait le *Leviathan* qu'en connaissant les réactions qu'il souleva. Elles font prendre la pleine mesure de Hobbes par rapport au passé (scandale de la rupture avec une tradition qui remontait au moyen âge et à l'antiquité) et à l'avenir (annonce du 19e s. utilitaire et du positivisme d'Austin). Elles font prendre contact avec d'excellents écrivains trop oubliés : Rosse, Ward, Lucy, Lawson, Hunton, Bramhall, Eachard, Clarendon, Whitehall. Elles aident à comprendre pourquoi ce n'est pas Hobbes qui a dominé la pensée politique du 18e s., mais bien Locke et ses précurseurs. Elles vont encore plus loin en faisant saisir l'insuffisance psychologique de l'utilitarisme et la nécessité d'une mystique sociale. Ce livre est excellent parce que l'auteur a discerné la portée de son sujet et parce qu'il écrit de façon à se faire lire.

Our Way of Life (*Ib.*, Country Life, 1951, 152 p., 15/). — Douze contributeurs parlent d'aspects de la vie sociale, intellectuelle et morale des Anglais tels que : la religion, la Constitution, le Parlement, la Justice, la tradition maritime, les cathédrales, la poésie, la musique, les autres arts, la campagne, l'intérêt pris à la nature, et, bien sûr, le cricket. Il y a beaucoup à tirer de ce livre attrayant, et plaisir à en étudier les 36 illustrations bien choisies.

Cirencester, by *A. F. Kersting* and *R. L. P. Jowitt* (*Ib.*, Batsford, 1951, 48 p., 7/6). — Que dit à un Français ce nom aux trois prononciations reçues? Ayant lu la monographie de cette petite ville, qui remonte au moins aux Romains et a conservé au cœur de la campagne la plus anglaise qui soit son caractère vieillot de centre lainier à la charmante architecture, il comprendra qu'on l'ait choisie de préférence à d'autres, et qu'on en ait présenté 50 illustrations qui donnent envie d'y aller voir.

Middlesex, by *N. G. Brett-James* (*Ib.*, Batsford, 1951, 432 p., 49 ill. pl. p., 2 cartes, 15/). — Depuis qu'on l'amputa il y a soixante ans au profit du comté de Londres, le Middlesex est le plus petit d'Angleterre après le Rutland. Il a souffert, dans l'attention générale, du voisinage de la capitale qui a débordé sur lui. Et pourtant, comme le montre ce plus récent des « County Books », il en mérite davantage par son sol, sa géographie, sa préhistoire, son histoire, la campagne qui lui reste, et son importance dans la vie contemporaine. On ne saurait négliger de joindre ce volume aux précédents, aussi bien à cause du texte que de l'illustration, dont l'éloge n'est plus à faire : p. ex., à défaut de Hampton Court en pierre, son ravissant portrait.

Caricatures and how to draw them, by *W. A. S. Herbert* (*Ib.*, Pitman, 1951, 93 p., 15/). **Painting for Pleasure**, by *R. O. Dunlop* (*Ib.*, Phœnix, 1951, 137 p., 32 ill. dont 4 en coul., 8/6). — Les artistes qui ont écrit ces deux livres ne croient pas qu'il faille décourager les arts. Ils ne donneront évidemment pas le talent à qui ne l'a pas. Mais ils encouragent le novice timide par le précepte, par l'exemple (tous deux sont abondamment et utilement illustrés), et par des suggestions pratiques, relatives aux procédés et au matériel, qu'il y aurait autant de sottise à suivre servilement qu'à mépriser.

Paintings from America, by *J. Walker* (Penguin, 142 p., 48 ill. pl. p. dont 8 en coul., 7/6). — Les Whistler, les Sargent, les Cassatt, on les connaît chez nous. Les autres, ceux qui ne sont pas venus à nous, on s'en fera une première et très bonne idée par l'étude de J. Walker, qui, du 18e s. aux contemporains, discerne parmi eux trois courants réaliste, imaginatif, primitif, dont il compare l'évolution à celle des lettres dans le même temps. Les illustrations prouvent qu'il y a depuis longtemps une peinture américaine qui compte. Il y a cent à cent vingt ans, un Hicks, un Audubon, et de saisissants anonymes produisaient même des œuvres qu'on attribuerait aisément au douanier Rousseau, ou aux Bombois, Vivin, et autres Séraphine d'aujourd'hui.

Shakespeare's Characters, by *W. H. Thomson* (Altrincham, Sherratt, 1951, 320 p., 25/). — A un Français, les drames de Shakespeare tirés de l'histoire d'Angleterre ne sont-ils pas moins familiers que les autres à cause des notions d'histoire qu'il supposent et des recherches à faire de tous côtés pour les acquérir? On est donc tenté de dire que ce dictionnaire, où la besogne est faite et la matière assemblée, devrait nous encourager à lire davantage et à mieux comprendre

ces pièces si belles. L'auteur a inclus *Macbeth*, exclu les drames à base plus légendaire, et fait son travail à fond : non seulement tous les personnages, épisodiques même, sont expliqués, mais ceux auxquels il fait allusion, jusqu'aux anonymes identifiables. Sur la possibilité de certains portraits à clef (p. ex. Lucy), on peut ne pas le suivre. 1 frontispice, 32 tableaux généalogiques.

Bibliography of British History, the 18th Century, 1714-1789, by *S. Pargellis* and *D. J. Medley* (Oxford Univ. Press, 1951, 668 p., 42/). — Cette imposante publication, préparée pendant des années par des savants britanniques et américains, en continue deux autres semblables qui couvraient la période 1485-1714. Elle concerne tous les aspects de l'histoire de la G.-B. et de ses dépendances : politique, constitutionnel, juridique, économique, etc., mais aussi intellectuel et artistique. Elle intéresse donc tous ceux qui, à un titre quelconque, travaillent sur le 18e s. anglais. Elle ne peut servir que si elle est commode à consulter, c'est-à-dire bien conçue et bien composée; comme un guide, non comme un catalogue; comme un paysage au relief exact et apparent, non comme un trottoir de rue. Etant donné le nombre prodigieux de documents existant sur cet immense sujet, un choix s'imposait. La répartition est admirablement systématique et pratique : un coup d'œil à la table oriente immédiatement. Les articles sont annotés de façon à renvoyer s'il y a lieu de l'un à l'autre et à suggérer les travaux complétifs : en plus des 4.558 articles numérotés, le livre doit renfermer en réalité plusieurs fois ce nombre de titres. Dans l'ensemble, il n'y a rien à redire au choix, même si tout spécialiste peut çà et là estimer assez important pour être cité tel ouvrage qui pourrait ne pas l'être. L'une des sections les plus secourables concerne les rapports de la Historical Manuscripts Commission. La méthode suivie est exposée dans des pages qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ce répertoire indispensable.

Reçu. — *Hornblower seigneur de la mer*, par C. S. Forester, trad. Beerblock (Paris, Gallimard, 1951, 444 p., 695 fr.). — *Son corps*, par W. Sansom, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1951, 255 p., 480 fr.). — *La veuve*, par S. Yorke, trad. Mathieu (Paris, Plon, 1951, 255 p., 360 fr.).

REVUES.

The New Statesman and Nation, 22.9-20.10.51. — Séries (beaucoup d'articles très intéressants de correspondants) : Scandinavie (22-29.9). E. U., Corée, U.R.S.S.; Au Nepal (22.9-6.10). France et Allemagne; Iran et Proche-Orient; Avant les élections (22.9-20.10). *22.9 :* Difficultés du futur cabinet. Trieste. Fabriques de chaussures. L'opéra de Stravinsky. Daudet. *29.9 :* Hiver et charbon. Un exercice de sécurité. Au nord du Zambèze. Un romancier peu connu. *6.10 :* Labour et Bevan. Les témoins du millenium. Marigny à Londres. Revue des livres d'automne. Balzac. *13.10 :* Le festival, par son architecte. Livres de classe. Poissons rares. Leslie Stephen. *20.10 :* Economies sans larmes? Portugal. Village indien. Les voyages. Picasso. Horowitz. Un roman de Pritchett.

The Listener, 20.9-18.10.51. — Séries : E. U.; Autour de Virgile (20-27.9). Règlement avec l'U.R.S.S.? (20.9-4.10). Nouvelles d'Afrique; Avant les élections (20.9-18.10). La parapsychologie; Société et liberté (27.9-4.10). Angleterre et Commonwealth (4-11.10). *20.9 :* Télévision et diplomatie. M. Roberts et le monde. F. Cooper. L'espoir chrétien. Xénophobie. Sculpture indienne. Verdi. *27.9 :* Grèce. Combustibles et énergie. Le whisky de Chandler. Musique scandinave. *4.10 :* Canada. Le « Third Programme » de la B.B.C. Oulanova. Ricardo. France et production. Un village anglais. Musique allemande contemporaine. *11.10 :* Jérusalem. Jouvet. La paradoxographie. Philosophie anglaise contemporaine. Cornouailles. Numismatique. Musique russe. Rameau. *18.10 :* L'évolution. Correspondance de Dickens. Le Kalahari. Hugo Wolf. Un précurseur de Bach.

French Studies, July 1951. — Le thème de la confession. Livres interdits en France en 1679. Argent et lettres sous le Second Empire. Corbière. St-Exupéry. La traduction. — *Id.*, October 1951. — La nature dans les *Lettres persanes*. Diderot à Falconet. Centenaire de Balzac. La langue de Racine. Les métaphores de Hugo. Etymologie de *patois*.

The Dublin Magazine, Oct.-December 1951. — Poèmes. Le journal d'E. Shakespeare. Synge. Adaptation d'une comédie de Verlaine. Revues des théâtres, des arts, des lettres.

The Hudson Review, Autumn 1951. — Responsabilité du poète.

Vents, par St J. Perse (texte et trad.), suivi d'un essai de Claudel traduit. La poésie lue. Philosophie anglaise contemporaine. Trois écrivains américains. Poèmes. Nouvelles.

Books Abroad, Summer 1951. — F. von Unruh. Critique du prix Nobel. A. Fontaine. Edward Munch. — J. V.

ORIENT

CONNAISSANCE DE L'INDE. — Ces choses ont plus de conséquences qu'elles ne font de bruit : voici que tout lecteur peut désormais se renseigner avec autant de sûreté que peu d'effort sur la vie profonde de l'Inde, religion, philosophie, poésie, institutions. Il le devra en majeure partie aux petits livres que L. Renou a consenti à tirer de ses longs travaux. Ceux-ci portaient d'abord sur les problèmes linguistiques les plus délimités, sur les faits de grammaire les plus stricts ; leur auteur reprend aujourd'hui, en marge de cette exploration, la mission de notre école indianiste quand il condense dans quelques exposés substantiels les résultats acquis, ainsi qu'il faisait quand il appliquait à des difficultés de pure philologie un don de rigueur critique. Ajoutons qu'il est de ceux qui, dans les temps récents, ont tenu à contrôler leur information théorique par le contact direct avec la réalité indienne, pays, peuples, doctes et clercs.

L'œuvre ainsi édifiée apparaît maintenant sous la forme de deux séries. Série savante d'abord, où monographies et traités techniques, réservés aux spécialistes, aboutissent néanmoins eux-mêmes à de vastes synthèses conçues en vue de tout auditoire cultivé : c'est, d'une part, *l'Anthologie Sanskrite* (Payot, 1947), qui donne en français une collection exemplaire de textes épuisant toutes les activités de l'âme et de l'intelligence indiennes, depuis l'hymnaire et l'épopée jusqu'aux sciences, à l'érotique, au droit ; de tels recueils introduisent en plein cœur des choses ceux qui n'ont pas accès aux langues difficiles (une autre réussite du même type est l'irremplaçable *Anthologie Persane* d'Henri Massé, Ibid., 1950). C'est, d'autre part, commentant et illustrant ce musée d'écriture, *L'Inde classique* (Ibid., 1949), tome premier (établi en collaboration avec Filliozat et le concours de P. Meile et de Mlles Esnoul et Silburn) d'un *Manuel des études indiennes* ; il couvre jusqu'au VIIe siècle de notre ère toute l'étendue védique et brahmanique ; deux autres volumes doivent suivre, l'un reprenant la suite des événements à l'invasion musulmane, le dernier concernant l'Inde extérieure. L'ensemble, lorsqu'il sera assorti de sa bibliographie

et de son index, tous deux indispensables, constituera une véritable Encyclopédie indienne; les faits dravidiens, en effet, y sont étudiés à leur place pour la première fois, et c'est une innovation dont l'opportunité était manifeste depuis que les découvertes sensationnelles de Mohendjo-Daro, Harappa, Amri, à partir de 1921, ont soumis à revision la part faite jusqu'alors aux envahisseurs aryens. Répertoire de références sur l'état actuel de toutes les questions, on peut présumer que, pour un grand nombre d'entre elles, il fait état de solutions qui ne seront pas dépassées. Par là, une fois de plus, l'orientalisme français, continuant la lignée Anquetil-Duperron, Eugène Burnouf, Sylvain Lévi, aura procuré aux studieux un incomparable instrument de travail, enfin symétrique de ce qu'a pu être le *Manuel* de Salomon Reinach pour la philologie classique, et dont il n'existait aucune équivalence dans le domaine oriental, à l'exception des études musulmanes (le *Grundriss* allemand de la « philologie indo-aryenne » reste un prodigieux fichier).

Ce n'est pas répondre à une tradition moins grave que d'installer, grâce à une deuxième série, la connaisance de l'Inde dans l'usage général. Il faudra bien qu'un jour prochain voie entrer avec naturel l'univers dans nos programmes scolaires; en ce temps de questions indo-chinoise, indienne, chinoise, japonaise, nos écoliers, si ce n'est même beaucoup de nos étudiants et de nos professeurs, ne sont toujours instruits que de la civilisation méditerranéenne, selon les vues de Victor Duruy qui ne datent pas tout à fait d'un siècle. Dès maintenant, on n'en sent peut-être que mieux le prix de ces panoramas où en peu de pages tout est retracé, situé, classé : recueil d'études humanistes, tel que *Sanskrit et Culture* (Payot, 1949); résumés et tableaux à grandes perspectives, avec *La civilisation de l'Inde* (Flammarion, 1950), *L'Hindouisme* et *Les Littératures de l'Inde* (1) (Presses Universitaires, 1951). Ces trois derniers ouvrages, en leurs dimensions restreintes, donnent, même au lecteur le plus neuf, une vue entière de l'Inde historique; et la merveille est que la lecture en soit tout aisée, tant une documentation forte et revécue a le pouvoir de se filtrer en un exposé essentiel : il y a un degré de science qui ressemble à un art naturel. Toutefois, le bouddhisme est laissé en dehors par L. Renou, et ceci est logique, puisque le sanskrit, seul en question, n'est pas son véhicule normal; mais tout le suc en est, à son tour, exprimé dans l'excellent petit volume

(1) Du même auteur *Littérature Sanskrite* (Adrien Maisonneuve, 1946) offre le répertoire alphabétique de tous les auteurs, ouvrages, termes techniques, appartenant à la littérature sanskrite.

de J. Bacot, *Le Bouddha* (Presses Univ., 1947); et, pour qui veut pousser plus loin, la magistrale *Vie du Bouddha* d'A. Foucher (Payot, 1949) marque enfin une autre continuité de l'école française, celle-ci ayant, il y a une centaine d'années, pris la tête des explorations bouddhiques, alors les plus neuves.

Que tout ce monde indien soit ainsi, en chacun de ses éléments, comme mis à notre portée par les méthodes les plus authentiques, ai-je tort de croire que ce soit un événement? Pour accéder à l'un des climats qui ont le plus agi dans l'aventure de l'esprit, et l'un des plus fermés, semblait-il, la voie est aujourd'hui ouverte aux curieux les moins voyageurs. Cela compte, à l'heure où, la contrainte des choses tournant tous les regards vers ces lointains-là, il est désirable qu'on ne se fasse pas de leurs habitants actuels une idée étrangère à leur passé, ignorante de leurs titres historiques, de leurs traverses, de leurs recherches, de leurs apports. C'est encore une date décisive, parce que trop longtemps les orientalistes eux-mêmes ont coupé toute communication entre leurs activités spéciales et la curiosité générale; par là s'explique qu'il n'existe, ni pour les étudiants ni pour le grand public, de livres déjà entrés dans les habitudes de travail et de lecture; ce fossé était, je le crois, dangereux aussi pour l'érudition elle-même, car ses hypothèses et ses théories risqueraient ainsi de méconnaître ce qu'il y a de permanent dans les grands mobiles de l'âme.

Après une période d'expansion, c'est-à-dire d'exaltation, romantique, où les cercles de lettrés et les sympathies d'intellectuels s'ouvraient devant les découvertes avec un empressement qui ne fut pas sans les fausser, les pionniers s'étaient retranchés dans un impénétrable isolement; cette période d'austérité salutaire semble avoir achevé de mûrir ses fruits principaux; elle peut se détendre, ce qui est linguistique s'établissant assez solidement pour n'avoir plus à craindre ce qui est littérature; d'ailleurs, ce que la plus sévère grammaire a déterminé sur ce terrain, où presque tout d'abord dépend d'elle, rejoint dans ses points sensibles l'intérêt humain; les maîtres de ces techniques sentent qu'ils peuvent ne plus refuser le rendez-vous avec la vie.

Je ne sais si une autre considération leur est venue. En tout cas, elle vient à plus d'un parmi ceux qui les suivent des yeux : une masse toujours croissante de publications qui ne sont pas les leurs, et dont les mérites apparaissent variables, s'emploie à renseigner, et non moins certes à enfiévrer, l'Occident sur les aspects les plus mystérieux ou les plus magiques des doctrines et pratiques hindoues; celles-là, quelle qu'en soit la qualité, mordent sur un

très nombreux public à qui manque, pour contrôle, toute autre information. Les âmes religieuses aussi sont souvent sollicitées par des rumeurs qui leur viennent d'une spiritualité appuyée sur des fondements différents, mais capable de résonances voisines. Pour tous ces appétits, il y a nécessité profonde à disposer de nourritures saines, d'éléments de comparaison positifs et sélectionnés par une science vraie.

Raymond Schwab.

Mystique d'Orient et Mystique d'Occident, par *R. Otto*, trad. franç. J. Gouillard (Payot, 1951, 268 p.). — Importante contribution à joindre aux deux volumes de Glasenapp sur les religions de l'Inde et sur la philosophie comparée de l'Inde et de l'Occident. L'auteur, qui est celui d'un livre fameux sur *Le Sacré* (tr. fr., *Ibid.*, 1949), a, pendant quinze ans, approfondi la spiritualité hindoue. Le parallèle des deux climats mystiques est mené d'après une similitude typique entre Eckhart et Çankara. La rédaction de leçons orales a l'avantage de multiplier les exemples concrets et l'inconvénient de supposer beaucoup d'intermédiaires connus. Une identité du fait et de la démarche mystiques apparaît à travers âges et habitats; des démarcations fondamentales subsistent, notamment entre mystique de l'âme et mystique de Dieu, immanence et transcendance; l'unité serait donc plutôt dans la façon d'éprouver le besoin spirituel que dans celle de le satisfaire; l'analyse éclaire, chemin faisant, des profondeurs de paysage mental; elle s'étend à quelques autres cas, Schleiermacher, Kant. La traduction repense activement l'original (parfois sous une forme discutable) et prend soin de renvoyer aux travaux français. — R. S.

La Gnose, par *H. Leisegang*, tr. fr. J. Gouillard (Payot, 1951, 264 p.). — Premier ouvrage synthétique et objectif sur un des domaines dont l'obscurité privilégiée exerce un attrait toujours renouvelé, de Novalis et Fabre d'Olivet à Nerval et Milosz. L'historique est complété par un glossaire, des bibliographies, des images commentées, et s'appuie sur d'abondantes traductions de textes; ceux-ci, d'ailleurs, à l'exception de la *Pistis Sophia* (et de papyri découverts en 1947 et non utilisés ici), doivent être interprétés, provenant des Pères réfutant l'hérésie. Le mécanisme de la doctrine, de ses origines, de ses progrès, est démonté avec un remarquable pouvoir critique. Au point de départ, un principe grec d'amalgame s'exerce sur une mosaïque d'éléments orientaux, dans le voisinage des religions à mystères, et dans un prolongement de syncrétisme alexandrin. Une construction d'étages et de hiérarchies intercalaires séparant l'homme d'un Dieu sans commune mesure avec le monde terrestre fait foisonner des visions « dans un vaste panorama unitaire ». Le signe essentiel et le moteur initial tiennent dans le parti pris qui, rapprochant l'entreprise spirituelle d'une magie, veut qu'une religion soit science en même temps que croyance; dès lors, va intervenir une science des nombres et des lettres, fondée sur la pratique grecque où l'alphabet sert aussi aux notations arithmétiques et musicales. Les Eons du Cosmos aristotélicien bourgeonnent en une « folle végétation religieuse » où l'on reconnaît des greffes zoroastrienne et bouddhique; le pullulement de ces sectes fut le plus grave danger que dut combattre le christianisme des cinq premiers siècles. — R. S.

SCANDINAVIE

Le livre le plus important, et le plus significatif qui nous soit parvenu de Suède ces derniers temps n'est pas un roman, un essai, une œuvre d'imagination, de poésie ou de critique, mais le

début des Mémoires d'Ernst Wigforss, ministre des finances pendant de longues périodes, et jusqu'à ces dernières années (1).

L'activité prolongée de l'homme d'Etat qui oriente puissamment l'évolution de son pays est toujours un spectacle passionnant. En Suède, pays de science et de technicité, il était naturel que le passage de l'ère agricole à l'ère industrielle fût inspiré, contrôlé et, dans une large mesure, guidé par un spécialiste des sciences économiques et financières. Une chance ou un heureux destin voulurent que ce guide fût en même temps un homme de grande culture, un intellectuel issu des études humanistes, un esprit, une personnalité ouverts à tous les problèmes de l'heure, en contact avec la pensée universelle et l'évolution du monde; en sorte que son exemple serait profitable bien au delà des frontières de son pays.

L'homme est séduisant, disert et aux heures graves éloquent, avec cette flamme profonde qui anime un regard, un visage, et témoigne d'une foi inextinguible en même temps que d'une incessante agilité d'esprit.

Lorsqu'il commence d'écrire son ouvrage, à Strasbourg (1949), pendant les loisirs que lui laissent ses fonctions de représentant de la Suède au Conseil de l'Europe, Ernst Wigforss ne se propose pas de composer un récit académique, ni un panégyrique de soi-même et de sa politique; notant à bâtons rompus ses souvenirs au gré de leur resurgence, il se soucie peu de l'ordre chronologique; il accumule des feuilles volantes, nonchalamment classées par la suite sans qu'un plan rigide contrarie la spontanéité de la mémoire. De là ce caractère primesautier, l'agrément familier d'un récit sans pédantisme, qui semble la confidence parlée d'un vieil homme plus porté à la conversation qu'à la démonstration.

De là l'étonnant succès de son ouvrage, auprès même de ses adversaires, qui furent nombreux et acharnés, et qui, la plupart du temps, ne lui ont pas pardonné ses méthodes de doctrinaire et l'introduction en Suède de la lourde fiscalité socialiste.

Né en 1881, fils d'une famille modeste, son enfance reflète les humbles et solides vertus des milieux populaires suédois vers la fin du siècle dernier... la Bible, que le père lit à la mère, aux enfants (trois sœurs émigrent en Amérique) en un exemplaire reproduisant les illustrations du Français Gustave Doré, l'école, le lycée difficilement obtenu...

(1) *Minnen*. I. Före 1914. II. 1914-1932 (2 vol. in-8°, Tidens Förlag, Stockholm, 1950 et 1951).

Quel romancier saurait mieux évoquer et animer un tableau de mœurs aussi coloré et humainement vivant?

A Lund, Ernst Wigforss est philologue; ses recherches de dialectologie suédoise l'occupent longuement, sans le détourner d'incursions variées en de multiples domaines. Esprit prompt et curieux, il hésite entre la linguistique, le droit, la philosophie, et par instants la théologie. On ne saurait mieux qu'il ne le fait en quelques pages de ces mémoires montrer l'interdépendance des disciplines savantes, et que tout l'effort de la raison se ramène au problème de l'homme. L'Ecole est ici inspiratrice de longs détours et de curiosités variées : contrainte par ses limites à un universalisme qui accueille et recherche les influences étrangères et la maintient en contact permanent avec les grands courants humains de la pensée, l'Université suédoise, polyglotte, et volontiers voyageuse, est un microcosme où s'élaborent incessamment une philosophie et une stratégie du savoir. Un Wigforss, même pendant les années où il est professeur au lycée de Gothembourg, ne cesse de participer au mouvement intellectuel qui grandit dans les milieux lundiens. La politique le tente et l'appelle. Il est de ce groupe qui aspire au pouvoir, s'y installera au lendemain de la première guerre et y demeurera presque continuellement jusqu'à nos jours. Il est l'ami du délicat lettré Albert Nilsson, auteur d'une thèse sur l'esthétique de Guyau, de ce Gunnäs dont leur camarade Jacobsson, futur gouverneur de province, écrit : « il était notre conscience », de Torgny Segerstedt, qui jouera un si grand rôle dans la lutte contre le nazisme (Wigforss lui-même est ententophile)... il écoute Knut Wicksell, Bengt Lidforss... Du groupe, le juriste Oesten Undén, très jeune titulaire d'une chaire de professeur à Upsal, sera le premier appelé au gouvernement et demeurera le principal ministre des Affaires étrangères du parti, qui le maintient aujourd'hui en fonction... Un peu plus tard, Wigforss se voit confier les Finances par Branting. Nulle sympathie au surplus entre le vieux chef socialiste, si prudent, avec les méthodes d'une époque antérieure au développement industriel et à la croissance d'une classe ouvrière, et le jeune théoricien féru d'action et de progrès législatif.

Pourtant, de quelle complexité ne s'avère pas le socialisme du cadet, disciple, cela va de soi, de Marx et d'Engel, sans renier Fourier, qu'il lit « avec admiration ». Encore avoue-t-il, aux origines de son orientation, l'influence du poète Viktor Rydberg, l'une des gloires du panthéon suédois, contemporain de Renan et de Flaubert : « si jamais ont coulé dans mes veines quelques

gouttes du sang que l'on appelle révolutionnaire, je les ai héritées de Viktor Rydberg, non de Karl Marx. »

Tels sont ces intellectuels, bientôt suivis d'hommes surgis de classes diverses, Rickard Sandler, lui aussi, à diverses reprises ministre des Affaires étrangères, Gustav Möller, Per Albin Hansson... Ce que l'intelligence populaire et le don personnel d'hommes parfois peu instruits, non entraînés à la dialectique universitaire, peuvent apporter d'utile collaboration à un gouvernement est ici mis en lumière : le prestige d'un Per Albin Hansson est un fait historique : « l'aigu de la pensée ne se prouve pas seulement dans les problèmes théoriques... »

Toute l'histoire politique et parlementaire de la Suède en cette première moitié du siècle se rassemble et se résume ici en frappants raccourcis. Le destin privé du ministre s'intercale entre de vivants portraits et maints aperçus de pensée politique. On suit l'homme entre ses lectures, d'Anatole France à Virginia Wolff, influencé surtout par les lettres et les savants anglo-saxons, spirituellement observateur au cours de ses voyages en France.

Si riche de substance, de couleur, de mouvement, un tel ouvrage témoigne d'une prise vigoureuse sur la vie d'un peuple... Le second volume s'arrête à 1932 : après une cure d'opposition les socialistes reconquièrent le pouvoir; ministère de combat : « c'est ainsi que j'avais envisagé la politique du parti social-démocrate quand je m'étais laissé tenter par la carrière parlementaire. Maintenant je voulais lutter et gouverner. J'allais être comblé à ce double égard. Pendant près de dix-sept ans... »

•

Recommandons aux curieux de littérature nordique le volume d'essais récemment publié par Ragnard Oldberg (2) ; la première partie du volume oriente le lecteur sur les antécédents de la présente littérature suédoise, la seconde se compose de portraits où l'on reconnaît quelques-uns des talents actuellement les plus appréciés par le public septentrional.

Ne cherchez pas ici la cohésion d'une école, voire d'une génération : le talent aigu et l'extrême concision d'un Tage Aurell n'ont rien de commun avec les imaginations surréalistes d'un Stig Dagermann; Eyvind Johnson et ses vigoureuses et amples fresques sociales n'annoncent pas le génie poétique d'un Harry Martinson; Lars Ahlin, si remarquablement doué, se dis-

(2) Ragnar Oldberg, *Nutids författare* (LTs Förlag, Stockholm).

tingue en vigoureux contraste d'Arthur Lundkvist et de Vilhelm Moberg; Olle Hedberg, romancier affectionné des Stockholmiens, et quelques autres, très personnels figurent à juste titre en cette galerie restreinte, mais très opportune, d'effigies littéraires.

L'une des plus complètes de ces études est consacrée à Ivar Lo-Johansson, dont on lira bientôt en français *Mona est morte*, roman de passion exceptionnel dans une œuvre presque entièrement consacrée aux mœurs populaires, et spécialement à une classe déshéritée de cultivateurs dont Johansson a vigoureusement contribué à obtenir l'affranchissement de règlements et de mœurs désuètes. De lui vient de paraître un nouveau roman où revivent sans amertume en une atmosphère apaisée, non sans humour, sa dure enfance, toute sa carrière d'autodidacte fier de ses ancêtres et heureux de dépeindre, en la justifiant, la figure de son père, illettré, de qui il a hérité maintes vues justes sur l'homme et la société (3).

On eût aimé que Ragnar Oldberg nous renseignât sur la singulière aventure de Stina Aronson dont il se borne à citer le nom. Qu'une romancière dont vingt ouvrages avaient peu retenu l'attention découvre tout à coup une source nouvelle d'inspiration et de poésie, comment n'en être pas surpris, ainsi que le public scandinave, séduit par trois romans d'une étrange saveur. Le paysage et les mœurs de la Laponie, dont les Lettres suédoises ont depuis vingt-cinq ans quelque peu abusé, se dégagent, sous le regard de Stina Aronson, de leur aspect coutumier. Voici, en dernier lieu, le drame profondément humain d'êtres primitifs et à demi barbares, ces Finnois de l'extrême Nord, la tragédie de deux femmes, la mère et la fille — et de l'enfant illégitime — un récit à peine composé, saisissant et irréel comme l'éclat trompeur et les couleurs illusionnistes de l'aurore boréale sur les immensités neigeuses (4).

Poésie et réalisme sans doute intraduisibles hors des langues scandinaves.

Lucien Maury.

Bibliothèque nordique. — Une initiative danoise a permis de créer récemment une *Bibliothèque nordique*, qui se propose de publier des documents et études concernant les pays scandinaves. Le gouvernement danois, sur la proposition de M. K. Schmidt-Phiseldeck, directeur, à Copenhague, de l'Institut des Echanges internationaux, a fait les frais d'un premier et luxueux volume (Bibliothèque Nordique, 8, place du Panthéon, Paris, in-8°, 1951), où M. Jean Marchand publie la relation, par le marquis de Torcy, de sa mission en Danemark, Norvège et Suède (1685).

(3) *Analfabeten* (Bonnier, Stockholm, 1951).
(4) Stina Aronson, *Den fjärde vägen* (Norstedt, Stockholm, 1950).

Souhaitons que les concours officiels, si difficiles à obtenir par ce temps de crises financières, continuent à l'avenir.

Le Fonds Descartes. — Que devient d'autre part le Fonds Descartes créé uniquement grâce à des concours privés, et qui a fait ses preuves en publiant une série d'importants ouvrages suédois? D'autres volumes sont annoncés, dont l'importance même semble retarder la publication.

HISTOIRE

HISTOIRES DE L'HOMME (1). — Contrairement à l'impression que pouvaient laisser les manuels scolaires de notre enfance, les générations qui nous ont précédés n'ont pas dépensé toute leur activité à faire la guerre, à signer des traités, à acquérir des provinces par voie de mariages princiers; cela, c'était le travail des chefs d'Etat, ministres, ambassadeurs et généraux. Le peuple, urbain et rural, était beaucoup plus occupé de ses conditions de vie, des prix et des salaires, de l'habitat, de ses outils de travail, de ses aspirations religieuses. Un effort constant s'affirme pour substituer l'histoire des nations à celle des Etats. Le titre de la collection de manuels Halphen-Sagnac, « Peuples et civilisations », est déjà significatif. Un congrès « d'archéo-civilisation » vient de se tenir à Paris et l'on sait les efforts de l'école de Henri Sée, Marc Bloch et Lucien Febvre, de l'équipe des *Annales économiques et sociales* pour retrouver la « vie quotidienne » de nos ancêtres, l'histoire de leurs métiers, de leurs costumes, de leur habitat, du cadre de leur vie.

M. Henri Berr reconnaît volontiers que le volume de M. Léon Homo sur *Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité* n'entrait pas dans son plan primitif. Mais il a accueilli avec plaisir l'initiative du spécialiste de l'histoire romaine, qui voulait étudier les conditions de la vie urbaine dans la Rome des Césars. Le livre est à rapprocher de l'excellente étude de M. J. Carcopino sur *La Vie quotidienne à Rome* (Hachette) qui a inauguré une collection de bonne vulgarisation sur ce sujet. Dans le cadre de la série de « l'Evolution de l'humanité », M. Léon Homo était plus à l'aise pour faire œuvre d'érudition, accumuler les références, multiplier les citations et nous donner une bibliographie du sujet.

M. Léon Homo se propose de faire revivre le cadre urbain et administratif où se déroula la vie quotidienne d'un million de

(1) Léon Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité* (Coll. de synthèse historique, n° 18 *bis*, XVII-700 pages (Albin Michel); Pierre Gaxotte, *Histoire des Français*, 2 vol. in-8°, 577 et 575 pages (Flammarion).

Romains au moins pendant cinq siècles : Rome, grande cité et capitale d'un immense empire, comment se présentait-elle aux yeux du visiteur étranger? Comment était-elle construite, comment y circulait-on, comment se présentaient les habitations, comment fonctionnaient les principaux services communaux de ravitaillement, d'hygiène, de salubrité, de sécurité? Tels sont les principaux problèmes examinés au cours de l'ouvrage, à la lumière des textes littéraires, historiques, juridiques ou administratifs.

Il ne saurait être question d'entrer ici dans le détail de ces problèmes, mais il convient de signaler tout particulièrement l'intérêt des chapitres consacrés à la viabilité, à l'habitation et à ses règlements, à la construction des édifices publics surtout — et l'on sait quels bâtisseurs ont été les Romains — en raison du fait que les vestiges et les ruines romaines nous permettent de suivre l'auteur sur le terrain. La Rome antique monumentale a laissé tant de témoignages encore existants que ce livre de science prend tout naturellement, par moment, l'aspect d'un guide explicatif pour le visiteur de la Rome moderne.

M. Léon Homo s'est efforcé, en conclusion, de présenter un bilan des « réalisations et lacunes ». Ces dernières concernent surtout l'étroitesse des rues, le défaut d'éclairage public et de transports, l'insuffisance, en quantité et en confort, de l'habitat pour une immense population entassée dans des immeubles de rapport. Il a cherché les causes de ces lacunes d'une part dans les carences techniques de l'époque, d'autre part dans les tares particulières de la ville, situation, climat, etc. La conclusion à laquelle il aboutit est que la Rome impériale, du point de vue de l'urbanisme, était assez comparable au Paris du moyen âge. Cette vaste enquête, méthodique et sûre, qui apporte des réponses précises et concrètes aux questions posées, passionnera tous ceux qui estiment que l'histoire doit être, avant tout, une résurrection du passé.

C'est du même esprit que procède la belle *Histoire des Français*, de M. Pierre Gaxotte. Il s'agit de retrouver les conditions de vie, les occupations et préoccupations des artisans, paysans, fonctionnaires et autres travailleurs au cours des âges. M. Pierre Gaxotte avait déjà essayé sa méthode dans un livre très neuf sur *La France de Louis XIV* (Hachette), où il donnait la vedette aux questions économiques, sociales et financières qui commandent la vie quotidienne. A côté de l'histoire générale, qu'il ne néglige pas pour autant, il s'attache volontiers à « l'histoire vue de la cuisine », relevant la composition des menus et les dépenses de bouche d'un contemporain de Jeanne d'Arc.

Tout cela est très évocateur, très proche de la réalité concrète de chaque jour, très attachant, car les préoccupations de nos ancêtres en ces matières n'ont pas cessé d'être les nôtres. Nous n'en sentons que mieux l'étroite solidarité des générations successives, en proie aux mêmes problèmes, aux mêmes soucis.

Est-il besoin d'ajouter que M. Gaxotte, à son accoutumée, écrit clairement en un style vif, rapide et souvent plein de saillies? Il a aussi ses idées personnelles, qui sont connues, et que l'on peut évidemment ne pas partager. Il met très haut Louis XI et Louis XV, dont il a jadis tenté une réhabilitation un peu systématique. Il est sévère pour la Révolution, l'Empire et l'époque contemporaine. Mais tout cela n'est pas nouveau.

Ce qui l'est davantage, c'est son souci d'intégrer l'histoire économique, sociale et spirituelle aussi, à l'histoire générale. Son enquête a été aussi large que possible, a dû nécessiter une enquête accablante, dont les résultats ne sont pas indignes. Il est incontestable qu'il a réussi dans son entreprise et que le lecteur « sent toujours la terre sous ses pieds et la vie autour de lui ».

Il y a cependant des réserves à faire en cette matière, non pas particulières au brillant essai de M. P. Gaxotte, mais d'ordre général. L'histoire économique et sociale est beaucoup plus récente et, par là même, beaucoup moins avancée que l'histoire politique, diplomatique ou militaire. D'autre part, les documents sont infiniments plus rares. L'exercice d'un métier ou la gestion d'un foyer ne laissent pas de traces historiques : ni inscriptions, ni mémoires, ni même, en général, d'actes authentiques. Ainsi en est-on réduit le plus souvent à des témoignages très localisés dans le temps et dans l'espace, à partir desquels il serait dangereux de généraliser hâtivement. Il nous faudra encore de longs dépouillements de livres de raison, de correspondances familiales, d'archives locales, pour avoir une documentation suffisamment abondante pour servir de base sérieuse. De difficiles problèmes d'interprétation se posent : ainsi, les dévaluations successives du franc ont rendu vaine toute comparaison de la monnaie ancienne et de la monnaie actuelle. On ne peut essayer d'évaluer le niveau de vie d'un travailleur d'autrefois qu'en comparant le tarif des salaires et le prix des denrées. Mais les salaires varient d'une province à l'autre, le prix des denrées dépend largement de la récolte de l'année : aux années de disette, on voit doubler et tripler le prix du blé. On conçoit quel amas de difficultés vient barrer la route au chercheur.

J'ai fait moi-même l'expérience pour l'époque de Louis XIV;

on trouve encore un nombre de documents suffisant sur le monde des ouvriers et apprentis, en raison de l'organisation des corporations et des contrats d'apprentissage; sur le monde inorganique rural, on ne possède que des chiffres insuffisants, souvent contradictoires, qui ne permettent absolument pas d'évaluer un niveau de vie, lequel varie d'ailleurs avec les années et les provinces. Il ne faut donc pas oublier la fragilité de nos connaissances en ce domaine; nous en sommes encore à l'ère des approximations et des tâtonnements. Et il faut surtout se garder des généralisations hâtives et téméraires.

Des difficultés du même ordre se présentent dans le domaine des problèmes spirituels; il est certes intéressant de savoir au milieu de quels courants d'idées ont vécu, aux diverses époques, nos ancêtres.

Mais un courant d'idées ou de croyances se mesure difficilement. Un exemple : M. P. Gaxotte a consacré un excellent chapitre à la christianisation de la Gaule. C'est évidemment, avec la conquête romaine, un fait essentiel. Mais comment s'est faite l'évangélisation, quelle profondeur elle a atteinte, quelles classes sociales elle a d'abord gagnées, voilà ce qui est à peu près impossible à déterminer avec précision. Je remarque que, parlant de Port-Royal et du jansénisme, M. P. Gaxotte avoue lui-même : « Le milieu est vaste et imprécis. » Il a eu bien raison de souligner l'influence capitale de la morale janséniste sur la conception de l'homme et de la vie au XVII[e] siècle, mais c'est lui, et non moi, qui termine sur un point d'interrogation : « Mais quelles batailles silencieuses ont eu lieu dans les familles? »

Ces réflexions et ces exemples n'ont d'autre but que d'avertir le lecteur des difficultés particulières d'une histoire, qui entend, à juste titre, s'incorporer la vie matérielle, spirituelle, intellectuelle et artistique du passé. Elles ne font que souligner le très grand mérite de M. P. Gaxotte qui, ne les ignorant pas, a poursuivi son dessein primitif avec une admirable constance et une très vaste information. Je suis sûr que le lecteur s'intéressera beaucoup plus à ces chapitres neufs et évocateurs de réalités proches des siennes qu'à tant de renversements d'alliance, souvent peu compréhensibles. On ne peut que se réjouir de voir l'histoire de France annexer de nouvelles terres si riches, mais il faut bien savoir qu'il y a encore bien des sillons à creuser pour en connaître parfaitement le sous-sol.

Georges Mongrédien.

Georges Villiers, duc de Buckingham, par *Philippe Erlanger*, 1 vol. in-8°, 350 pages (Gallimard). — C'est un héros de Dumas, sans doute, mais son histoire véritable est aussi pittoresque que le roman. Favori de Jacques Ier et de Charles Ier, c'est un personnage séduisant, qui attirait, par son charme personnel, l'amour et l'amitié. Arbitre des élégances en Angleterre, enchaînant tous les cœurs féminins, il s'éprit d'une passion romanesque pour Anne d'Autriche qui lui valut la célébrité en France. Le grand mérite de M. Ph. Erlanger est d'avoir replacé le personnage dans le cadre historique des relations politiques de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne. Buckingham n'était de taille à lutter ni contre Richelieu ni contre Olivarès. L'amour alors et la politique sont fort mêlés. M. Ph. Erlanger, dont l'étude est solidement documentée et agréablement écrite, a fort habilement tiré parti des deux ressorts de l'action de son héros. — G. M.

Louis-Napoléon et le coup d'Etat du 2 décembre, par *Pierre Dominique*, 1 vol. in-8°, 316 p. (Sfelt). — Un récit vivant, qui ne se soucie pas d'apporter des documents nouveaux, tel apparaît l'ouvrage de M. Pierre Dominique. Dans le genre, c'est une réussite. La préparation et l'exécution du coup d'Etat sont alertement contés, le rôle de premier plan de Morny, bien mis en relief. Le demi-frère du futur Empereur fut le véritable chef de l'opération. Il fit preuve dans l'exécution d'un admirable sang-froid, laissant, contre l'avis de Maupas et ses appels angoissés, les barricades s'élever afin d'intervenir et d'emporter la décision à l'heure qu'il avait choisie. — G. M.

Les débuts de la presse française, par *M. Folke Dahl, Mme F. Petibon* et *M. Boulet*, 1 vol. in-4°, VIII-75 pages (Raymann). — Il s'agit d'une enquête menée parallèlement en France et en Suède sur nos premières gazettes. Il en résulte que la *Gazette* de Renaudot n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, la première en France, mais que le bon Théophraste fut devancé par les sieurs Vendôme et Martin d'environ six mois et qu'il se contenta de démarquer et de plagier leur publication. Un procès intenté à Renaudot aboutit, contre tout droit évident, à son triomphe, en raison de la protection de Richelieu et du P. Joseph. La *Gazette* de Vendôme et Martin disparut et celle de Renaudot survécut, payant sa vie de son indépendance. — G. M.

L'Esprit de l'histoire d'Angleterre, par *A. L. Rowse*, 1 vol. in-8°, 208 p. (Julliard). — Ce petit essai excellemment présenté par M. André Siegfried, nous donne un bref résumé de l'histoire d'Angleterre et une explication de la réussite anglaise par l'équilibre entre les aspirations conservatrices et libérales et par le sens profond de la liberté individuelle. — G. M.

1848 dans l'arrondissement de Caen, par *Georges Désert* (Extrait des « Annales de Normandie », avril 1951). — Petite étude sur la crise économique qui précéda la révolution de 1848. Relevés de prix, de salaires; récit des grèves. En conclusion : « Pour mener à bien leur œuvre d'émancipation, il manquait une élite aux ouvriers. »

Les éléments de ce petit travail sont pris aux documents d'archives, aux journaux de l'époque. Il est toujours utile de fournir, dans le cadre local, des matériaux à l'histoire générale. — M. MAHN.

Livres reçus. — Jean Déniau : *Histoire de Lyon et du Lyonnais* (Presses universitaires de France); Maria Bellonci : *Lucrèce Borgia*, trad. M. Vaussard (Plon); Maurice Braure : *Histoire des Pays-Bas* (Presses universitaires de France); Firmin Roz : *Les Sociétés humaines dans l'histoire* (Iac); Jean Choleau : *Les Bretons et l'Aventure*.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

AUX ARCHIVES DE FRANCE. — Pendant le quatrième trimestre de l'année 1951, les Archives nationales auront organisé au Palais Soubise trois expositions. L'une sous le titre : *Un demi-siècle aux Archives*, pour révéler l'énorme extension prise au cours

de ces cinquante dernières années par les dépôts tant nationaux que départementaux, et pour marquer les progrès réalisés dans la recherche, la conservation et l'exploitation des documents; la deuxième pour commémorer le 101e anniversaire de la naissance de l'abbé Grégoire; la troisième, en l'honneur du tri-centenaire de Fénelon.

Trois expositions (les deux premières, à vrai dire, ont été jumelées) c'est peut-être beaucoup pour un seul trimestre, et même pour une année. Sans parler des crédits absorbés en un temps où les économies se recommandent à tous, est-ce que cela ne détourne pas de leurs travaux essentiels des archivistes dont on se plaint que le nombre soit déjà insuffisant? Il semble qu'on aurait pu faire au moins l'économie de la dernière de ces expositions, Fénelon ayant été très convenablement honoré à Amiens, au début de l'année, sur l'initiative de la *Société d'étude du XVIIe siècle* que préside M. Georges Mongrédien. Recommencer cette commémoration à Paris, c'est en quelque sorte minimiser l'hommage provincial, qui a eu l'avantage de la priorité. Ces réserves faites, disons qu'il est excellent de faire connaître au grand public, par une exposition très diverse et soigneusement préparée comme celle du *Demi-siècle aux Archives*, à laquelle ont contribué tous les dépôts départementaux et ceux d'outre-mer, l'ampleur d'un réseau de documentation dont M. Charles Braibant a dit fort exactement qu'il était le plus serré que possède aucune nation. L'accroissement des fonds d'archives en France depuis cinquante ans a été proprement prodigieux. Que l'on songe, par exemple, que depuis la loi du 14 mars 1928 sur le dépôt aux Archives nationales des minutes notariales antérieures à cent vingt-cinq ans, loi due à la ténacité d'un archiviste passionné, M. Ernest Coyecque, le Minutier central des notaires parisiens abrité dans les anciennes écuries de l'hôtel de Rohan, compte soixante-quinze millions de minutes, couvrant douze kilomètres de rayons! La province, d'ailleurs, fait assez bonne figure auprès de Paris : dix à douze millions de minutes au palais des Papes d'Avignon, et guère moins au palais de justice d'Aix-en-Provence. Or, pour revenir au palais Soubise, ce fonds des notaires parisiens n'est qu'un fonds parmi dix autres qui se sont enrichis à une vitesse accélérée, depuis leur création lointaine ou récente. Au fonds de la Section ancienne, réunissant les documents jadis conservés par les grands corps de l'Etat, les établissements publics et privés, sont venus s'ajouter ceux de la Guerre (revendiqué du reste par cette administration toujours soucieuse de se maintenir comme un état dans l'Etat), ceux de la Marine, des Colonies, ceux nou-

veaux des Archives économiques et privées (navigation, ports, chemins de fer, grandes usines); de la Section moderne (depuis 1814-1815); de la période contemporaine postérieure à 1940. Et quand les documents utiles à l'histoire et conservés dans les entreprises ou dans les familles n'ont pu entrer en original dans les dépôts, ils s'y sont introduits sous la forme de micro-films ou d'épreuves photographiques, ceci, croyons-nous sur l'initiative personnelle de M. Braibant, qui grâce aux prévisions de M. Samaran, ne sera pas en peine de loger de telles masses de documents.

Ces richesses, l'actuel directeur des Archives s'est appliqué à les faire connaître à un public autre que celui de la salle de travail du palais Soubise, à les vulgariser, à les démocratiser, en quelque sorte, en créant un service éducatif qui favorise la visite du Musée de l'histoire de France par les lycéens et les collégiens, et en faisant reproduire en *fac-similé* les documents majeurs de l'histoire de France, réunis ensuite en albums. Il a le sens de ce qui peut frapper le grand public et lui plaire (comme en témoigne la présentation de son exposition où l'ordre chronologique est inversé) et nul plus que lui n'est attentif à mettre en valeur les efforts de ses moindres collaborateurs. S'il voulait étendre sa bienveillance aux habitués de la salle de travail des Archives (aux « usagers » principaux de son grand service, en somme, sinon en nombre, du moins en qualité), en faisant remplacer les pupitres démantibulés, quelques petits accessoires permettant de tenir les registres commodément ouverts, et des « usuels » disparus, tout serait pour le mieux dans la plus prestigieuse des administrations.

En guise de prélude à cette grande manifestation savante et publicitaire fort bien réussie, M. Albert Mirot, l'un des conservateurs du palais Soubise, a entretenu les membres de la société d'histoire locale parisienne *La Cité*, de la vie des Archives nationales pendant la guerre de 1870 et la Commune. Le directeur de cette administration (on disait alors le garde général) était Alfred Maury, ancien attaché à la Bibliothèque royale sous Louis-Philippe, puis bibliothécaire de l'Institut, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions, ancien bibliothécaire des Tuileries. (Depuis les directeurs des Archives se recrutent parmi les archivistes paléographes, et l'on doit se féliciter que l'usage n'ait pas encore prévalu d'installer dans le fauteuil directorial des personnalités étrangères à la profession.) Alfred Maury n'avait pas pris de dispositions particulières pour sauvegarder ses documents, à l'occasion d'une guerre qui ne devait affecter, au pire, que les régions frontières, puisqu'on devait aller tout droit à Berlin. Mais après Sedan, quelques précautions lui

parurent s'imposer, en prévision de bombardements possibles : des couvertures furent achetées afin d'étouffer des débuts d'incendies et, pour des cas plus graves des tonneaux emplis d'eau disposés à tous les étages. En outre, les matériaux de l'hôtel de Guise en bordure de la rue des Archives, qu'on venait de démolir, furent employés à blinder le bâtiment neuf aveugle et sinistre de la rue des Quatre-Fils. Et les dossiers et cartons passèrent d'un corps de logis dans l'autre à la chaîne, le directeur donnant l'exemple, mêlé à tous ses collaborateurs. Une voix timide, celle d'un modeste archiviste, s'était bien élevée, en faveur d'une évacuation totale du dépôt sur la ville de Brest, mais ses estimations concernant l'importance des moyens de transports avaient paru justement ridicules, et l'on avait renoncé à une si aventureuse entreprise. Les bombardements, du reste n'affectèrent jamais ce quartier très éloigné de la périphérie. Le danger vint non de l'ennemi, mais des Communards. Le palais Soubise avait une garde de Fédérés (encore que son personnel fut qualifié de très inoffensif) et l'Imprimerie nationale, installée dans l'hôtel de Rohan contigu était fortement tenu par les Communards.

Le 23 mai 1871, au lendemain de l'entrée des Versaillais dans Paris, par l'ouest, le directeur communard de l'Imprimerie nationale et son adjoint, éprouvant le pressant besoin de se « dédouaner » en raison de la tournure prise par les événements, apportèrent à Maury un ordre du Comité de Salut public, l'autorisant à repousser par la force (!) tous ceux qui tenteraient d'incendier les bâtiments des Archives. Ils insistèrent pour obtenir un reçu de cet ordre qui était un faux. Tout apocryphe qu'il fut, le document le lendemain, servit au directeur des Archives quand un officier fédéré se présenta avec quelques hommes pour incendier le palais de Delamair. Le poste de garde communard et les garçons de bureaux se montrèrent si résolus à faire respecter le faux ordre remis la veille, que les incendiaires n'insistèrent pas. Le 25 mai, les Archives étaient délivrées, et Maury, reconnaissant aux gardes fédérés dont l'attitude énergique avait fait reculer les incendiaires, les maquilla en gardiens de bureaux par une opportune distribution de blouses blanches qui les sauva du mur d'exécution. Cela valait bien ça.

Robert Laulan.

MÉDECINE

THERAPEUTIQUE. — Au temps des Babyloniens, on portait les malades sur les places publiques, pour que ceux des passants qui avaient souffert pour eux-mêmes de maux semblables pussent leur donner des indications utiles, tirées de leur expérience personnelle. — Ce fut l'origine de la thérapeutique, science d'observation, dont les prescriptions de plus en plus nombreuses et variées durent bientôt être codifiées par des personnages qui se substituèrent à ces passants, en firent leur état et furent ainsi les premiers médecins.

Ces médecins furent des empiriques; mais, par la fréquentation des malades et surtout par l'action souveraine d'Hippocrate qui établit que l'observation de ces malades devait avoir la priorité sur la notion de maladie, ils modifièrent leurs méthodes et inaugurèrent la médecine clinique. Mais plus leur champ d'action et leurs observations s'étendaient, plus ils furent amenés à compliquer leur thérapeutique; on en vint ainsi, lors de la période médiévale à ce qu'il n'y eut guère plus de substances qui n'entrassent à un degré quelconque dans des formules : la Thériaque comprenait 57 ingrédients, dont les plus hétéroclites. Ces abus provoquèrent une réaction et, au XVIIe siècle, on commençait à dire qu'était un homme sage le médecin qui n'employait pas beaucoup de remèdes et n'en donnait que de simples.

Entre temps, la médecine avait suivi une évolution sinueuse, ballottée entre les doctrines philosophiques successives et les diverses sciences qui les unes et les autres, empiétaient sur son domaine et la faisait dévier momentanément de la ligne si justement fixée par Hippocrate et à laquelle finalement il fallait bien revenir. Il en fut ainsi, au point de vue thérapeutique, de la Chimie : on rechercha, dans les médicaments quelles pouvaient être la ou les substances actives; ce faisant on transposait l'absolu dans le relatif et on substituait aux éléments organiques des éléments chimiques plus ou moins assimilables par l'organisme. C'est ainsi qu'en présence d'un sujet ne retenant pas la chaux cependant assimilable des produits lactés, on pensa réparer cette déficience en administrant des sels de calcium : il y avait toute chance pour que ces produits chimiques fussent encore moins assimilés sous cette forme que sous celle de laitage. De plus, on négligeait peut-être certaines actions de présence qui se manifestaient dans les associations de produits des anciennes formules.

Au reste, la simplification n'était qu'apparente, les effets étant différents selon qu'on administrait une décoction de feuilles de coca ou de la caféine, et, de ce fait, on devait conserver les deux formules. Dans cette voie, il n'y avait pas de limites et les préparations furent multipliées, sans qu'on tînt compte de la remarque judicieuse faite également au XVIIe siècle par le Doyen d'un collège de médecins : « Dans la médecine, les choses nouvelles doivent toujours être suspectes à une personne d'esprit. » Si on considère la multiplication des médicaments et leurs succès auprès du public, on est obligé de penser que le nombre des personnes d'esprit est loin d'avoir suivi la même progression.

Un autre facteur est intervenu : jadis on avait et on prenait le temps nécessaire à une expérimentation permettant d'éliminer le plus possible les causes d'erreur : Harvey, par exemple, ayant découvert la circulation du sang, attendit ainsi neuf années pour publier sa découverte. De nos jours, on est pressé, aussi l'accélération est-elle de mode dans tous les domaines et la thérapeutique suit le mouvement. Nous voyons apparaître des médicaments qui se succèdent en nombre impressionnant et à une vitesse vertigineuse : leur destinée n'est pas toujours brillante et beaucoup disparaissent aussi rapidement qu'ils ont vu le jour. Cependant, prônés par une publicité abondante et habile, ils ont tout de suite l'audience du public qui les réclame et souvent les impose au médecin. Ils sont loin d'appliquer la maxime du médecin du XVIIe siècle.

Puis on voit couramment ces malades inverser les principes qui devraient guider la bonne et saine médecine : il y a dans toute affection des phénomènes subjectifs et des phénomènes objectifs : les premiers ne présentent pas d'autre gravité que d'importuner le malade et de lui être plus ou moins insupportables; les seconds consistent en des lésions qui, elles, nécessitent un traitement approprié. Or, les malades ont tendance à s'intéresser surtout aux premiers et demandent d'en être débarrassés par priorité, alors qu'ils s'inquiètent moins des seconds. Cependant, ce qui importe, ce n'est pas d'obtenir un succès spectaculaire, mais bien de s'attaquer à la lésion en cause. Aussi le rôle du médecin est-il parfois ingrat, car il lui faut diriger le traitement sans se laisser impressionner par les désirs fréquemment inconsidérés des malades.

Ce que ces derniers ne peuvent et ne veulent point comprendre, c'est qu'il y a des malades et non point des maladies; que, comme le dit si justement le Professeur Leriche : « celui que la maladie

touche n'est jamais physiquement un standard; » que leur affection, bien que portant la même dénomination que celle du voisin, du fait de leur état physique, physiologique et même psychologique, peut nécessiter un traitement fort différent; que, même avec les remèdes spécifiques dont nous disposons actuellement, il peut arriver que, chez eux il y ait des contre-indications, donc des insuccès ou même du danger. En fait, il est imprudent, sinon dangereux, de reprendre en somme sous une autre forme la pratique qui était en usage au temps des Babyloniens.

Dr. A. Herpin.

Médecine de France. — Le succès de cette publication va grandissant : articles éclectiques allant de l'œcuménisme médical, de la vie de notre maître Pinard, de la neuro-chirurgie aux lettres de Baudelaire à sa mère et aux cahiers de Maurice Barrès; pages d'art, avec une iconographie particulièrement soignée dont une belle reproduction du Saint Etienne de Fouquet; Saint Louis et l'art gothique, Jean le Magnifique duc de Berry, Paris autour de 1700. En fait, une revue susceptible d'intéresser un très large public.

Les guérisons miraculeuses modernes, par les docteurs *F. Leuret* et *H. Bon* (Presses Universitaires). — Excellent ouvrage qui retrace l'histoire des guérisons miraculeuses de Lourdes. Dans la période de scepticisme où nous vivons cette exposition de faits minutieusement contrôlés nous rappelle que tout ne se résout pas en un matérialisme étroit et qu'il convient d'élever et d'élargir nos conceptions jusqu'à un champ remarquable d'horizons scientifiques où l'esprit se retrouve à la place qui doit lui revenir normalement.

Les enfants difficiles, par *Hans Zulliger,* et la **Méthode des fables,** par *Louisa Duss* (L'Arche, collection Psyché). — Deux livres du plus haut intérêt sur l'éducation des enfants et sur les tests qui permettent de déceler une série de faits psychologiques intéressants et susceptibles de rendre les plus grands services à la fois aux parents et aux éducateurs.

Livres reçus. — *Notions cardiologiques nouvelles,* par Lian et Danset; *L'art et la folie,* par Vinchon; *Le système nerveux sympathique,* par Chauchard; *La revue de criminologie et de police technique de Genève; La psychanalyse et les névroses,* par R. Lafargue et R. Allendy; *Psychanalyse et catholicisme,* par Maryse Choisy; *Erreur et dignité de la pensée humaine,* par Henri Flournoy.

NATURE

« MONSIEUR FABRE. » — J'étais jeune l'unique fois que je vis « Monsieur Fabre ». Mais il m'en souvient encore comme d'un événement considérable. Il avait fallu le hasard d'un passage que je faisais à Camaret-sur-Aigues, une bourgade voisine de Sérignan, où j'avais un beau-frère. Ce devait être vers 1911 ou 12, au lendemain du jubilé organisé en l'honneur de l'ermite de l'Harmas par le docteur Legros, alors député, auteur d'une très belle *Vie de J. H. Fabre.* Je me trouvais d'ailleurs noyé, pour cette visite, dans un des nombreux groupes d'admirateurs qui défilaient

maintenant au célèbre Harmas, depuis que le monde s'était découvert, sur le tard, son entomologiste breveté.

« Monsieur Fabre » comptait alors près de quatre-vingt-dix ans; il n'avait plus très longtemps à vivre, ne parlait plus, donnait plutôt, sur sa chaise et sous son chapeau d'uniforme aux vastes ailes, l'impression, déjà, de sa propre statue. Mais une chose m'est toujours demeurée vivace, c'est l'extraordinaire acuité de son regard, ce regard dont on songeait : « Il a vu des choses que les autres ne verront jamais. » Dans ce visage figé et couturé de rides, les prunelles luisaient avec l'éclat de deux charbons. Ce souvenir et une carte postale signée, voilà tout ce que j'ai gardé de ce premier pèlerinage. Il a été suivi de bien d'autres, après que le Muséum eut fait une de ses annexes de ce laboratoire en plein air, et que Paul Fabre, le fils du savant, eut été chargé de sa conservation. J'ai passé de longues heures à errer dans ce labyrinthe de romarins, de lauriers-tins, de figuiers, d'arbousiers, autour de la plaque dormante du bassin qu'ombrage le gros massif de bambous. J'ai chassé le scorpion roux dans les montagnettes avoisinantes, aux endroits mêmes où le vieux maître et « Petit Paul » les dénichaient sous les pierres calcinées. J'ai même, un jour, dans l'Harmas, découvert un insecte que Fabre a toujours ignoré. Mais jamais son regard, perçant comme l'objectif d'un microscope, n'a quitté ma mémoire.

Le film qu'on vient de produire sur ce grand homme, et qui fait et fera longtemps, je l'espère, le tour des salles obscures, m'a paru une excellente synthèse de cet univers que fut Fabre. Je dis « univers » parce qu'un être humain qui porte en lui un monde comme celui des insectes ne vit assurément pas à l'échelle de ses semblables : il est tout à la fois beaucoup plus petit et incomparablement plus grand. Il se penche sur des spectacles infimes, mais qui l'enlèvent à des hauteurs insoupçonnables. Et c'est précisément ce qui distingue Fabre de la foule de tant d'autres observateurs de la Nature, à savoir le vertigineux retentissement en lui des choses minuscules qu'il découvre.

Un critique à l'esprit faux a pu écrire que seuls les faits comptent dans l'œuvre d'un chercheur, que la durée de Fabre est moins dans les développements qu'il tire de ses découvertes que dans ces découvertes elles-mêmes : voir sans conclure, sans s'exprimer, sans essayer de traduire en clair l'idée qui se cache sous l'objet, sans en extraire cette *mystique* que l'Homme exige toujours en outre de ce que captent ses yeux, c'est là le fait d'un médiocre. Fabre ne consentit jamais à rester un médiocre.

Et me voici penser à son grand prédécesseur, Réaumur.

Entre Réaumur et lui, les analogies sont multiples : tous deux ont ouvert à leurs contemporains la « philosophie entomologique », la révélation, sur un plan supérieur, d'une partie du monde vivant, celui des insectes, qui n'avait encore fourni jusqu'alors qu'un amas d'observations et de travaux discontinus, sans vue d'ensemble ni doctrine générale. Domaine autrement secret que toutes les Afriques, tous les pôles, toutes les Amazonies! Le grand mérite de Réaumur, et qui fait vraiment de lui un précurseur de Fabre, est d'avoir mis l'accent sur l'importance de l'Insecte, comme principal, comme seul antagoniste de l'Homme, par la perfection mécanisée des instincts, opposée au délire d'un cerveau hypertrophié. Et il sut, dans cette tâche, voir comme Fabre tout à la fois de près et de haut. Avec eux, cette patte de grillon, ce cocon de chenille, cette aile de mouche, soudain quittent le sol et s'en vont rejoindre le vol des chimères!

J'ai sous les yeux la première édition des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Paris, 1734. Plus d'un siècle! On y trouve déjà le double souci de la vision rigoureuse et de l'élargissement du constat : dans l'illustration d'abord, pages entières de dessins techniques, figurant les insectes, leurs organes, leurs productions; puis, en tête de chacun des six volumes, une vignette gravée évocatrice de scènes dont l'Insecte fait les frais : un laboratoire d'élevage, étagères, bocaux, cloches, « poudriers » — ce que nous appelons aujourd'hui « cristallisoirs ». Ou bien des gens armés de filets et chassant les papillons; ou bien un appartement qu'on met en état de défense contre les mites; ou bien une des serres du Jardin du Roi, aujourd'hui Jardin des Plantes; ou un rucher; ou une pluie d'éphémères, le soir, au bord d'un ruisseau. Voilà qui présage déjà les livres modernes. Et, sous le rapport du texte, même tendance à élever le débat au-dessus de son objet. « L'immensité des ouvrages de la Nature, écrit Réaumur dans son Introduction, ne paraît mieux nulle part que dans l'innombrable multiplicité de tant d'espèces de petits animaux. »

Et ceci n'est-il pas à méditer? « Ce n'est pas assurément la faute de la matière, si nous n'avons pas sur les insectes des ouvrages que tout le monde veuille lire. Le goût du merveilleux est un goût général; c'est ce goût qui fait lire plus volontiers des romans, des historiettes, des contes arabes, des contes persans et même des contes de fées, que des histoires vrayes. Il ne se trouve nulle part autant de merveilleux, et de merveilleux vray, que dans l'histoire des insectes. »

Et encore : « Il n'est pas besoin d'aller dans le Nouveau Monde

pour découvrir des animaux de formes nouvelles et surprenantes; il ne faut que faire plus d'usage de nos yeux pour bien regarder tout ce qui nous environne. »

Le rapprochement s'impose encore quand on réfléchit que Réaumur et Fabre ne vinrent tous deux à l'entomologie qu'assez tard, après une carrière scientifique très différente, comme à une sorte d'oasis reposante. René-Antoine Ferchault de Réaumur est mathématicien, physicien. Entré à l'Académie des Sciences à vingt-cinq ans, après un mémoire sur les courbes, il pose le principe du thermomètre, se spécialise pendant des années dans la science appliquée à l'industrie, comme celle du fer-blanc et de la porcelaine, et vers l'âge de cinquante ans s'avise de faire de son domaine quasi parisien, sis tout au bout du faubourg Saint-Antoine, un centre d'élevage et d'étude des insectes, une sorte d'Harmas avant la lettre. D'ailleurs, ce qui le passionne d'abord chez l'Insecte, c'est tout ce qui fait de lui un concurrent des humains sous le rapport des métiers et de l'industrie, son principal souci jusqu'alors.

Pareillement, Fabre n'oubliera jamais qu'il fut pendant tant d'années professeur de science générale, qu'il a écrit des ouvrages de pédagogie : une *Botanique*, une *Astronomie*, une *Chimie*, une *Physique*, une *Algèbre*; qu'il a travaillé durant plus de dix ans le problème de la garance; qu'il a été l'ami du philosophe anglais Stuart Mill, fixé aux environs d'Avignon; qu'ils ont ensemble commencé une *Flore de Vaucluse*; qu'il a collectionné les pierres, les fossiles; qu'il a peint à l'aquarelle un magnifique album de champignons qu'on peut encore voir à l'Harmas. Jusqu'à la trentaine ses incursions chez l'Insecte n'ont été que tout à fait épisodiques. Il faut que le hasard lui mette entre les mains un mémoire de Léon Dufour sur les mœurs d'une certaine guêpe paralyseuse de ses proies pour que dès ce moment sa vocation réelle soit marquée, je veux dire celle qui a fait sa célébrité : sa vocation d'observateur de petites bêtes. Car ne nous abusons pas : c'est en vain que Réaumur et Fabre se rencontrent sur la plupart des terrains où l'on a coutume de situer l'homme de science, l'homme cultivé, le naturaliste fervent de recherche et de découverte : l'un, le premier, sera toujours pour le passant l'inventeur du thermomètre, celui qui a sa rue à Paris, qui a donné son nom à une station du Métropolitain — et à un changement encore! — l'autre restera le modeste témoin qui a passé sa vie à contempler quoi? je vous le demande : les puces et les cafards, et dont les œuvres sont connues d'un mortel sur

vingt en moyenne. Car il faut à la foule du confortable et ce qu'on appelle du « spectaculaire ». La bestiole ne paie pas!

Telle est la morale que je tirerai du cas de « Monsieur Fabre », illustre mais ignoré. Peut-être le recul de l'histoire, l'éducation, l'instruction, de beaux efforts comme celui qui vient de mettre à l'écran l'ermite de Sérignan, répareront-ils à la longue cette dure réalité. Pour l'heure, l'admirable « Monsieur Fabre », dont le regard aigu a percé ma vingtième année, n'est pas encore, hélas, un grand homme!

Marcel Roland.

Prestige du Cheval (Durel, éditeur, Paris). — « La plus noble conquête de l'Homme », formule exacte, et qui explique pourquoi l'équitation fut de tout temps un acte aristocratique. On tire noblesse d'où l'on peut! Pour une fois le roi de la Création s'est rendu compte que l'admirable Cheval lui fait bien de l'honneur en consentant à se plier à ses fantaisies. « Profondément déséquilibré par la présence du cavalier sur son dos, le Cheval perd une grande partie de la liberté de ses mouvements. L'aisance de ses allures, son agilité, son adresse, en sont fortement altérées. » Ainsi s'exprime le général Decarpentry, rédacteur d'un des chapitres de l'ouvrage, celui qui est consacré à l'équitation académique et à la haute école. Rien ne résume mieux le mérite de cette noble bête à s'être adaptée à notre domination. *Prestige du Cheval*, monument remarquable par son texte, dû à tout un groupe de spécialistes, se signale en outre aux bibliophiles par une présentation matérielle de haute tenue et des planches signées d'excellents artistes. Très bel hommage à l'un de nos plus précieux auxiliaires. — M. R.

Les animaux sauvages et leur comportement, par *Sir Samuel Baker*, traduction Maurice Planiol (Payot, éditeur, Paris). — Sir Samuel Baker est une grande figure britannique. On en ferait volontiers un personnage de légende, une sorte d'Hercule moderne. Voyageur, colonisateur, chasseur, observateur, homme d'une taille et d'une force peu communes, riche en proportion, il a parcouru le monde, beaucoup vu, beaucoup retenu, beaucoup raconté en plusieurs livres. Celui-ci les résume de façon très heureuse, et la jeunesse surtout y trouvera, sous une forme amusante et instructive, un bel exemple de retour à la Nature. — M. R.

PHILOSOPHIE

MUSIQUE ET PSYCHOLOGIE DES PEUPLES. — La Psychologie des Peuples a d'autant plus de chances d'atteindre à quelque vérité qu'elle sera moins ambitieuse, plus souple dans ses méthodes, plus nuancée dans ses conclusions. Abel Miroglio, qui dirige et anime, en France, un Institut et une Revue (1) dont l'importance et l'intérêt n'échappent plus à personne, témoigne précisément d'une persévérante sagesse. Les hommes éminents qu'il a pu réunir pour patronner et aider son œuvre, les colla-

(1) Institut havrais de sociol. écon. et de Psychologie des Peuples, *Revue de Psychologie des Peuples* (Boîte postale 258, Le Havre).

borations que, depuis six ans, il sut obtenir, inspirent confiance. La tâche, pourtant, n'est pas facile. Il s'agit, en effet, d'éviter le risque d'un « amateurisme » fantaisiste et « distingué ». Mais, d'autre part, les chances d'erreurs ne sont pas moindres — elles sont peut-être plus graves — pour qui voudrait introduire en pareil domaine ces *fausses exigences* dénoncées depuis longtemps par mon bon maître André Lalande, ce fétichisme de la mensuration, de la statistique et du test.

Je dirai volontiers de la Psychologie des Peuples ce qu'Anatole France disait de l'esthétique : « ... Si ces objets relèvent de la science, c'est d'une science mêlée d'art, intuitive, inquiète, et toujours inachevée. » L'esprit de géométrie n'est point sans vertus, pourvu qu'il sache bien à propos se tempérer d'esprit de finesse.

J'ai lu naguère, dans la Revue d'Abel Miroglio, telle étude (2) dont l'auteur s'excusait gracieusement de n'être point Ethnopsychologue spécialisé. Or, cette étude frappait par sa pénétration, son sens critique, sa prudence... Par sa *méthode*, aussi : non point celle de Fulgence Tapir (L'Ile des Pingouins), mais le génie de l'investigation anthropologique, historique, géographique, psychologique, le goût des « petits faits »; à la fois très simples et pleins de signification.

Un livre vient de paraître, qui est un singulier exemple de ce que peut réaliser « en profondeur », une science mêlée d'art et d'intuition. Ce livre est du regretté Amédée Ponceau, agrégé de philosophie, mort il y a trois ans. Il a pour titre *la Musique et l'Angoisse* (3). Plus de la moitié du volume est consacré à la musique russe, et constitue un véritable modèle de psychologie collective, appuyée sur la géographie humaine et l'histoire. C'est d'un prodigieux intérêt. Si le thème de l'angoisse est surtout abordée dans trois essais, à la suite, sur Schumann, Chopin et Liszt, la première partie s'intitulerait volontiers : le peuple russe et la musique. Et certes, l'angoisse n'en est pas absente; mais enfin, il y a autre chose :

En somme, pourquoi cette apparition curieusement tardive de la musique russe? Avant 1836-1840, à peu près rien. Puis, dans le deuxième tiers du XIXe siècle, une floraison soudaine, massive, magnifique...

A ce problème, deux explications conjointes apportent la réponse. D'abord, raison historique : tant que la vie intellectuelle et artistique, dans l'immense empire des tzars, gravite autour des

(2) Fernand Lechanteur, *Les deux populations du département de la Manche*, *in* n° du 1er trimestre 1951.

(3) Aux Editions de la Colombe, Paris, 1951. Prix : 550 fr. (ex. sur chiffon Johannot : 1.500 fr.).

souverains et de leur entourage, la « mode » est de faire accueil assez exclusivement à la musique occidentale : italienne, allemande, française. Aucune vocation de compositeur russe n'est donc suscitée ou encouragée.

En second lieu, raison religieuse. Si étrange que cela paraisse, l'Eglise orthodoxe avait depuis longtemps proscrit la musique; pour mieux marquer, sans doute, son opposition aux prestiges et séductions de l'Eglise romaine. Amédée Ponceau relève des formules caractéristiques à cet égard : selon le vieux clergé, les damnés sont *livrés à la musique*; et, voulant stigmatiser d'un surnom blessant tel grand seigneur détesté (Svatopolak, prince de Kiev) on l'appelait *le Musicien*... Plus près de nous, Tolstoï, hanté par le préjugé séculaire, dénonçait la musique comme une source de sentimentalité pernicieuse. Il souhaitait que fût à jamais refermée la partition de *la Sonate à Kreutzer*. Mais, justement, dans cette exagération, quel aveu! En quel autre pays du monde une sonate pourrait-elle sembler maléfique?...

En réalité, la musique, ainsi refoulée, comprimée, ne demandait qu'à jaillir avec force du sol russe. Aussi bien, s'il y avait une musique maudite, il en existait une autre, exclusivement *vocale*. Dans l'Eglise elle-même, se formaient des chœurs à quatre, cinq, six et jusqu'à vingt parties. Et si la composition orchestrale était encore tenue à l'écart, on ne bannissait point les chants populaires. Il y eut de bonne heure, il y eut toujours un merveilleux folklore musical en Russie. Il se transmettait en particulier chez ces curieux *Skaziteli* ou *Skomorochi*, chanteurs de *bylines* (chants épiques célébrant quelque événement de l'histoire, ou quelque légende). La grande musique russe, née, avons-nous dit, vers 1840, y puisera la majeure partie de son inspiration.

C'est surtout dans l'extrême Nord que vivaient les gardiens de la précieuse tradition, en « ces plaines de tristesse et de monotonie, coupées d'eau pâle et cinglées de vent ». Moussorgsky, natif de Karevo, retrouve là, par une sorte de miracle, le secret et le mouvement originel de la musique vocale slave. Il fera passer, dans *Boris Godounov* (sur un livret de Pouchkine) toute la nostalgie véhémente et l'angoisse de ces régions désolées. Il faut lire, dans le livre d'Amédée Ponceau, le récit de l'hallucinant voyage entrepris par Rybinof, grand amateur de bylines, au pays des Tchoudes, vieille peuplade étrange, sombre et barbare (connue d'Hérodote) refoulée au IVe siècle par les Slaves vers les forêts septentrionales. Rybinof recueillit là des légendes chantées dont s'inspirera Borodine.

Dans bon nombre de chants russes primitifs, s'exhale le désir

de *la mer*, la nostalgie des périples aventureux. A défaut de la mer, les fleuves, les rivières évoquent les rêves de départ... Et puis, le fleuve n'est-il pas « le chemin royal de l'âme musicienne »? D'une rive à l'autre et le long d'une même rive, la voix qui chante porte dans l'air tiède ou glacé. Elle porte mieux encore sur l'eau. C'est près des rives du Dnieper que se développèrent, sur le modèle canonique, ces « orchestres » de voix humaines que la Russie opposa si longtemps aux sonorités instrumentales. Enfin, sur les chemins d'eau, fleurissent des légendes. Par exemple, celle du pirate Stemka Razine. Glazounov en tirera un célèbre poème symphonique...

Mais il y a aussi la poésie de *la Steppe*. Amédée Ponceau nous décrit la steppe sous ses trois aspects : steppe fertile du blé, steppe aride et sauvage de cailloux et de sel, steppe de la prairie. *Le Prince Igor, Tarass Boulba*, autant de chants de la steppe...

En vérité, la musique russe ne fait qu'un avec le sol, avec l'existence russe. Elle se présente comme une immense et géniale imagerie populaire violemment coloriée... L'invasion par les nomades d'Asie au XIIIe siècle, la « Horde d'or », imposant une longue servitude, puis chassés, mais laissant après eux maintes légendes exotiques, voilà encore de quoi nourrir l'inspiration d'un Glinka, d'un Borodine, d'un Rimsky Korsakov... Partout, en un mot, dans toutes les œuvres, se retrouve l'histoire d'un pays. Il suffira que l'évolution des idées porte l'intérêt vers les humbles, vers les paysans, pour que Rimsky, Strawinsky (*Petrouchka*), Tchaikowsky dépeignent tout ce qui touche à la vie pittoresque du « populaire ». Enfin, il n'est pas jusqu'aux bagnes, aux prisons qui ne laissent quelque trace (chants de prisonniers, etc.), ainsi que les révoltes ou les guerres (Rimsky : *le Coq d'or*; Tchaikowsky : *4e Symphonie)*...

Ailleurs, en Europe, d'autres musiques existent, qui nous charment, nous consolent, nous enveloppent de douceur. Un Mozart, même un Beethoven donnent une réponse de sérénité à l'éternelle question posée par l'âme humaine. La musique russe n'en donne aucune. Il y a l'« espace » russe et le « temps » russe, qui ne sont pas les nôtres...

C'est encore en psychologue autant qu'en musicien qu'Amédée Ponceau analyse l'œuvre et le caractère de Schumann, Chopin et Liszt. Trois belles études qui traitent, individuellement cette fois, le thème de l'angoisse. Etat affectif qui *s'exprime* indépendamment même de l'intention d'un artiste. Comme l'a dit, en un texte célèbre, Henri Bergson, la musique saisit dans l'âme quelque chose qui n'a plus rien de commun avec la parole, certains rythmes

de vie et de respiration « qui sont plus intérieurs à l'homme que ses sentiments les plus intérieurs, étant la loi vivante, variable avec chaque personne, de sa dépression, de son exaltation, de ses regrets et de ses espérances »...

Achille Ouy.

Une doctrine de l'infini, par *André Darbon*, ouvrage publié par Madeleine Lagarce-Darbon. — Du même auteur : **Philosophie de la volonté**, publié par *René Lacroze*. Deux volumes de la Bibl. de Philosophie contemporaine. Respectivement de : VIII-250 p. et VIII-172 p. grand in-8°. Presses Universitaires de France, Paris, 1951. Prix : 600 fr. et 500 fr. — Les travaux philosophiques d'André Darbon sont assez connus pour qu'il soit superflu d'en faire l'éloge. Voici deux ouvrages posthumes, dont le manuscrit fut reconstitué, mis en ordre par des mains aussi pieuses qu'autorisées. Le premier, par son titre même, *Philosophie de la Volonté*, montre bien l'intention de déborder la Psychologie (au sens étroit du terme). D'ailleurs, pour André Darbon, précise M. René Lacroze (son successeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux), la Psychologie n'était point « la science des faits psychiques », c'est-à-dire l'étude d'un aspect détaché de la réalité humaine. Pas de séparation entre les points de vue spéculatif et normatif, « car, chez l'homme, l'idéal ne se sépare pas de la nature; et, pas davantage, la description des états de conscience ne se distingue des problèmes logiques, moraux et métaphysiques ». André Darbon ne partageait nullement la confiance de certains hommes de sa génération pour les méthodes dites « expérimentales ». A ses yeux, la vraie psychologie est la science de l'homme total. Elle doit « faire flèche de tout bois ». C'est d'autant plus sage quand il s'agit de la volonté : la psychologie ne saurait aboutir par ses seules ressources (traditionnelles) à en définir la nature. La vieille opposition des deux thèses, dont l'une met l'accent sur l'affectivité, l'autre sur la raison, — opposition où chacune triomphe des faiblesses de sa rivale — ne saurait prendre fin que par une claire conscience des notions de *valeurs*. Et alors, au moins au sens fort du mot « volonté », on comprend aisément que l'affectivité sans la raison, c'est-à-dire sans l'obéissance à certaines normes, n'est qu'assouvissement de tendances — de même que la raison sans affectivité demeure inerte. André Darbon, dans ses belles leçons, a examiné tous les aspects du problème, avec sa maitrise habituelle.

Nous avons dit naguère notre admiration pour *Philosophie des Mathématiques* (même collection), ouvrage à la fois si profond et si clair. Nous retrouvons aujourd'hui une identique impression en lisant *Une doctrine de l'infini*. Cette importante étude est constituée par deux cours annuels professés de 1937 à 1939. La présentation définitive a été effectuée par les soins de Mme Madeleine Lagarce-Darbon. Le livre se compose de trois parties : Logique et dialectique de l'infini; L'Infini et la Logique de Tout, de Tous et du Tout; L'Infini et le Réel...

Partant de questions de logique et d'épistémologie, l'auteur rencontre les problèmes philosophiques les plus considérables. Il voit notamment combien tout change d'aspect, selon que le monde est pensé en termes de pure intelligence, ou intuitivement conçu par le Moi. L'opposition entre l'intelligence objective et la conscience de soi, telle est la source d'une antinomie dont la solution exige « une réconciliation, en nous, de la petite république de l'homme et de l'immense empire de Dieu ».

Le Caractère et ses corrélations, par le *R. P. M. Verdun*, S. J., Docteur en Médecine, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Professeur à l'Institut Catholique de Paris. Deux vol. de 495 et 300 p. in-8° carré. J.-B. Baillière et fils, Paris, 1951. Prix : 1.300 et 900 fr. — Il peut paraître singulier, à propos d'un savant ouvrage, de commencer par en louer la présentation matérielle. Pourtant, c'est la première chose qui frappe, avant toute lecture approfondie. Voici deux volumes où, visiblement, rien ne fut négligé pour en faire un instrument de travail et d'étude. Disposition typographique, qualité du papier, agrément du format, choix heureux d'illustrations et de figures soignées, table analytique des matières (55 p. comportant; en

outre, l'explication des termes un peu « techniques »), table des auteurs cités, tout cela, en vérité, atteint la perfection. Le compliment s'adresse donc, à certains égards, aussi bien aux éditeurs qu'à l'auteur...

Mais — *paulo majora* — quand on en vient à l'examen attentif des chapitres, on est émerveillé de leur richesse et de leur intérêt. Je crois qu'il n'existe, à l'heure actuelle, aucun ouvrage de ce genre, à la fois accessible à un très vaste public (parents, éducateurs, instituteurs, étudiants, professeurs, prêtres, avocats et magistrats, conseillers d'orientation, assistantes sociales, chefs d'entreprises, etc...) et capable aussi de satisfaire les plus exigeants spécialistes de la Psychologie ou de la Médecine. En effet, toute question abordée est accompagnée d'un clair exposé des notions de base qui en facilitent la compréhension. L'auteur n'avance rien qui ne soit démontré par une expérience étendue, ou attesté par des références précises en pied-de-page.

Une lettre de Mgr Blanchet, une préface du Dr Georges Guillain, rappellent que le R. P. Verdun, comme beaucoup d'entre nous le savent, professe à l'Institut Catholique un cours de bio-typologie dont le succès est constant, et où se rencontrent des auditeurs de formations diverses et de préoccupations différentes. Son enseignement et son œuvre apparaissent comme le couronnement d'une vie entière d'étude, de recherches et de réflexion. Il est exceptionnel de voir réunies en une même personnalité, dit en substance le Dr G. Guillain, une haute culture théologique et philosophique, jointe à une compétence médicale et scientifique hors de pair. Et c'est bien ce qui permet, ajoute Mgr Blanchet, de « n'être le prisonnier d'aucune méthode étroite ».

On n'attend pas de nous, ici, l'analyse de quelque huit cents pages de texte. Nous nous bornerons à rendre hommage à un travail de longue haleine élaboré sans hâte par un esprit éminent. Eminent et *modeste*, à la façon de tous les vrais savants : en effet, loin de considérer son Traité comme une mise au point définitive, il conclut à la nécessité d'un travail d'équipes « bien instruites, bien outillées et bien dirigées, de psychologues, psychiatres, psychanalistes et psychotechniciens, d'anthropologistes, morphologistes et physiologistes entraînés aux méthodes morpho-biométriques, de généticiens, de sociologues et de statisticiens »...

Pour de telles équipes, si elles se constituent, le R. P. Verdun sera tout à la fois un modèle et un guide.

L'œuvre scientifique de Monge, par *René Totan*, agrégé de mathématiques, docteur ès lettres. Un vol. de 445 p. gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 1.000 fr. — Du même auteur (même édit.) : **L'œuvre mathématique de Girard Desargues.** Textes publiés et commentés, avec une introduction biographique et historique. Un vol. de 232 p., gr. in-8°. Prix : 800 fr. — Dans la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, fondée par Félix Alcan, la section « Logique et Philosophie des sciences », dirigée par Gaston Bachelard, occupe une place importante par le nombre et la qualité des volumes publiés.

En voici deux nouveaux, qui nous apportent d'intéressantes précisions sur l'histoire de la pensée scientifique, en même temps qu'ils constituent un hommage précis rendu à de grands esprits du passé.

Girard Desargues (1591-1661) fut certainement le géomètre le plus original et le plus génial du XVIIe siècle. Très apprécié par Descartes, Fermat, Mersenne et Pascal, il n'en fut pas moins rapidement oublié, et ses publications ne furent jugées à leur réelle valeur que par des géomètres du XIXe siècle. Ceux-ci trouvèrent en Desargues un étonnant précurseur de la géométrie moderne. L'édition de ses œuvres, en 1864, fut, pour beaucoup, une révélation. M. René Taton souhaite qu'une nouvelle édition, complète, révisée, soigneusement mise au point, soit réalisée. Pour le moment, il publie les textes purement mathématiques (qu'il commente), réservant pour une publication ultérieure, éventuelle, tout ce qui se rattache aux applications : perspective, coupe de pierres, gnomonique, etc. Aux textes qu'il publie aujourd'hui, il joint des documents-annexes : lettre de Descartes, lettre (inédite) de Beaugrand, Essai sur les coniques (de Pascal), etc. Il nous donne aussi une biographie entièrement refaite selon les plus sévères exigences de la critique historique, une bibliographie scrupuleuse...

Plus près de nous, voici Monge (1746-1818), créateur de la géométrie descriptive, découvrant le principe de continuité et la relation des équations aux différentielles partielles... Avec lui, la géométrie infinitésimale de l'espace se déve-

loppe de façon rapide, l'étude des courbes et des surfaces commence à se constituer en corps de doctrine, Géométrie et Analyse s'unissent et s'éclairent mutuellement...

Ce n'est point par hasard que M. René Taton a consacré deux ouvrages, l'un à Desargues, l'autre à Monge. Car Monge apparaît bien comme le premier esprit novateur de la tendance réellement *géométrique* depuis Desargues. Enfin, vivant à une époque où les sciences physico-chimiques étaient en pleine révolution, Monge ne pouvait manquer d'y prendre un vif intérêt. Aussi le voyons-nous participer efficacement aux progrès de la physique et s'associer aux efforts des savants de l'école française qui assurent le triomphe de la nouvelle chimie. Il ne cesse également de mettre en contact la science pure et la science appliquée aux techniques industrielles... Organisateur (scientifique) de la victoire aux côtés de Carnot, fondateur de l'Ecole polytechnique, professeur à l'Ecole du Génie (de Mézières), animateur exceptionnel..., nous n'en finirions pas s'il fallait énumérer tout ce que représente une personnalité si riche et si originale... La belle étude que lui consacre M. René Taton ne laisse aucun point dans l'ombre. Tout y est exposé avec autant de méthode que de saine érudition; et si l'appareil critique, bibliographique, etc., est de nature à satisfaire les plus sourcilleux historiens de la pensée, on y trouve aussi autre chose : une sorte de passion qui anime et vivifie ce livre, passion du savoir, admiration fervente pour ceux qui firent progresser la Science...

Copernic et son temps, par *Hermann Kesten*, traduit de l'allemand par Eugène Bestaux. Un vol. de 432 p., gr. in-8° (14×21), de la collection « Précurseurs de génie ». Avec un portrait hors-texte. Calmann-Lévy, Paris, 1951. Prix : 810 fr. — C'était un homme pacifique et pieux, un homme tranquille et modeste, soumis à ses supérieurs, ce petit chanoine de Thorn, Nicolas Copernic. Et, s'il bouleversa le monde, ce fut longtemps après sa mort. A ses heures de loisir, il avait beaucoup lu, mais aussi observé, réfléchi, calculé... Il ne pensait pas qu'on pût le blâmer de soutenir la thèse d'une Terre mobile, tournant autour du Soleil. D'anciens savants grecs avaient déjà pensé ce qu'il se bornait à préciser par des raisonnements mathématiques. Il ne portait point en lui l'âme d'un héros, ni d'un martyr, ni d'un apôtre. Pas un de ses contemporains — si nous en exceptons quelques amis ou disciples — n'a pressenti le rôle qu'il jouerait dans l'histoire de l'humanité. Beaucoup le tenaient pour fol, et riaient de sa marotte. Il fut molesté, mais non persécuté. Aussi bien son *Traité des révolutions célestes* est-il, à vrai dire, un ouvrage posthume. Quand l'un des premiers exemplaires sortis des presses de Nuremberg lui fut apporté sur son lit de mort, ses mains étaient déjà froides, et son esprit noyé dans une sereine inconscience. Le livre, écrit tardivement sur les instances réitérées du jeune Rhéticus, ne fit pas grand bruit. La thèse ne dépassa guère un petit cercle de savants. Il fallut que Galilée, converti peut-être aux idées nouvelles par Moestlin — le maître de Képler — et poussé par Képler lui-même, fît éclater le scandale pour que l'on s'avisât de condamner (en même temps que l'on exigeait la rétractation de Galilée) l'œuvre de Copernic, vieille alors de soixante-quinze ans...

Copernic, curieux génie, plus célèbre, de son temps, comme médecin (amateur) que comme astronome, juriste, économiste, philosophe et mathématicien, a trouvé, en Hermann Kesten, un biographe inespéré. Si l'ouvrage que nous venons de lire suppose un énorme travail de documentation — non seulement sur Copernic, mais encore sur toute l'époque de la Renaissance — il est surtout remarquable par un vigoureux talent de composition et d'écriture. La traduction française qu'en a donnée Eugène Bestaux est digne des plus grands éloges.

De la douleur, par *F. J. J. Buytenduk*, Professeur de Psychol. générale à l'Université d'Utrecht. Préface de Maurice Pradines. Un vol. de XVI-160 p. gr. in-8°. Bibl. de Philos. contempor. Presses Univers. de France, Paris, 1951. Prix : 400 fr. — Le Professeur Buytenduk, dit M. Maurice Pradines, n'a cessé d'inviter les savants spécialistes à voir, dans des considérations de synthèse « les explications que laissent toujours échapper les recherches à œillères inspirées de la division scientifique des tâches ». Il a pour principe de « *déborder les cadres* » que, par exemple à propos de la douleur, imposent la physiologie, la pathologie, la médecine... Le livre, dit encore l'éminent préfacier, « donne l'impression d'être moins celui d'un biologiste qui accède à l'existentia-

lisme que celui d'un existentialiste qui rejoint la biologie simplement en rentrant dans son propre domaine. Ce mélange de méthodes si rarement associées en fait l'intérêt. » L'auteur a pensé qu'un mystère posé par la physiologie ne saurait être éclairci que par la philosophie. Il a présenté le problème de la douleur « dans sa totalité ». Si le chapitre II, en particulier, traite avec une grande compétence ce qui touche à la physiologie de la douleur, l'ensemble de l'ouvrage est vraiment philosophique, et la conclusion s'oriente dans le sens d'une belle sérénité chrétienne.

Eloge de la lâcheté, par *Robert Amadou*. Un vol. de 192 p. in-8° couronne. René Julliard, Paris, 1951. Prix : 390 fr. — Je pense que ce titre ne trompera personne. Il n'a sa raison d'être que si l'on évoque les critiques adressées par Nietzsche au christianisme. L'écrivain allemand reprochait à la doctrine chrétienne sa « lâcheté ». Le tout est de s'entendre. La grande « lâcheté » du christianisme, c'est de vouloir arracher l'homme à lui-même. Et c'est précisément à ce genre de « lâcheté » que nous convie Robert Amadou, après avoir (1re partie de l'ouvrage) décrit les aspects du monde moderne. Son tour d'horizon, à la fois philosophique, politique et social, est intéressant. Il y a peu de problèmes humains essentiels qui ne soient envisagés, ni de penseurs importants qui ne soient cités (avec précision) soit pour en adopter les conceptions, soit pour les discuter. Même pour le lecteur qui ne se rangerait point aux conclusions de Robert Amadou, son petit livre, riche de substance et de réflexion, sera certainement apprécié. En appendices, deux études sur les procès politiques en U. R. S. S. (et dans les démocraties populaires) ainsi qu'aux Etats-Unis, montrent bien que l'auteur n'a rien d'un pamphlétaire, mais qu'il est un homme épris de justice et de liberté, un chrétien sans étroitesse, ennemi, précisément, de toutes les formes de *lâcheté*. Soulignant le désarroi de l'homme moderne, la fragilité de sa personne, il dénonce la décadence, parfois criminelle, de la civilisation qui augmente ce désarroi, cette fragilité, et qui les exploite...

La Question raciale devant la science moderne. I. *Les Mythes raciaux*, par Juan Comas, professeur d'anthropologie à l'Ecole nationale d'anthropologie de Mexico; II. *L'origine des préjugés*, par Arnold M. Rose, professeur de sociologie à l'Université de Minnesota; III. *Race et civilisation*, par Michel Leiris, chargé de recherches au C. N. R. S., attaché au Muséum. Trois brochures in-8°, respectivement de 42, 54, 48 p., publiées par l'U. N. E. S. C. O., Paris, 1951. — La défaite de l'Allemagne nazie a entraîné, semble-t-il, un profond discrédit des théories raciales et « racistes ». Il n'en est pas moins utile d'en finir avec les mythes et préjugés de cet ordre. Cinquante ans de recherches scientifiques objectives permettent aujourd'hui d'attester que nulle fatalité biologique ne ferme les portes de l'avenir à tels ou tels peuples. Les différences entre groupes ethniques dérivent essentiellement de circonstances du passé et des conditions de vie. L'idée de *race* est née surtout d'antagonismes passionnés. Simple prétexte à l'orgueil, à la haine, aux désirs de domination. « Dopage » intellectuel qui prétendait s'appuyer sur des bases scientifiques, et que la science — précisément — permet de dénoncer. Les mythes raciaux sont démentis par les faits. Trois études, écrites par des savants qualifiés, inaugurent une série, sur ce sujet. Elles montrent déjà surabondamment que le racisme ne se justifie pas plus sur le plan scientifique que sur le plan moral.

L'existence de Dieu, par *Michele-F. Sciacca*. Préface de Louis Lavelle. Trad. franç. de Régis Jollivet. Un vol. de 225 p. in-12, de la collect. « Philosophie de l'Esprit ». Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1951. — L'un des derniers textes écrits par le regretté Louis Lavelle aura été, sans doute, la préface de ce livre. Il y dit son fait à certain existentialisme où l'empirisme du sujet succède à l'ancien empirisme de l'objet. La philosophie de l'Esprit a marqué en France un effort de résistance « contre toutes les doctrines qui cultivent dans l'âme l'angoisse et le désespoir (...) qui regardent le néant comme plus profond que l'être, se complaisent dans le sentiment de sujétion à l'égard du corps (...), nous font un devoir de nous engager dans des servitudes temporelles dont l'ancienne sagesse avait pour but de nous détacher... »

En Italie, la philosophie de l'Esprit a trouvé un écho. Et, notamment, M.-F. Sciacca, Professeur à l'Université de Gênes, chez qui l'idéalisme s'est transformé en réalisme spiritualiste. Se rattachant à la tradition de Rosmini,

sa pensée est apparentée, chez nous, à celle de Maurice Blondel. Comme lui, il pense, en effet, que le propre de la philosophie, c'est de faire apparaître certaines exigences essentielles que la religion est seule capable de combler. L'existence de Dieu est à la fois objet d'affirmation intuitive et d'affirmation discursive. Les deux voies ne s'opposent qu'en apparence...

Nous ne pouvons songer à analyser ici, et encore moins à discuter l'argumentation très serrée de M.-F. Sciacca. L'accueil fait à son œuvre par Louis Lavelle et René Le Senne est la plus sûre garantie qu'un tel texte mérite attention.

Le Guide du Yoga, par *Shri Aurobindo*. Un vol. de 320 p. in-8° écu, avec portrait hors-texte. Collection « Spiritualités vivantes », publiée sous la direction de P. Masson-Oursel et Jean Herbert. Série « Hindouisme ». Albin Michel, Paris, 1951. Prix : 720 fr. — Dans sa chronique d'Histoire des Religions (*Merc. de Fr.* du 1-9-51), M. Albert Vincent a dit, sur le néo-hindouisme contemporain, en peu de pages, tout l'essentiel. Il a remarquablement analysé, en particulier, les conceptions métaphysiques et mystiques de Shri Aurobindo. Je me permets de renvoyer le lecteur à cet exposé, auquel je ne saurais rien ajouter d'utile. L'hindouisme a, chez nous, des admirateurs et des adeptes. Le *Guide du Yoga* qui est, d'ailleurs, plein de sagesse et de profondeur, les renforcera dans leurs convictions. Il ne sera pas indifférent, d'autre part, à quiconque veut être informé sur une doctrine dont Shri Aurobindo est à coup sûr le plus éminent représentant (« le plus grand penseur de l'Inde d'aujourd'hui », disait Romain Rolland). Trois parties composent ce livre : *Les bases du Yoga*, *Lumières sur le Yoga*, *Nouvelles lumières sur le Yoga*.

Une préface de Jean Herbert, une étude (d'environ 20 pages) sur *le Yoga de Shri Aurobindo*, par Nolini Kanta Gupta, apportent de supplémentaires clartés à des textes déjà lumineux. Beaucoup de mots hindous, heureusement traduits (et qu'un *glossaire* final précise) entretiennent l'atmosphère convenable. Si parfois le français est moins généreusement traité (je cite, pour exemples, p. 26, un « *rien moins que* », qui ne doit point s'entendre au sens régulier de « aussi peu que possible » ; p. 108 : « *conquérir* l'impulsion sexuelle », alors que visiblement, il s'agit de la dominer, de la vaincre, etc.), rassurons-nous : les lecteurs initiés rectifieront d'eux-mêmes...

Les grands philosophes de l'Occident, par *Frédéric Tomlin*, ancien chargé de cours aux Universités de Bristol et de Londres. Traduit de l'anglais par Hélène Jung. Un vol. de la Bibl. histor., 275 p. gr. in-8°. Payot, Paris, 1951. Prix : 750 fr. — L'auteur déclare que « ce livre ne prétend représenter ni une histoire de la pensée philosophique, ni un traité sur la nature de cette recherche » (p. 5). « Ce n'est », ajoute-t-il, « qu'une série d'études des grandes figures de la pensée occidentale ; et le commentaire qui l'accompagne est destiné à révéler la continuité de cette pensée, depuis l'époque présocratique jusqu'à nos jours... »

Socrate, Platon et Aristote, saint Augustin, Abélard et saint Thomas d'Aquin, Descartes, Spinoza, Leibniz, Locke, Berkeley, Hume, Kant et Hegel, Nietzsche et enfin Bergson, tels sont les seize grands philosophes qui prennent place dans cette galerie de portraits.

Un « prélude », neuf « interludes » et une conclusion comblent les intervalles et fournissent, en quelque sorte, une toile de fond sur laquelle se détachent les personnages dominants.

L'auteur s'est attaché à narrer la « vie » de ces personnages, « vies souvent bien ignorées, même de ceux qui exposent tout au long les universaux, le rapport de cause à effet ou la synthèse a priori... » Nous ne voyons pas très exactement *qui* est ici visé, ni ce que signifie « *exposer* » — même « tout au long » — les universaux. Soit! Au demeurant, et fort sagement, M. F. Tomlin ne se borne pas à égrener un chapelet d'anecdotes : il retient, dans chaque biographie, ce qui peut éclairer une « pensée », et réciproquement. Qu'il nous soit permis de soutenir que tous les bons historiens de la philosophie n'ont jamais procédé autrement. Et — ce n'est pas un reproche! — nous n'avons rien trouvé, dans ces biographies, que nous ne connaissions déjà.

Aucune indication bibliographique n'est offerte, sinon, çà et là, des références à l'œuvre de l'auteur étudié. Cela peut se défendre, mais cela peut aussi se discuter, surtout quand il s'agit (cf. p. 9) de « préparer progressivement »... « à une initiation philosophique moins sommaire ». M. F. Tomlin, qui prétend se refuser à « tabler sur un bagage philosophique déjà

acquis par le lecteur », jettera celui-ci dans une grande perplexité en maint endroit. Notamment (p. 269-270) par des allusions assez opaques aux « ennemis de la métaphysique », où les Positivistes sont mêlés aux spécialistes de la Logistique, et sont accusés d'avoir obscurci le langage philosophique... On ne comprend plus; et l'on ne sait, ici encore, qui, exactement, est visé...

Enfin, ne rien dire, ou presque, des « vivants » (sauf quelques penseurs de langue anglaise), sous prétexte que « leur mérite n'a pas été pleinement reconnu » et que « leur valeur est encore difficile à juger définitivement », c'est faire preuve d'une prudence excessive.

Le livre, tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, semble surtout servir de complément à un précédent ouvrage de l'auteur : « *The Approach to Metaphysics* ». On y rencontre, maintes fois exprimé, le désir d'un retour à une métaphysique « traditionnelle », entendue de tous les honnêtes gens. Et qui, n'en doutez pas, se rapprocherait davantage d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin que de Martin Heidegger...

L'Adulte des milieux ouvriers, par *Simon Ligier,* Docteur en Philosophie, Docteur ès Lettres. T. I. *Essai de Psychologie sociale.* Un fort vol. de 588 p., gr. in-8°, avec un index. Les Éditions ouvrières (12, avenue Sœur-Rosalie, XIIIe), Paris, 1951. Prix : 1.250 fr. — Quels sont les traits et les attitudes que l'on retrouve dans le psychisme des adultes ouvriers français (sinon de tous, au moins du plus grand nombre)? Est-il, parmi eux, des *types?* Et lesquels?

Telle est la question très méthodiquement étudiée par M. Simon Ligier. Laissant à la psychologie individuelle le soin de déterminer le caractère particulier de chacun de ces adultes, il s'attache à préciser leurs traits communs. Ceux-ci, dit-il, varient suivant les divers milieux dont les adultes font partie : ils sont membres, à la fois, d'une classe, d'une profession, d'une ville, d'un syndicat, d'une famille, d'un mouvement, etc... Il faudra donc s'efforcer de distinguer ce que l'individu doit à chacun de ces milieux dans lesquels il s'insère, et faire, en quelque sorte, une moyenne, une composition des forces...

Cette étude de Psychologie sociale est conduite avec beaucoup d'objectivité et d'esprit scientifique. Après une introduction dont la technicité est sobre et claire, sont examinés successivement : le prolétaire, le travailleur, le citadin, le membre de groupes moins importants ou le compagnon, l'homme, la femme et le militant.

L'auteur, nous l'avons dit, décrit et analyse des types moyens. Il se refuse sagement à porter un jugement de valeur sur les traits qu'il constate : constater, ce n'est ni approuver, ni condamner. De même il n'essaie pas, en ce tome I, de préconiser une « conduite » en face des types étudiés. Le tome II (*Essai de Psychologie pastorale*) répond, paraît-il, à cette préoccupation pratique. Dans le premier *Essai,* il ne s'agit que d'observer et de décrire. Et la bonne foi de l'observateur n'est pas douteuse; non plus que le sérieux de sa méthode.

Des références nombreuses et précises, en pied de page, sont encore complétées par une Bibliographie, en appendice, un Index analytique, un Index des noms d'auteurs, etc. (le tout formant une quarantaine de pages).

La Pensée et la Vie (Recherche sur la logique de la perception), par *Jacques Paliard,* Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres d'Aix. Un vol. de 316 p. gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 700 fr. — Cet ouvrage comprend trois parties : Psychographie de la perception; Principe; Psychonoématique. L'Introduction (déliement de l'implexe) définit le problème de la pensée implicite, tout en précisant l'intention du livre : dégager une certaine logique immanente à la conscience percevante. La Psychographie est une étude descriptive de cette conscience. L'auteur a déjà, dans les premiers chapitres d'un précédent ouvrage (*Pensée implicite et perception visuelle,* P. U. F., 1950) donné une psychographie assez détaillée de la perception externe. Il s'est limité ici — tant le domaine est vaste — à un exemple (d'ailleurs multiforme) d'analyse descriptive : *Soliloque de la conscience,* fruit d'une méditation de plusieurs années.

D'autres anaylses sont résumées ou esquissées dans une « courte synthèse descriptive » (chap. II de la 1re partie).

Dans la deuxième partie, nous voyons se déterminer le *Principe* qui fonde la logique de la perception : « Tout se passe comme si la *pensée* disait à la *vie :* je ne suis autre que toi-même, et cependant je ne te ressemble pas; il m'a fallu chercher bien loin de toi de

quoi t'exprimer; et, en t'exprimant, je te dépasse, et même je t'abandonne à ton obscurité... »

La troisième partie redescend du principe à ses applications, c'est-à-dire à l'étude détaillée des structures de perception, rendues plus intelligibles par leur rattachement au principe. Et comme il s'agit toujours de manifester l'implication de connaissance, ou *noème*, enveloppé dans l'existence conscientielle, l'auteur donne à cette recherche le nom de *Psychonoématique*. D'autre part, retrouvant sans cesse, dans les formes du « percevoir », la pensée et la vie, à la fois irréductibles et solidaires; et puis, le dynamisme concret du « connaître » étant une sorte de drame fondamental qui se joue entre la vie et la pensée (la pensée se dégageant de la vie pour s'y engager de nouveau), le titre général du livre s'explique et se justifie... La lecture en est assez ardue, mais incontestablement enrichissante.

Ouvrages reçus. — *L'Esprit existe-t-il?* (Essai d'interprétation de l'analyse infinitésimale appliquée à la biopsychologie), par Raphaël Rouquette. Une plaquette de 96 p. grand in-8°. Editions du Midi, 14, rue des Arts, Toulouse, 1951 (sans indic. de prix). — *Société communiste et vérité religieuse*, par René Bonsens. Une broch. de 55 p. in-16. Imprim. Bosc frères, 42, quai Gailleton, Lyon, 1951 (sans indic. de prix).

REVUES

S. E. T. Structure et Evolution des Techniques. Revue mensuelle (2, rue Mabillon, Paris-VIe). N° de mai-juin 1951. — Cette revue de documentation présente périodiquement : un bilan des informations scientifiques et techniques, des esquisses de synthèses rationnelles, des confrontations entre techniques et valeurs. Nous signalons spécialement, dans ce numéro : la Radioastronomie (A. Danjon, membre de l'Institut, directeur de l'Observatoire de Paris); la Phonation (R. Husson, docteur ès sciences); la mesure en Photométrie (G. Heymann); de nombreuses informations, notamment sur la Cybernétique. En outre, comme d'ordinaire, les textes d'annonces et de pré-annonces, formant un utile bulletin bibliographique de tous ouvrages récemment parus ou à paraître, touchant les sciences, les techniques et la philosophie, ainsi que les sommaires des revues.

Culture humaine. Revue mensuelle. Editions J. Oliven (65, av. de La Bourdonnais, Paris-VIIe). N° d'octobre 1951. — Noté au sommaire : Tête bien pleine et bien faite (Emile Moussat); les Sciences et leur valeur pour une culture humaine (Achille Ouy); Rendre la pensée claire (Dom. Mérange); le Vocabulaire (J. Guérin-Desjardins); Méthodes de travail (M. Langer); l'Autodidactisme (Dr J. Poucel); les Musées (F. Paitre); la Culture de la mémoire (Cl. Boris), etc...

GAZETTE

Mort d'Alexandre Varille. — *Alexandre Varille a trouvé la mort le 1er novembre dans un accident d'automobile, entre Joigny et Auxerre. Il avait quitté Paris ce jour-là pour se rendre à Lourmarin, où réside sa famille, et d'où il devait repartir quelques jours plus tard, pour regagner l'Egypte. Son corps a été transporté à Lourmarin, où ses obsèques ont été célébrées le 4 novembre. Il avait quarante-deux ans.*

Les lecteurs du Mercure de France *connaissent, par les articles publiés ici le 1er juillet et le 1er octobre derniers, les découvertes de cet égyptologue de génie. Les travaux qu'il poursuivait à Louxor depuis des années, avec un groupe d'autres chercheurs et savants, ont commencé d'ouvrir l'antiquité égyptienne sur un monde de connaissances nouvelles pour nous, et par lesquelles toute l'histoire des civilisations sera éclairée et modifiée. Ces découvertes sont à mettre au rang des plus importantes, parmi celles qui, dans tous les domaines, honorent la science à notre siècle; et sans doute est-ce cette importance même qui a déconcerté certains esprits.*

Mais tous les savants et les lettrés qui avaient rencontré Varille à Louxor, à qui il avait expliqué les temples, montré ses travaux et ceux de son équipe, avaient compris qu'il s'agissait d'une découverte considérable. Ce qui m'avait le plus frappé pour ma part, lors de ma première visite en Haute-Egypte, il y a deux ans, c'était le sérieux de ces travaux, que certains détracteurs ont voulu faire passer pour les rêveries de quelques fantaisistes. Des fouilles infiniment précises, conduites avec un respect scrupuleux des monuments et des vestiges, des observations relevées avec un soin minutieux, puis classées et collationnées par dizaine de milliers, avec une méthode rigoureuse, ont fondé l'égyptologie symboliste sur les bases scientifiques les plus solides.

Alexandre Varille était au centre de cette science en marche, avec une activité qui ménageait trop peu ses forces, avec une intelligence fulgurante, une érudition magistrale, et aussi avec un caractère digne de soutenir une entreprise de cette envergure : il avait le désintéressement et l'abnégation qui font le vrai savant, le courage nécessaire dans les luttes ingrates, la passion ardente et

lucide pour une science à laquelle une vie humaine se donne tout entière. On ne peut pas dire que cet homme disparaît au seuil d'une carrière, car il ne songeait pas à en faire une. Mais une gloire l'attend sûrement : celle d'avoir été le pionnier, d'abord obscur, dans un domaine de connaissances dont le monde n'a pas fini d'être ébloui.

Varille savait très bien qu'il n'était qu'au commencement d'une immense étude. Un des derniers mots qu'il m'ait dits est celui-ci : « Nous posons beaucoup plus de questions que nous n'avons encore trouvé de réponses. » Et ce mot-là est aussi d'un vrai savant. Mais les questions appellent des réponses que d'autres savants chercheront et trouveront. A la mort de Varille, l'égyptologie symboliste est fondée assez sûrement pour qu'on prévoie le jour où elle sera consacrée comme une grandiose étape dans le progrès de l'égyptologie tout court.

ANDRÉ ROUSSEAUX.

M. de Courtin et la civilité française. — *L'an de grâce* 1702, *Elie Josset, marchand libraire rue Saint-Jacques à l'enseigne de la Fleur de Lys d'Or, offrait à sa clientèle des livres excellents, tels que le* Traité de la Prière *de M. Nicole ou* Le Bonheur de la Mort chrétienne, avec une retraite de huit jours *par le R. P. Quesnel. En vertu d'un privilège de Sa Majesté, il venait aussi de réimprimer le célèbre ouvrage de M. de Courtin, intitulé* Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens. *Les anciennes éditions du précurseur de Mme Gisèle d'Assailly étaient alors épuisées, ce qui prouve manifestement que les Français de ce temps-là étaient, comme ceux du siècle présent, aussi curieux de belles manières que de beau langage.*

M. de Courtin n'est certes pas un écrivain frivole. Cependant qu'il s'impatronise législateur des bienséances mondaines, il apparait aussitôt imbu de la dignité de sa mission. Sans craindre de lasser le lecteur débonnaire, il répète volontiers trois ou quatre fois ses préceptes les plus pertinents. Comme il fut nourri aux bonnes lettres, il invoque souvent l'autorité de Cicéron et d'un grave sourcil paraphrase le traité Des Devoirs *que l'orateur romain composa pour ramener au culte de la vertu son encombrant héritier, l'insigne biberon Marcus. Mais M. de Courtin n'est pas seulement un respectable humaniste; c'est encore un chrétien austère, frotté de jansénisme, qui commente saint Paul et entrelarde son texte profane de citations bibliques. En conséquence, il s'indigne parce que la toux des fidèles interrompt le sermon du prédicateur et il trouve malséant de voir les courtisans « se faire des embrassades et des compliments » pendant la messe. Ne pousse-t-il pas la rigueur jusqu'à interdire au petit-maître de « se peigner dans l'Eglise »! Bref,*

si les gens de qualité devaient se soumettre à la tyrannie tatillonne de M. de Courtin, bientôt un jeune gentilhomme n'oserait même plus soupeser ses canons ou d'une main furtive vérifier l'ordonnance de son haut-de-chausses, tandis que Dieu est présent sur l'autel.

En revanche la coutume établie demeure souveraine, lorsqu'il s'agit au cours des offices d'évacuer congrument la superfluité des humeurs. « Ordinairement, observe M. de Courtin, il n'y a point de pavé d'écurie si sale et si dégoûtant, que celui de la maison de Dieu. » Comme il ne peut se flatter de détruire un usage immémorial, l'auteur du Traité de la civilité *abrège ses vaines doléances. Les temps n'étant point mûrs, il lui faut bien plier aux circonstances. En un vœu timide, M. de Courtin formule donc la règle idéale que retiendront les siècles futurs; et sans plus tarder, il abandonne le domaine sacré, au seuil duquel expire son autorité de simple laïc. Régenter les hôtes des salons parisiens est d'ailleurs une tâche des plus ardues, entre celles qui s'imposent à l'attention d'un homme d'entendement. Même quand ils ne mâchaient point de feuilles de tabac, nos aïeux salivaient en abondance et ils expectoraient ferme. Par suite, connaître exactement l'art de cracher en société constitue un des points essentiels de la bonne éducation. Déjà le temps n'est plus, où l'on pouvait en présence des personnes de qualité lancer à terre un jet de salive : « Il suffisait de mettre le pied dessus; à présent c'est une indécence. » Lorsqu'on est en visite, on doit aussi ménager désormais les tisons du foyer et la plaque de la cheminée. De même, pendant la belle saison, si les fenêtres sont ouvertes à l'heure du serein, le plus valeureux guerrier, passé maître dans les exercices de balistique, saura vaincre la tentation de projeter sur la chaussée d'importunes mucosités. « Il faut, dit M. de Courtin, le faire dans son mouchoir, en se détournant le visage et se couvrant de sa main gauche, et ne point regarder après dans son mouchoir. » Agir autrement serait en bonne compagnie se rendre suspect d'insolence et succomber sans recours au péché d'orgueil qui perdit le genre humain.*

Un sage chrétien trouve au contraire profit à s'humilier, tandis qu'il souffre en patience pour respecter les devoirs de civilité mondaine. La contrainte qu'il s'inflige est une épreuve salutaire qui l'achemine à la félicité éternelle. « Qu'importe, puisque l'on doit faire pénitence, de la faire de cette façon-là ou d'une autre? » S'il en coûte parfois à un honnête homme de résister aux impulsions de la nature corrompue, son mérite est d'autant plus grand, lorsqu'il conserve assez d'empire sur soi pour s'abstenir de retrousser sa moustache, arracher les poils de ses sourcils, « se fouiller dans le nez ou se gratter autre part ». En vérité, on peut être certain que cela sera compté au jour du jugement. Car M. de Courtin prend bien soin d'élever les âmes par le rappel des fins dernières. Soucieux de prêcher l'oubli de soi et l'amour du prochain, il ne perd jamais de vue l'intention édifiante des préceptes méticuleux qu'il édicte.

Par exemple, aux gentilshommes qui s'en vont dans le monde présenter leurs devoirs, il conseille de se laver les mains « et même les pieds, particulièrement l'été, pour ne pas faire mal au cœur à ceux avec qui nous conversons ». On reconnaît à ce trait un auteur qu'inspirent la charité chrétienne et le désir d'établir entre les membres de Jésus-Christ les liens de la plus suave harmonie.

*S'il est invité à la table d'un grand, l'élève de M. de Courtin trouvera une nouvelle occasion de travailler à son salut, en combattant les faiblesses de la nature humaine. Ne cherchons point notre propre satisfaction. C'est saint Paul qui l'a dit dans l'*Epître aux Romains. *Et l'auteur du* Traité de la civilité *ne se fait pas faute de le répéter. En conséquence, un convive formé aux usages du monde affichera un détachement de bon ton à la vue du festin qui lui est offert. Il se gardera de tendre précipitamment son assiette, de tremper son pain dans la sauce des plats et de « manger jusqu'à en perdre haleine comme un cheval poussif qui souffle d'ahan ». Mais il ne s'agit point non plus de faire la petite bouche au risque de désobliger le maître de maison. Pour se tirer de ce pas périlleux, l'honnête homme s'exercera donc par un contraire effort à vaincre ses répugnances pour le poivre, l'oignon ou la muscade; et il supportera les brûlures sans rejeter incontinent sous la table le potage de santé ou le quartier de venaison qui offensent son palais. Toujours par respect du prochain, on doit après le repas éviter de se curer les dents avec sa fourchette. Croyant alors esquiver la difficulté, certaines gens dépourvus de malice ont coutume de se rincer la bouche à grand bruit. Au prix d'une grimace très vilaine, ils se frottent les gencives avec les doigts, puis en toute innocence recueillent sur leur assiette l'écumeux barbotage. « Comme cela a l'air de vomissement, il y a des personnes délicates qui sont très dégoûtées de ces sortes de manières. » En dépit d'une secrète gêne on épargnera donc la pudeur de ces âmes raffinées qui n'apprécient plus la candeur du bon vieux temps, où un homme bien né se mouchait sur la manche de son pourpoint.*

Il est toutefois une circonstance où la civilité mondaine arrête les généreux élans de la charité chrétienne. Lorsque par fortune quelque personne de la compagnie vacille sous le coup d'un brusque éternuement, on ne manque pas de compatir à sa peine et l'on voudrait pouvoir la gratifier aussitôt d'un réconfortant : « Dieu vous assiste ! » Malheureusement le bel usage l'interdit; et c'est là un cas de conscience fort cruel pour l'âme d'un honnête homme. Aussi M. de Courtin s'est avisé d'un accommodement, qui nous permet de recommander notre prochain à la sollicitude du Très-Haut, sans heurter pourtant la bienséance. Il suffit, dit-il, de se découvrir en « faisant le souhait intérieurement », tandis qu'on accompagne le muet hommage d'« une profonde révérence ». Les dames surtout goûteront la courtoisie du geste. Puisqu'elles sont l'ornement de la société, on ne saurait avoir pour elles trop d'égards. En leur pré-

sence, un homme de bon maintien se fera scrupule « d'avoir quelque chose d'entr'ouvert qui doit être clos par honnêteté ». Il se gardera encore de s'asseoir sur le lit avant d'y être expressément invité; et s'il veut d'un baiser payer sa bienvenue, il attendra que la dame de céans lui offre la joue.

Pour ceux qui se plaisent à mignoter les belles, ôter la coiffe, lever le mouchoir de gorge, « porter la main tantôt à un endroit, tantôt à un autre », ils guetteront le petit souris qui encourage les galantes audaces. Mais est-on dès lors autorisé à « patiner », autrement dit, palper lentement avec une voluptueuse minutie les bras nus dont l'aspect enchante les regards? M. de Courtin se refuse à le croire; cependant l'usage n'en disparaîtra pas de si tôt. Dans les lettres de Diderot à Mlle Volland, on lit en effet que le jeune d'Aine, à la table du baron d'Holbach, relève la manche de sa voisine pour admirer plus à son aise un bras qu'on lui abandonne sans façon. Les protestations de la dame ne commencent qu'au moment où le luron « se met à lui plumer les bras » sous prétexte qu'il aperçoit de grands poils noirs sur la peau blanche. A cette occasion se trouve naturellement posé le problème de l'évolution des mœurs. « Qui est-ce qui a jamais épluché une femme à table? » demande Mme d'Aine. Le clan des philosophes laisse la question sans réponse. Mais sur ce point controversé, le Traité de la civilité *observe aussi une étonnante discrétion. Comme M. de Courtin n'a d'autre ambition que de régler la vie mondaine, il faut donc en conclure que, même au siècle de Louis le Grand, les raffinements du jeune d'Aine étaient réservés pour les jeux de l'intimité, à qui notre auteur accorde toute licence.*

HUBERT FABUREAU.

Au Mercure de France. — Tempête sur Douarnenez, *le nouveau roman d'Henri Queffélec, annoncé à la* Bibliographie de la France *du 16 novembre, a été mis en vente le 19 novembre.*

Rappelons qu'il a été tiré 25 exemplaires sur vélin de Rives et 150 Alfama du Marais, tous numérotés. En outre un tirage spécial, numéroté à part, a été exécuté pour les Sélections Lardanchet de Lyon.

★

Le nouveau roman de Georges Duhamel, Cri des Profondeurs, *paraîtra vraisemblablement dans les premiers jours de décembre.*

Les Nouvelles littéraires *en ont publié un extrait en bonnes feuilles dans leur numéro du 18 novembre.*

★

Le 25 novembre, Pham duy Khièm lit à la radio quelques-unes de ses Légendes des Terres sereines.

★

Dans ses Entretiens avec Robert Mallet, *Paul Léautaud raconte que* Le Petit Ami, *aujourd'hui si recherché, fut épuisé « en* 1922-1924, *quelque chose comme ça » (p.* 153). *La date exacte est* 1921. *On sait d'ailleurs que Paul Léautaud a toujours refusé de laisser réimprimer ce livre.*

Un de nos lecteurs, à ce propos, nous a communiqué une coupure de Radio-51 *du mois d'avril dernier. On y lit de* Passe-Temps *que « ce livre est devenu presque aussi rare que* Le Petit Ami *» et qu' « il y a trois ou quatre mille heureux possesseurs du livre ». Notre lecteur insinue que l'informateur de* Radio-51 *n'était peut-être pas sans arrière-pensées... Ne le suivons pas sur ce terrain. Contentons-nous de préciser que* Passe-Temps, Propos d'un Jour *et les trois volumes de* Poètes d'aujourd'hui *sont régulièrement réédités à mesure des besoins — et que le chiffre des « heureux possesseurs » de* Passe-Temps *doit être affecté d'un coefficient confortable. Il est vrai que Paul Léautaud a inscrit et maintenu, en tête de son livre, cette épigraphe : « Les bons ouvrages ne se vendent pas. » Coquetterie...*

★

On a commémoré l'Abbaye, à Créteil, le 28 octobre. Une plaque a été posée sur le vieux mur. On y lit :

> « René Arcos, Georges Duhamel, Albert Gleizes, Lucien Linard, Henri Martin, Alexandre Mercereau, Charles Vildrac, réalisant le rêve chanté dans ses poèmes par l'un d'eux, fondèrent dans cette maison, en 1906, l'abbaye de Créteil. De belles et grandes œuvres prirent leur envol ici et firent par le monde aimer nos lettres et nos arts. »

Est-il besoin de rappeler que cette aventure singulière a fait l'objet de deux livres de Duhamel : d'un roman, Le Désert de Bièvres *(cinquième volume de la* Chronique des Pasquier) *et d'un tome de mémoires « non imaginaires »,* Le Temps de la Recherche *(troisième volume de* Lumières sur ma Vie). *Ce dernier ouvrage avait paru précédemment dans les numéros de janvier-avril* 1947 *du* Mercure de France.

★

La Bourse Beowulf a été attribuée pour 1951 *à Yves Bonnefoy.*

On sait que cette bourse est destinée à permettre à un jeune écrivain français de séjourner deux mois en Angleterre. Elle a été fondée par Mme Bryher, dont le livre Beowulf, *« roman d'une maison de thé dans Londres bombardé », a paru au* Mercure *en* 1948, *avec une préface d'Adrienne Monnier.*

D'Yves Bonnefoy — qui est né en 1923 *— le* Mercure de France *a publié à plusieurs reprises des poèmes :* Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve (*mars* 1950), Aux Arbres (*novembre* 1950), L'Orangerie (*juin* 1951).

★

Le Prix Nobel a été attribué à Pär Lagerkvist, de l'Académie suédoise. On trouvera dans notre prochain numéro un texte du nouveau lauréat, à qui notre éminent collaborateur Lucien Maury a consacré en mars dernier, on s'en souvient, une de ses chroniques scandinaves.

★

D'Alain le Mercure *a publié : en* 1947, Essais sur les Pouvoirs civils et militaires (*février*), Théologiens amateurs (*mars*), Littérature anglaise (*mai*), Hommage à la Poésie (*août*), Les Difficultés de la Phénoménologie de Hegel (*septembre et novembre*) ; *en* 1948, Esthétique (*février*), Chateaubriand (*juillet*), George Sand (*août*), Structure paysanne (*octobre*) ; *en* 1949, César Franck (*janvier*), Sur le « Pain dur » de Paul Claudel (*mai*) ; *en* 1950, Marivaux-Musset (*avril*), A travers Balzac (*novembre*).

Sur Alain, le Mercure *a publié, de Jean Hyppolite,* L'Existence, l'Imaginaire et la Valeur chez Alain (*octobre* 1949) *et* Le Peintre et le Philosophe (*juin* 1950).

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1951

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre **M**, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 757), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot **Gazette** désigne les textes parus dans la *Gazette*, et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 763).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1049	TOME CCCXI p. 1-192	1er mai 1053	CCCXII 1-192	1er septembre 1057	CCCXIII 1-192
1er février 1050	CCCXI 193-384	1er juin 1054	CCCXII 193-384	1er octobre 1058	CCCXIII 193-384
1er mars 1051	CCCXI 385-576	1er juillet 1055	CCCXII 385-576	1er novembre 1059	CCCXIII 385-576
1er avril 1052	CCCXI 577-768	1er août 1056	CCCXII 577-768	1er décembre 1060	CCCXIII 577-784

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1951

ALLEMAGNE
(J.-F. Angelloz)

1er **Février** : *Le mal du demi-siècle.* — 1er **Mars** : *Hambourg sous le signe de Gœthe et de l'Europe.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Un nouveau Heine.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Le drame de la connaissance en* 1900 *: Rudolf Steiner.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Lumière du Graal.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *L'idée européenne à Berlin.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Mythe et Psychologie.* [*« L'Elu » de Thomas Mann*]. Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *« Questionnaire » et démocratie.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Académies scientifiques et entretiens artistiques.* Comptes rendus.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr G. Contenau)

1er **Février** : *L'énigme étrusque.* — 1er **Mars** : *Mésopotamie et pays voisins.* — 1er **Mai** : *Littérature et fresques persanes.* — 1er **Novembre** : *Correspondance royale d'environ* 4000 *ans.*

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er **Février** : *Le paysage hollandais au XVIIe siècle*, à l'Orangerie des Tuileries*; Chefs-d'œuvre des collections parisiennes*, au Musée Carnavalet. Comptes rendus. — 1er **Avril** : *L'exposition des chefs-d'œuvre des Musées de Berlin au Petit Palais.* — 1er **Juin** : *L'exposition Brianchon au Musée des Arts Décoratifs.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Toulouse-Lautrec à l'Orangerie et à la Bibliothèque Nationale.* — 1er **Octobre** : *Promenades et Lectures.* Comptes rendus (par S.). — 1er **Décembre** : *Impressionnistes et Romantiques français des Musées allemands au Musée de l'Orangerie.* Comptes rendus.

BELGIQUE
(René Lyr)

1er **Septembre** : [*Lettre de Belgique*]. Comptes rendus.

BIBLIOTHÈQUES
(Patrice Fontaine)

1er **Février** : *Le fil d'Ariane.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *La clef du sanctuaire* [A propos du « Manuel bibliographique de la littérature française du moyen âge » de Robert Bossuat]. Comptes rendus.

BRÉSIL
(Roger Bastide)

1er **Septembre** : *Jorge de Lima*. Comptes rendus.

BYZANCE
(Antoine Bon)

1er **Septembre** : *Etudes Byzantines* [« Byzance des origines à 1453 », par Fr. Dvornik, et « La Civilisation byzantine » de L. Bréhier].

CINÉMA
(Jean Quéval)

1er **Janvier** : *Alain Resnais*. Comptes rendus. — 1er **Février** : *Un dur métier*. — 1er **Mars** : « *Es kommt ein Tag* ». Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Personnages*. Comptes rendus. — 1er **Mai** : *La Sœur Latine*. Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Trois Revues*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Eve et le Crépuscule*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Norman Mac Laren ou le Néo-Cinéma*. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Deux chutes*. Comptes rendus. — 1er **Novembre** : « *Harvey* ». Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Les plaisirs de l'ambiguïté*. Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE
(Fernand Chapouthier)

1er **Juillet** : *Civilisation Homérique*. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Littérature et Politique*. Comptes rendus.

CORRESPONDANCE

1er **Janvier** : Dom C. Charlier : *Un nouveau Tertullien : Monsieur Paul Claudel*. Paul Claudel : *Réponse à Dom Charlier*. — 1er **Février** : Paul Claudel : « *Saint Jean à Maredsous* ». Fernand Chapouthier, Catherine Schiltz, Gustave Charlier : *Vers « oubliés » de Lamartine*. — 1er **Mars** : Louis Chauvet : « *Un dur métier* ». Jean Quéval : [*Réponse à Louis Chauvet*].

DISQUES
(Yves Florenne)

1er **Avril** : *Techniques nouvelles et pièces rares*. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Musique pour l'été*. Comptes rendus.

GRÈCE
(André Mirambel)

1er **Octobre** : [« *C'est un trait des lettres grecques d'aujourd'hui...* »].

HISTOIRE
(Georges Mongrédien)

1er **Janvier** : *Le cabinet noir*. Comptes rendus (par Ferdinand Lot, G. M., M. Mahn, A. V., G. Lestien). — 1er **Avril** : *Le premier maréchal de Biron*. Comptes rendus (par G. M., G. L., Marianne Mahn). — 1er **Août** : *Autour de la question Louis XVII*. Comptes rendus (par G. M., G. L., Marianne Mahn, A. V.). — 1er **Octobre** : *Le Père Bugeaud*. Comptes rendus (par G. M., R. Barroux, G. L., M. Mahn). — 1er **Décembre** : *Histoires de*

l'Homme. [*« Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité » de Léon Homo; « Histoire des Français » de P. Gaxotte.*] Comptes rendus (par G. M., M. Mahn).

HISTOIRE LITTÉRAIRE
(S. de Sacy)

1er **Janvier** : *Balzac partout.* Comptes rendus (par S., M. M.). — 1er **Avril** : *La Renaissance orientale.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Romantisme.* Comptes rendus (par S., Jean Richer). — 1er **Septembre** : *« Paris en* 1830 *»* [de Juste Olivier]. Comptes rendus.

HISTOIRE DES RELIGIONS
(Albert Vincent)

1er **Janvier** : *La croyance en l'Au-delà dans le paganisme gréco-romain.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Le Néo-Hindouisme.* Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES
(Robert Laulan)

1er **Janvier** : *Jean Leclaire et la participation ouvrière aux bénéfices.* — 1er **Février** : *Europe et Chine au XVIIe siècle.* — 1er **Avril** : *Kellermann le Jeune.* — 1er **Mai** : *Découvertes archéologiques au second degré; Pierre Jouguet.* — 1er **Juin** : *Date reculée des peintures murales françaises du Haut Moyen Age; Une panthère à l'Institut.* — 1er **Juillet** : *Vingt ans de Capitalisme d'Etat; Les sources de Tirant le Blanc, roman de chevalerie.* — 1er **Août** : *L'accession au travail des diminués physiques.* — 1er **Septembre** : *Philosophie du machinisme agricole.* Compte rendu. — 1er **Octobre** : *Personnes déplacées.* — 1er **Décembre** : *Aux Archives de France.*

ITALIE
(Nino Frank)

1er **Janvier** : *Vittorini ou la recherche d'un style.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Nec tecum nec sine te.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Zavattini ou la revanche des faibles.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *L'Italie byzantine.* Comptes rendus.

LETTRES
(Maurice Nadeau)

1er **Janvier** : *Portrait de l'aventurier.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Février** : *Etudes sur le temps humain,* [de Georges Poulet]. Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Mars** : Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Avril** : *Une entreprise extravagante.* [*« La Vie des Autres » de Ladislas Dormandi*]. Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., M. M.). — 1er **Mai** : Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.). — 1er **Juin** : *Stendhal, Jean Prévost et l'Improvisation.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Juillet** : *Un inédit de Benjamin Constant : Cécile.* Comptes rendus (par S. B., S. P., A.-M. B., M. M.). — 1er **Août** : *Samuel Beckett, l'Humour et le Néant.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B.). — 1er **Septembre** : *Nouveaux inédits de Victor Hugo.* Comptes rendus (par S. B., C. P., A. O., M. M.). — 1er **Octobre** : Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Novembre** : *La sincérité d'André Gide.* Comptes rendus (par M. M., S. P., S. B., A.-M. B., C. P.). — 1er **Décembre** : *Une anthologie de la prose, par Marcel Arland; André Chamson et la jeunesse.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., F. T.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er **Janvier** : *Dégustation d'un cocktail.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Le dernier roman de Hemingway.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Au temps de Johnson et de Burke.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Santayana.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Chinoiseries.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Piero della Francesca.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Du côté de Shakespeare.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Lionel Trilling, critique et créateur.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *John Clare* (1793-1864). Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *La jeunesse de Graham Greene.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Du romantisme et de sa décadence.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Christopher Fry dramatiste ou poète?* Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(R.-L. Wagner)

1er **Mai** : *Miscellanea.* Comptes rendus.

MÉDECINE
(Dr A. Herpin)

1er **Janvier** : *Créationisme et mécanicisme.* — 1er **Août** : *Les champignons.* — 1er **Décembre** : *Thérapeutique.* Comptes rendus.

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er **Janvier** : *Wozzeck*, d'Alban Berg (Orchestre national); *Missa pro defunctis* de Du Caurroy, et *Missa Sacri regum Francorum*, de Moulinié. Comptes rendus. — 1er **Février** : *Réflexions sur l'Oratorio : œuvres de Henry Barraud, Jacques Dupont et Gustave Bret.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Charles Koechlin; Jeanne au bûcher* (Opéra). Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Giuseppe Verdi.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *L'« Ode à Frédéric Chopin » (Le Chant de la Nuit)*, de Florent Schmitt; *Un « concert-referendum » à l'Orchestre Pasdeloup.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *« Il était un petit navire »* (Opéra-Comique); *Centenaire de Vincent d'Indy : « Fervaal ».* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *« The Consul »*, de G.-C. Menotti (Théâtre des Champs-Elysées); *Les adieux de Mme Kirsten Flagstad; « L'Astrologue » et « Shéhérazade »* (à l'Opéra). Comptes rendus. — 1er **Août** : *« Madame Bovary » à l'Opéra-Comique.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Festival de Strasbourg : le « Stabat » de Rossini et le « Stabat » de Francis Poulenc.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Les concerts de musique italienne et les créations d'ouvrages français au treizième festival de Strasbourg.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Aurons-nous quelque jour en France une politique des festivals?* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *« The Rake's progress » d'Igor Strawinsky à la Fenice de Venise.* Comptes rendus.

NATURE
(Marcel Roland)

1er **Janvier** : *L'aventure et nous.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *La Voie Lactée.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Nostalgie de l'horizon.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Propos de Printemps.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Campisme.* Compte rendu. — 1er **Juillet** : *Humains, trop humains.* — 1er **Août** : *Les deux infinis.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Un problème de psychisme animal : le suicide du scorpion.* — 1er **Octobre** : *L'Homme-Grenouille.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Robinsons.* — 1er **Décembre** : *« Monsieur Fabre ».* Comptes rendus.

ORIENT
(Raymond Schwab)

1er **Décembre :** *Connaissance de l'Inde.* Comptes rendus.

PHILOSOPHIE
(Achille Ouy)

1er **Février :** *Emile Sicard et la Sociologie des Peuples Slaves.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Les synthèses mentales.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *Histoire de la Philosophie* [*d'Albert Rivaud*]. Comptes rendus. — 1er **Août :** *Philosophie et Religion.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Polémologie.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *Musique et Psychologie des Peuples.* Comptes rendus.

POÉSIE

1er **Janvier :** Philippe Chabaneix : *Emmanuel Signoret, incarnation du Poète,* par Paul Souchon; *Francis Jammes,* par Robert Mallet; *Où dort le souvenir,* par Robert Houdelot. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Février :** Maurice Saillet : *Raymond Queneau et la Poésie.* — 1er **Mars :** Philippe Chabaneix : *Choix de poèmes,* par André Fontainas; *Petits airs d'automne,* par Paul Zenner; *Les ombres du matin,* par Hélène Julès. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Juin :** Maurice Saillet : « *Naissances* », *poèmes suivis de* « *En songeant à un art poétique* », par Jules Supervielle. — 1er **Juillet :** Philippe Chabaneix : *Mon grand pays* ou *L'Ombre du Trouvère s'étend sur la France,* par Paul Fort; *Poésie* (1898-1948), par Thomas Braun; *Magie de septembre,* par Claude Fourcade; *Haute-Mer,* par J.-C. Renard. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Septembre :** Philippe Chabaneix : *La Chanson du Saule au Platane,* par F.-P. Alibert; *La Lampe d'Hero,* par George-Day; *Poèmes choisis,* par Lionello Fuimi; *Poèmes,* par Paul Gilson. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Novembre :** M. Saillet : « *A une sérénité crispée* », par René Char. — 1er **Décembre :** Philippe Chabaneix : *Cantique de ma vie,* par Fernand Dauphin; *Chanson de charme pour un faux-nez,* par Pierre Mac Orlan; *Tenui Avena,* par A.-P. Garnier; *Le tribut d'encens,* par L. Vérane. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze).

PORTUGAL
(Philéas Lebesgue)

1er **Août :** [*Guerra Junqueiro; João de Barros*]. Comptes rendus.

DANS LA PRESSE

Dépouillement mensuel des hebdomadaires et des revues (sauf en mai et décembre).

QUESTIONS MILITAIRES
(Général G. Lestien)

1er **Juin :** *L'armée française et la Montagne.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *La Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale.* Comptes rendus.

RADIO
(A. Dubois La Chartre)

1er **Février :** *A mi-siècle.* — 1er **Avril :** *La clé du Micro.* — 1er **Juin :** *Programmes.* — 1er **Août :** *Rien sans art.* — 1er **Octobre :** *Imagination.* — 1er **Décembre :** *Les Français honteux.*

SCANDINAVIE
(Lucien Maury)

1er **Mars :** Norvège : *Un centenaire; Sandemose.* Suède : « *Barabbas* » de P. Lagerkvist; *Biographies.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Le chemin de Damas* [*d'Auguste Strindberg*]. — 1er **Décembre :** [*Ernst Wigfors; Ragnard Oldberg*]. Comptes rendus.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE
(Jacques Levron)

1er **Janvier :** *Crise matérielle et crise morale.* Comptes rendus. — 1er **Mars :** *Crise matérielle et crise morale : les remèdes; Le rayonnement de l'art français en Alsace.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *P.-D. Huet, évêque d'Avranches.* Comptes rendus.

THÉATRE
(Dussane)

1er **Janvier :** *La Répétition ou l'Amour puni*, de Jean Anouilh (Théâtre Marigny); *Le Feu sur la Terre, ou le Pays sans chemin*, de François Mauriac (Théâtre Hébertot). — 1er **Février :** *Le Feu sur la terre*, de François Mauriac (Théâtre Hébertot). — 1er **Avril :** *Malatesta*, d'Henry de Montherlant (Théâtre Marigny); *Les Caves du Vatican*, farce en dix-sept tableaux d'André Gide (Comédie-Française); *Colombe*, de Jean Anouilh (Théâtre de l'Atelier). — 1er **Mai :** *Le Dépit Amoureux*, de Molière, par le « Grenier de Toulouse » (Théâtre de l'Athénée). — 1er **Juillet :** *Rome n'est plus dans Rome*, par Gabriel Marcel (Théâtre Hébertot); *Une Folie*, de Sacha Guitry (Variétés). — 1er **Octobre :** Intérim : *Les « Notes de Théâtre »* de Dussane. — 1er **Novembre :** *Louis Jouvet.* — 1er **Décembre :** *Lorsque l'enfant paraît*, d'André Roussin (Théâtre des Nouveautés); *Le Bourgeois Gentilhomme*, de Molière (Comédie-Française).

VARIÉTÉS

1er **Février :** Maurice Piron : *Sainte-Beuve à Liége.* — André Delattre : *Sainte-Beuve et Lamartine en juin* 1830 *: un article non recueilli de Sainte-Beuve.* — Claude Pichois : *Delacroix, Philarète Chasles et l'Académie Française.* — 1er **Mars :** R. d'Illiers : *En marge des lettres du Président de Brosses.* Robert Laulan : *Le cas du chevalier d'Assas.* — 1er **Mai :** Philip Kolb : *Le marquis de Norpois : encore les « clefs » de Proust.* — 1er **Juin :** Léon Petit : *Une histoire marseillaise sur La Fontaine en ménage.* — 1er **Novembre :** L. de la Londe : *En marge des « Mémoires d'Outre-tombe » et des « Promenades dans Rome » : le cardinal de Clermont-Tonnerre et le Conclave de* 1823.

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA GAZETTE

1er **Février :** Hubert Fabureau : *Riccoboni et le Paradoxe sur le comédien. Erratum.* — 1er **Mars** : A.-J. Maydieu : *Jean-Berthold Mahn. Du nouveau sur Jean de Sponde.* Hubert Fabureau : *M. de la Rivière, gendre de Bussy-Rabutin. Un prix national de Littérature à René Dumesnil. Erratum.* — 1er **Mai** : Gabriel Bounoure : *Monsieur Bob'le et les Ombres.* Jacques Levron : *Fénelon et sa belle-sœur. La Correspondance de Flaubert. Sottisier.* — 1er **Juin** : P. C. : *Paul Souchon.* Maurice Lamy : *L'Abbé Mugnier raconté par son médecin.* Paul Schlesinger : *Proudhon et Sade.* Hubert Fabureau : *Le roman d'amour du cure Crochot. Un hommage national à Alain.* — 1er **Août** : Pierre Arcelin : *La Bibliothèque de Louis de Cardonnel au Palais du Roure. Inauguration de la maison de Gœthe à Francfort.* — 1er **Septembre** : *G.-L. de Vries-Feyens. Une Société Sainte-Beuve. « La querelle des Egyptologues ».* — 1er **Octobre** : *Légion d'Honneur.* Hubert Fabureau : *Les Chinois du marquis d'Argens. Au Mercure de France.* — 1er **Novembre** : Hubert Fabureau : *La Mettrie et « l'Homme-machine ». Au Mercure de France.* — 1er **Décembre** : André Rousseaux : *Mort d'Alexandre Varille.* Hubert Fabureau : *M. de Courtin et la civilité française. Au Mercure de France.*

TABLE DES SOMMAIRES

1951

CCCXI — N° 1049. — 1er JANVIER 1951

CCCXI — N° 1050. — 1er FEVRIER 1951

CCCXII — No 1054. — 1er JUIN 1951

★

L'univers de Nerval

CCCXII — No 1055. — 1er JUILLET 1951

CCCXII — No 1056. — 1er AOUT 1951

CCCXIII — N° 1057. — 1er SEPTEMBRE 1951

CCCXIII — N° 1058. — 1er OCTOBRE 1951

CCCXIII — N° 1059. — 1er NOVEMBRE 1951

CCCXIII — N° 1060. — 1er DECEMBRE 1951

Hommage à Alain

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 8813
Dépôt légal : 4e trimestre 1951.



YVONNE ESCOULA

L'Apatride

•

F. R. BASTIDE

La Lumière et le Fouet

•

RENÉ-JEAN CLOT

Le Poil de la Bête

•

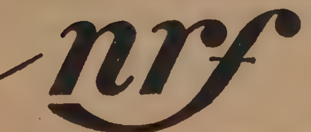
JEAN DUVIGNAUD

Les Idoles sacrifiées

•

FELICIEN MARCEAU

Capri petite Ile



MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

MERCVRE DE FRANC[E]

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]



PUBLICATIONS 1950-1951

RENÉ ARCOS

ROMAIN ROLLAND

Illustré. Avec des extraits du *Journal inédit* de Romain Rolland. (300 fr.)

★

CLAUDE AVELINE

...ET TOUT LE RESTE N'EST RIEN

La Religieuse portugaise (avec le texte de ses Lettres). (390 fr.)

★

THOMAS BRAUN
de l'Académie Royale de Belgique

POÉSIE (1898-1948)

(300 fr.)

★

RICHARD CHURCH

LE PORTIQUE

Roman, traduit de l'anglais par Anne-Marie Bauer. (480 fr.)

★

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT

Roman (300 fr.)

LES LIVRES DU BONHEUR

Les Plaisirs et les Jeux, *Les Érispaudants*, *Mon Royaume*, *Fables de mon Jardin*, *Le Bestiaire et l'Herbier*, réunis en un volume. Édition de Bibliothèque, numérotée. (1 200 fr.)

ANDRÉ FONTAINAS

CHOIX DE POÈMES

(300 fr.)

★

PHAM DUY KHIÊM

LÉGENDES DES TERRE[S] SEREINES

(300 fr.)

★

JUSTE OLIVIER

PARIS EN 1830

Journal inédit, publié par André Delatt[re] et Marc Denkinger, préface de Ferna[nd] Baldensperger. (420 f[r.)]

★

JEAN PRÉVOST

LA CRÉATION CHEZ STENDHAL

Préface de H. Martineau. (480 f[r.)]

★

U N E S C O

HOMMAGE A BALZA[C]

(480 fr.)

★

VOLTAIRE

Correspondance avec l[es] Tronchin

Édition critique établie par And[ré] Delattre. Édition de bibliothèque num[é]rotée. (1 500 f[r.)]

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

OUVRAGES DISPONIBLES DE

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de Velours. *Nouvelles dissociations d'idées.* In-16 . . 300 »
La Culture des Idées. In-16 . . . . 300 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. *Essai sur l'idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle.* Coll. « Les Hommes et les Idées. » In-16 . . . . 120 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1905-1907 (*Epilogues*, 4e série). In-16 . . . . 300 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910 (*Epilogues*, 5e série). In-16. . . . . 300 »
Epilogues. *Réflexions sur la vie.* 1re série : 1895-1898. 2e série : 1899-1901. 3e série : 1902-1904. Volume complémentaire : 1905-1912. Chaque vol. . . . . 300 »
Lettres intimes à l'Amazone. In-8° . . . . 450 »
Le deuxième Livre des Masques. Avec 23 « Masques » dessinés par F. Vallotton. In-16. 300 »
Œuvres I (volume contenant *Une Nuit au Luxembourg* et *Couleurs*). In-8° . . . . 450 »
Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Préface de Jean de Gourmont. In-16. 300 »
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. In-16. . . . . 300 »
Physique de l'Amour. *Essai sur l'instinct sexuel.* In-16. . . . . 300 »
Promenades littéraires. 1re série. 2e série. 4e série (*Souvenirs du Symbolisme et autres études*). 6e série. 7e série. Chaque vol. in-16. 300 »
Promenades philosophiques. 1re et 3e série. Chaque vol. in-16. . 300 »



Sur Remy de Gourmont :

Paul Escoube. **La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont.** In-16 . . . . 300 »
— **Remy de Gourmont et son œuvre,** avec un portrait, un autographe et une bibliographie. Coll. « Les Hommes et les Idées. » In-16. 120 »

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

RICHARD CHURCH

LE PORTIQUE

Roman

traduit de l'anglais par Anne-Marie Bauer

Un vol. in-16 jésus (13,5 × 19 cm) de 428 pages .... 480 f

Un roman d'un genre que la littérature contemporaine nous présente trop rarement. Il nous offre une histoire tout entière à l'honneur de l'homme... Tout cela est frais et pur comme un ruisseau d'avril. Bons sentiments, certes, et qui ont fait de la bonne littérature. Je ne m'étonne pas que ce livre ait obtenu le prix *Femina Vie heureuse* anglais... Un très beau livre, messager de charité (FRANÇOIS DELTEIL, *La Croix*).

Un excellent roman, à la fois social et psychologiqu objectif et bien construit (A. DE FRÉCOURT, *Modes de Paris*)

Nous devons dire que *Le Portique* est un admirable roman d'amour alors que l'amour, au sens où on l'entend le plus communément en France, n'y occupe qu'une place effacée. Histoire émouvante de gens qui font face à la destinée « en s'aimant les uns les autres »..., ce livre ose nous offrir à la fois une peinture assez sombre de la société et une image réconfortante de l'homme (JEAN GALLOTTI, *Les Nouvelles littéraires*).

Un livre fort. Roman social? Sans doute. Mais d'autan plus puissant qu'il n'est pas partisan : il affirme une fo en la noblesse de l'homme qui lui donne une véritabl grandeur (GEORGES DOPAGNE, *L'Avenir belge*).